ÉPOPÉES NATIONALES

R. DE ROAMONT

GUDRUNE



PARIS
E. FLAMMARION, ÉDITEUR



GUDRUNE

COLLECTION DES *ÉPOPÉES NATIONALES*

GUDRUNE

POÈME DU XIIe SIÈCLE

TRADUIT DE L'ALLEMAND

PAR

ROGER DE ROCMONT



PARIS

ERNEST FLAMMARION, ÉDITEUR

26, RUE RACINE, 26

—



PRÉFACE

A bon droit préoccupé de défendre contre les injures du temps, les monuments de la littérature nationale, Maximilien I[er], empereur d'Allemagne, avait eu l'heureuse idée de faire rechercher et collectionner les manuscrits du moyen-âge. Les archivistes diligentés, en réunirent un grand nombre, qui furent dûment catalogués, et classés en 1503, dans les vastes salles du château d'Ambras, aux environs d'Innspruk.

L'unique manuscrit que nous possédions du poème de Gudrune, a été conservé parmi les parchemins de la bibliothèque ambrasienne. Le premier exemplaire imprimé, parut en 1820.

Le poète n'a pas signé son œuvre. Quel était le nom de ce poète ? Dans quel temps vivait-il ? Ces deux questions ont été posées. La première est restée sans réponse. La seconde a été résolue approximativement. Quelques réminiscences de Gudrune retrouvées dans un des premiers ouvrages de Wolfram von Eschenbach (*Titurel*) ; quelques réminiscences des Nibelungen retrouvées dans le poème de Gudrune,

ont servi de points de repère. Les Nibelungen ayant été écrits en 1140 et *Titurel* vers 1199, on peut affirmer que le poème dont nous nous occupons ici, parut dans la seconde moitié du XIIe siècle.

Cette époque fut glorieuse pour le pays aux destinées duquel présidait le chef de la famille des Hohenstaufen. C'était le temps des croisades. Les nations Germaniques et les nations Romanes, s'étaient rencontrées sous le ciel de l'Asie. Des relations s'étaient établies entre des hommes qui n'avaient ni le même tempérament, ni le même caractère, ni les mêmes coutumes. Ces relations avaient été profitables à tout le monde. Les manières de voir s'étaient modifiées, l'horizon s'était élargi ; l'Esprit s'était enrichi d'une foule d'idées nouvelles. L'effort commun, le concours ému de tant de milliers d'hommes dévoués à la cause du Christ, avait remué l'âme dans ses profondeurs ; de telle façon, que l'éloquence du verbe était le résultat spontané de l'émotion intérieure.

La couronne impériale d'Allemagne, la couronne des Césars, la couronne des rois Lombards, se trouvaient alors réunies sur la même tête. Le territoire de l'Empire s'étendait de la mer du Nord à la Méditerranée, du Danemark à la Sicile. Les succès militaires et diplomatiques avaient eu pour conséquence, la prospérité matérielle. Les particuliers étaient dans l'aisance, les villes étaient riches. Elles élevaient à la gloire de Dieu, ces magnifiques cathédrales qui témoignent de la ferveur religieuse de ce temps.

Les lettres et les arts florissaient. Dans la cellule du cloître, les moines écrivaient la vie des saints, des

apologies, des panégyriques, des commentaires sur les écritures, et perfectionnaient ce puissant instrument de la pensée qui est devenu la langue littéraire de l'Allemagne. Dans les burgs des grands seigneurs, à la cour des princes et de l'empereur lui-même, les poètes (*minnesinger*) étaient accueillis, fêtés et donnaient lecture de leurs œuvres.

L'habitude de vivre près des hautes classes de la société, avait développé chez eux l'habileté à bien dire et la délicatesse du tact, de ce tact attentif de l'esprit qui fait sentir, comme disait Buffon, *les nuances des fines convenances.*

L'intérêt que les plus grands princes prenaient au mouvement intellectuel, avai. ainsi pour les lettres et pour les lettrés, les plus heureuses conséquences.

Les idées de la chevalerie, les chevaliers eux-mêmes, étaient alors en grande faveur, et les *minnesinger* se recrutaient parmi les chevaliers. A l'instigation de cette brillante jeunesse, s'éveillait le goût du *gai savoir* et des réunions mondaines où s'exalte la sentimentalité, où les moindres incidents deviennent prétexte à galanteries. Les peuples Germains avaient toujours porté grande révérence aux femmes. Les minnesinger leur vouèrent une sorte de culte.

La plupart d'entre eux, ayant fait les campagnes d'Italie, pris part aux croisades, campé sous les murs de Byzance, foulé le sol sacré de la Grèce, visité la Palestine et ses villes saintes, gardaient de ces visions éblouissantes, un souvenir ineffaçable.

Ils avaient aussi écouté les tensons et les sirventes des Provençaux, les villanelles de Gascogne, les

virelais, les fabliaux, les légendes du pays de France. Après avoir vu et entendu tant de choses nouvelles, ils s'efforçaient de créer un art nouveau. Sous le rapport de la pureté du langage, de l'harmonie et de la sonorité du vers, ils furent tout près d'atteindre à la perfection. Ce sont des Maîtres qui n'ont jamais été dépassés, mais leur admiration pour les poètes de langue romane, fut cause que bien souvent ils se laissèrent influencer par eux. On leur a reproché amèrement, d'avoir trop écouté la voix des Muses étrangères, qui menaçaient dans son originalité, le génie national.

A la vérité, les gloires nationales n'étaient plus guères célébrées que par les poètes populaires, les bardes ou ménestrels ambulants (*Fahrleute*). — Très probablement l'auteur de Gudrune appartenait à ce groupe.

Les bardes se faisaient entendre, le plus souvent, dans les lieux publics, devant un auditoire composé de bourgeois et de paysans. Ils racontaient les triomphes dont le peuple s'était enorgueilli, les infortunes dont il avait souffert. Dépositaires de la tradition, ils faisaient entendre des récits (*Sagas*) qui avaient été transmis de génération en génération depuis les temps les plus reculés, et qui fournissaient le thème de leurs épopées. Tous les événements historiques considérables, tous ceux dont les imaginations restaient vivement frappées, avaient donné lieu à des *Sagas* Les grandes migrations des peuples, les gestes fameux des Goths et des Lombards, l'invasion des Huns, la décadence du royaume des Burgondes, les conquêtes des Francs,

tels étaient les sujets traités par les bardes. Ermanarich et Théodoric le Grand, Gunther et Brunehaut, Sigfrid de Franconie et sa bien-aimée Kriemhilde, Attila et ses mongols, Gundicaire et ses leudes, Alboin et la belle Rosamunde, tels étaient les héros et les héroïnes des chants populaires, au travers desquels, réapparaissaient souvent les souvenirs du paganisme : la généalogie des Dieux et des monstres, l'intervention des géants et des puissances surnaturelles.

Les *Sagas* faisaient descendre les divinités sur la terre, et ces divinités, enveloppées dans un merveilleux clair obscur, très favorable aux mythes des anciennes traditions, prenaient parti dans les querelles des hommes ; mais avec le temps, la réalité se dégageait peu à peu des souvenirs mythiques, et prenait une importance plus grande.

Le sujet du poëme de Gudrune est emprunté à une *Saga* bien connue des peuples qui habitent au nord-ouest de l'Allemagne, sur les rivages de la Baltique et de la Mer du Nord : Jyllandais, Frisons, Néerlandais ; mais, entre le moment où la *Saga* avait pris naissance et le moment où le poëme fut écrit, plusieurs siècles s'étaient écoulés, pendant lesquels une révolution essentielle s'était accomplie, pendant lesquels avait été franchi cet abime qui sépare le paganisme du christianisme. La *Saga* était une création de l'époque barbare et païenne ; l'auteur du poëme, au contraire, nous a peint les mœurs de son temps, c'est-à-dire de l'époque chrétienne et féodale.

Nous n'avons plus affaire à ces conquérants redoutables, à ces Angles, à ces Suèves, à ces Iutes, à ces

Varègues, qui, sous le nom générique de Danois ou Normands, avaient porté leurs armes victorieuses dans toute l'Europe, et, bien des siècles avant Colomb, traversé le vaste Océan pour aller fonder des établissements en Amérique. Les *Ases* mystérieux, les *Normes* inexorables, ont perdu leur empire sur l'âme des guerriers farouches. Le paradis dont ils rêvent n'est plus le *Walhalla*, où s'épanouit le divin sourire des *Walkyries*. Nous sommes au temps des Croisades. Les personnages que l'auteur met en scène sont des chevaliers chrétiens, mais le goût des aventures et des entreprises périlleuses, l'audace et la vaillance des ancêtres se retrouvent chez leurs descendants. Le temps, lui-même, n'a pas réussi à oblitérer les traits caractéristiques de la race.

Un courage indomptable, une ténacité, une endurance à toute épreuve, un dévouement absolu à leur chef, telles étaient les qualités des hommes qui suivaient les *Rois de mer* dans leurs expéditions lointaines... Malheureusement, chez ces intrépides coureurs d'aventures, les vices étaient tout aussi éminents que les vertus. Leur principale, ou plus exactement leur unique industrie, était la piraterie, *cet ennemi multiple et soudain comme l'Océan lui-même, que les vents poussent devant eux, et que chaque marée peut vomir au sein des continents* (1) ; leur férocité était proverbiale : ils s'étaient fait une habitude du pillage, de l'incendie et du viol, et massacraient impitoyablement leurs prisonniers de guerre.

1. Eusèbe.

Hélas, ces mœurs féroces ne disparurent pas spontanément par la vertu du baptême ! Serait-il vrai qu'il n'y a pas de soif plus difficile à éteindre que la soif du sang ? Les beaux chevaliers du XII[e] siècle, qui se piquaient de courtoisie, qui donnaient de magnifiques tournois en l'honneur des dames, après avoir entendu la messe dévotement, devaient longtemps encore demeurer coutumiers des cruautés les plus abominables. L'un des héros du poème de Gudrune ne se fait pas faute d'égorger les vaincus, et même les petits enfants dans leur berceau. Sous ce rapport, le témoignage des historiens vient corroborer le témoignage des poètes. En 1195, l'empereur Henri VI s'étant emparé de son compétiteur au trône de Sicile, ne se contenta pas de le faire émasculer, il lui fit crever les yeux.

Avec quelle ardeur ne devait-on pas, dans un pareil temps, élever sa pensée, son désir, son espérance, vers une ère de clémence et de charité !

Gudrune, notre héroïne, est une incarnation de cet idéal. Elle a toutes les belles qualités de sa race, les belles qualités seulement. Loin d'être inhumaine, cruelle, impitoyable, elle est un modèle de charité et de clémence. Nous sommes en présence d'une vierge chrétienne vaillante et chaste, capable de résister à tous les revers de fortune, aux plus cruelles épreuves. Chez elle, aucun dérèglement de la sensualité, aucun égarement de l'imagination, aucun délire, aucune frénésie, mais une tendresse profonde qui alimente et fortifie la redoutable énergie de la volonté.

Les Allemands ont épuisé en l'honneur des Nibe-

lungen et de Gudrude toutes les formules de l'admiration. Peut-être cette héroïne leur est-elle apparue comme une personnification de l'Allemagne chrétienne. Quoiqu'il en soit, des écrivains de valeur, comme Bartsch, Simrock, Lindemann et bien d'autres, estiment que ces deux poèmes ne sont inférieurs ni à l'Iliade, ni à l'Odyssée, ni aux Epopées de la renaissance italienne.

Le lecteur français se rangera-t-il de cet avis ? N'attribuera-t-il pas des appréciations si optimistes à la ferveur d'un patriotisme respectable ? Sans m'arrêter à ces considérations, je me suis efforcé de donner une traduction fidèle d'un poème que nos puissants voisins du nord-est placent au premier rang, parmi les œuvres littéraires du moyen-âge.

Le Traducteur.

GUDRUNE

Première Aventure

SIGBAN ET HAGEN

En Irlande florissait un roi puissant et respecté. Il s'appelait Sigban. Son père s'appelait Gêrey ; sa mère Uta ; c'était le modèle des reines. Ses éminentes vertus la rendaient bien digne de son auguste époux.

Le puissant Gêrey était maître d'un grand nombre de burgs et de sept principautés ; cela est bien connu. Plus de quatre mille chevaliers lui obéissaient, avec l'aide desquels il pouvait acquérir chaque jour gloire et richesse.

Encore enfant, Sigban fut amené à la cour. Dans l'intérêt de son avenir, on lui apprit à

chevaucher, à manier la lance, à se couvrir du bouclier, à lancer le javelot, de façon qu'il pût faire bonne contenance s'il se trouvait un jour en face d'un ennemi.

Il grandissait. Jour vint où il fut en âge de porter les armes. Il savait tout ce qu'un chevalier doit savoir, pour s'assurer l'estime de ses vassaux et de ses amis. Le noble sire ne cessa dans aucun temps de la mériter.

C'est alors que survint une mort imprévue, subite. Les grands ne sont pas à l'abri des grandes douleurs. Il n'est point de pays où l'on ne sache, de quelles épreuves nous sommes menacés à toute heure.

La mère de Sigban s'assit sur le banc des veuves. C'est pourquoi le bon et gentil chevalier qui avait tout d'abord montré de l'éloignement pour le mariage, fut amené à modifier ses vues. Plusieurs belles princesses avaient du penchant pour lui.

La reine conseillait au noble sire de prendre femme, pour l'honneur de son foyer et de sa maison. Lui et les siens pourraient encore goûter quelque joie, après une grande douleur.

Le jeune homme prêta l'oreille au conseil de

sa mère, et se mit en devoir de le suivre. Les voix amies méritent d'être écoutées. Il voulut qu'on demandât pour lui la plus vertueuse des princesses. Elle demeurait en Norwège. La demande fut agréée par les parents.

On les fiança ; nous avons entendu dire que la fiancée avait pour cortège un grand nombre de belles jeunes filles, et sept cents chevaliers de la contrée de Friedeschott, très contents de leur mission ; car le fiancé n'était pas un inconnu pour eux.

La princesse fut accompagnée en grande pompe jusque dans le pays de son mari, comme le veut le cérémonial des cours. On lui faisait accueil, on s'empressait d'aller à sa rencontre. Sur un parcours de trois milles et demi, les curieux obstruaient les chemins, au long desquels les gazons et les fleurs étaient foulés aux pieds et périssaient. C'était le temps où les feuilles s'ouvrent, où les oiseaux chantent leurs plus doux refrains dans les bois.

Un grand nombre de jeunes et brillants cavaliers chevauchaient près d'elle ; un grand nombre de mules étaient chargées de riches valises que les gens de cour apportaient de leur pays. Il n'y avait pas moins de mille bêtes de somme

qui marchaient sous le faix des étoffes et des objets précieux.

On fit grande fête à la belle enfant lorsqu'elle arriva dans les marches, lorsque poussée par une tiède brise qui s'élevait de la haute mer, sa nef atterrit sur le sable. Le jeune prince lui avait fait préparer, comme il le pouvait bien, des appartements somptueux.

Il y eut un behourdis en son honneur, qui prit fin après une lutte acharnée. La fiancée pénétra ensuite dans le pays de Gêrey. Elle y acquit bientôt grande puissance et grand renom.

Tous ceux qui le pouvaient, s'empressaient à la servir. Ses belles haquenées portaient de magnifiques housses qui pendaient jusque sur leur sabot, et effleuraient le gazon. Ah! comme il était enorgueilli, le roi d'Irlande!

Lorsqu'il donna à la belle le baiser de bienvenue, l'affluence des curieux était telle que les riches boucliers entrechoqués faisaient entendre une vibration sonore. On se heurtait inévitablement.

Le lendemain matin, la nouvelle se répandit que la fiancée ferait son entrée sur les domaines du prince. C'est là qu'elle devait porter la couronne. C'est là qu'elle fut reine, qu'elle

mérita l'amour et la reconnaissance d'un héros.

Une difficulté évidente pour tout le monde s'élevait à l'occasion de la célébration du mariage. La fiancée était dame suzeraine ; le fiancé n'était pas encore chevalier. Il devait bientôt cependant, paraître devant de puissants princes, la couronne au front. La famille mit tout en œuvre, pour qu'il reçût l'épée dont il se fit honneur depuis.

Cinq cents jeunes seigneurs furent armés en même temps que lui. On les combla de présents : chevaux, vêtements, étoffes de toutes sortes. Aucune atteinte ne fut portée au prestige du jeune roi.

Il régna pendant bien des jours sur l'Irlande, sans se montrer jamais inférieur à sa haute mission. Il rendait justice à tous, et vengeait les injures faites aux pauvres gens. C'était un prince très généreux, dont la renommée portait au loin les louanges.

Ses terres arables lui rapportaient d'énormes rentes. La noble reine, son épouse, était d'humeur prodigue, à ce point que si trente royaumes lui eussent appartenu, elle eut dissipé son bien en libéralités.

Trois années après le mariage, à ce qu'on

nous a dit, elle donna au roi un fils, qui reçut au baptême le nom de Hagen. Il est souvent question de cet enfant dans les légendes.

On le fit élever et éduquer avec soin. Pour devenir un gentilhomme accompli, il n'avait qu'à marcher sur les traces de ses ancêtres. De belles demoiselles, de prudentes dames veillaient sur lui. Le père et la mère n'avaient des yeux que pour voir cet enfant.

Lorsqu'il eut atteint sa septième année, les guerriers le portèrent souvent dans leurs bras. Il fuyait la compagnie des femmes et recherchait celle des hommes. Depuis, il fut ravi à son pays et vécut au loin, sur la terre étrangère.

Lorsque l'enfant voyait des armes, ce qui arrivait souvent, il manifestait le désir de se parer du heaume et de la cuirasse. Bientôt il devait être privé de tout cela, frustré de toutes ses espérances.

Un jour, Sigban était assis devant le palais, sur les degrés ; la reine qui se tenait sous un cèdre lui dit : « Nous sommes suffisamment pourvus d'honneurs, mais une chose m'étonne que je ne veux pas taire : J'ai de l'ennui, une vie triste. Ce m'est un vrai chagrin d'avoir si

rarement, pour la joie de mes yeux, l'occasion de vous voir à la tête de vos hardis guerriers ».

Le noble sire demanda : Comment pourrais-je contenter votre désir et me montrer plus souvent à la tête de mes hommes ? Faites-moi connaître toute votre pensée, car pour vous complaire, gentille dame, je ne veux épargner ni peine ni fatigue.

Elle poursuivit : Personne au monde n'est aussi riche que vous, ne possède autant de burgs, autant de domaines, autant d'argent et de pierres précieuses, autant d'or rouge et lourd. Mais notre manière de vivre n'est pas en harmonie avec notre richesse. Je n'ai aucun goût pour une pareille vie.

Lorsque, jeune fille, j'habitais Friedeschott... écoutez-moi, sans humeur, sire ! je voyais tous les jours les vassaux de mon père disputer entre eux le prix des magnifiques tournois. Nous n'avons rien de pareil ici.

Un souverain aussi riche que vous l'êtes et passez pour l'être, devrait paraître plus souvent en public, donner des fêtes à ses féaux, donner en même temps du lustre à son règne et à son nom.

Thésauriser et ne jamais partager ses richesses

avec ses leudes, est une mauvaise politique pour un prince. Les libéralités princières ne sont-elles pas un baume sur les blessures profondes que les guerriers ont reçues dans les combats ?

Le noble sire répliqua: ma dame, votre langage est amer ; je tiendrai grand compte de vos observations. J'ai l'espoir que je ne cesserai jamais d'être attaché de cœur, à ceux qui me proposent l'exemple des grands princes.

La reine reprit : Adressez donc une invitation à tous vos vassaux, dans tout le royaume. Faites leur espérer de l'or et des parures. Je dépêcherai moi-même en toute hâte vers mes proches. Que vos généreuses intentions soient connues de tous, et nous ne serons pas plus longtemps victimes de l'ennui.

Le roi d'Irlande voulut donner satisfaction à la reine : Je me rends à votre sentiment bien volontiers. Souvent une fête a été donnée sur le conseil des dames. Mes amis et les vôtres vont être priés de se rendre à la cour.

J'en serai heureuse, s'écria-t-elle. Je veux offrir des robes à cinq cents dames, et des parures à soixante-quatre jeunes filles. Le roi l'écouta et ne voulut pas lui contredire.

Dix-huit jours après avoir pris cet engagement, le roi convia ses amis, ses parents, ceux qui voudraient se rendre en Irlande, à venir se récréer près de lui, aussitôt que l'hiver aurait fait place au printemps.

Sur son ordre furent construits, à ce qu'on raconte, des baraquements si vastes qu'une forêt profonde fut employée tout entière à cette œuvre. Des banquettes avaient été commandées pour soixante mille guerriers. Le maître des cérémonies, le maître des jeux et plaisirs, dirigeaient les travaux.

Les routes se couvraient de chevaucheurs. On prenait grand soin de ceux qui arrivaient au palais, si bien que de toutes les régions de l'Irlande, quatre-vingt-six mille nobles hommes se rendirent à la cour.

Quantité de cottes d'armes avaient été tirées des armoires du roi. Chacun recevait en présent celle qui lui plaisait. On donnait aussi des chevaux d'Irlande et des boucliers. De son côté, la noble reine distribuait un grand nombre de robes.

Mille dames au moins furent par elle gratifiées de toilettes magnifiques, et les jeunes filles reçurent les parures qui convenaient à

leur âge, des étoffes enrichies de broderies et de pierres précieuses. Les mignonnes étaient attifées d'une façon charmante.

Tous ceux qui avaient désiré une bonne armure, en étaient pourvus. On admirait les destriers fringants, tenus en main par les jeunes écuyers, porteurs de lances et de boucliers richement ornés. Pour les voir, la vénérable Uta s'était assise près d'une fenêtre.

Le roi invita ses hôtes à organiser un béhourdis. C'est alors que bien des heaumes furent brisés ! Les plus grandes dames se tenaient si près des combattants qu'elles étaient à même de juger les coups. Le béhourdis fut de longue durée, comme cela arrive ordinairement. Le roi voulut jouter avec ses hôtes ; la reine en était ravie. Entourée de ses dames, elle avait pris place sur les remparts qui dominaient la lice.

Après avoir couru plusieurs lances (cela ne messied point à un prince), le roi invita les combattants à cesser la lutte ardente, dont il se retirait lui-même avec honneur.

Il présenta ses hôtes aux dames avec une grâce pleine de noblesse. La belle Uta faisait accueil à ses vassaux et aux étrangers. Sa bien-

veillance lui gagnait tous les cœurs, et chacun estimait que ses présents n'étaient pas à dédaigner.

Les chevaliers et les dames échangeaient de gais propos. Ils connaissaient la bonté du roi et comment il savait faire les honneurs de son palais. Vers le soir, les nobles étrangers s'adonnèrent encore aux exercices équestres.

La fête dura neuf jours. Les jeux auxquels s'évertuaient les gens de cour, n'empêchaient pas que l'on n'accueillît les ménestrels. Ils firent tous leurs efforts pour mériter une gratification.

Ils sonnaient du cor et de la trompe; souvent ils jouaient de la harpe et de la flûte. Ils chantaient en s'accompagnant de la cithare, ou faisaient entendre les accents de la cornemuse et de la viole. On leur donna pour récompense quantité de bons vêtements.

Au dixième matin, il y en eut, parmi ceux qui s'étaient abandonnés au plaisir, plus d'un qui versa des larmes! Vous allez entendre parler d'un prodige... Au milieu de la fête, une nouvelle retentit... Après s'être gonflé de joie, leur cœur se remplit de deuil...

Tandis que le roi devisait avec ses hôtes, un

ménestrel survint plus habile en son art, et plus intéressant que tous les autres... qui aurait pu prévoir...? Il attira sur lui l'attention des nobles Seigneurs.

Pendant ce temps, une belle jeune fille conduisait par la main le fils du roi d'Irlande, accompagnée des femmes auxquelles était confiée la garde de l'enfant, et des amis qui avaient mission de faire son éducation.

On menait beau bruit dans le palais. C'étaient gais propos, grands épanchements de joie. Les gardiens du jeune Hagen s'intéressèrent aux divertissements, plus qu'il n'eût fallu. Ils perdirent de vue la jeune fille et l'enfant.

Elle avait sonné, l'heure terrible! La plus grande des douleurs allait être imposée au roi, à la reine Uta. Les suppôts du malin Esprit s'étaient répandus dans tout le pays. Le rire bientôt fait place aux larmes!

Voici qu'un effroyable griffon passe à tire d'aile. Le roi Sigban devra son infortune extrême à son extrême tendresse paternelle. Le griffon aux étreintes cruelles lui ravit son enfant, son cher enfant!

Ce griffon projetait, les ailes ouvertes, une ombre pareille à l'ombre d'un nuage.

Il était fort..... plus qu'assez ! Dans l'ivresse du plaisir, les gens de service ne l'avaient pas remarqué. La jeune fille et l'enfant se tenaient seuls devant le Palais.

L'aile vigoureuse du monstre brisait les arbres de la forêt. Lorsque la gentille jeune fille le vit, elle se sauva et laissa l'enfant derrière elle. Pareils rapts sont si extraordinaires qu'on peut les prendre pour des événements surnaturels.

Le griffon, altéré de sang, s'abattit sur l'enfant et le saisit. Cela fit verser des larmes à bien des guerriers forts et vaillants.

L'enfant terrifié poussait des cris perçants. Le vigoureux griffon l'enleva rapidement à une grande hauteur, puis disparut et demeura caché dans les nuages.

Le roi d'Irlande pleurait amèrement. Les amis de Sigban, en apprenant ce malheur, se sentaient pris de pitié pour la malheureuse victime. Le roi et la reine étaient atterrés. Tout le monde lamentait la triste fin d'un enfant si beau.

Les pleurs succédaient aux transports d'allégresse, et quant à la fête, c'était comme si la griffe du monstre en avait arraché l'âme. On essuyait des heures cruelles, on se retirait navré.

Le roi sanglotait : les larmes tombaient en pluie sur sa poitrine. La reine lui parlait avec tendresse : « Ne vous abandonnez pas au désespoir. Chacun de nous est sujet à la mort ; chacun paye son tribut quand il plaît au Dieu du ciel. »

Les hôtes allaient se retirer, lorsque la reine leur dit : « Ne quittez pas encore ce palais, nobles seigneurs ; ne refusez pas d'accepter notre argent et notre or. Nous en avons à vous offrir, et notre amitié vous est assurée. »

Ils s'inclinaient devant elle, et se confondaient en remerciements. Le roi leur fit présent de maintes riches étoffes qui n'avaient pas encore été coupées, et qui pour la plupart avaient été apportées de pays lointains.

Il leur fit accepter encore des haquenées, des chevaux de pas relevé, des chevaux de bataille élevés en Irlande, forts et de haute taille, de l'or (du rouge), et de l'argent sans le peser. Il donna des ordres, pour que ses hôtes trouvassent partout bon accueil et bon traitement.

Alors la reine laissa partir nombre de dames, nombre de belles jeunes filles portant les parures qu'elles avaient reçues en cadeau..... et elles étaient bien parées ! C'est ainsi que cette

réunion prit fin et que les invités quittèrent le pays de Sigban.

Deuxième Aventure

Laissons-les s'en aller chacun de leur côté et parlons du griffon qui d'un vol rapide emportait l'enfant si amèrement regretté par ses parents.

L'infortuné, grâce à Dieu, n'était pas encore mort ; mais à quel danger ne fut-il pas exposé lorsqu'il se trouva jeté en pâture à la progéniture du monstre ! En cette conjoncture, il passa par de terribles angoisses.

Aussitôt que le griffon fut retombé dans son aire, il lâcha prise et déposa sa proie devant ses petits. L'enfant fut saisi par l'un d'eux, et s'il ne fut pas dévoré, c'est que Dieu, dans sa bonté lui vint en aide.

Ils voulaient le déchirer, le dépecer. Ecoutez le récit merveilleux des dangers qu'il courut. Voici comment le prince d'Irlande conserva la vie. Un des jeunes griffons le tenait dans sa serre,

Et confiant dans sa force, qui pourtant le trahit, volait d'un arbre à l'autre en emportant

l'enfant. Il se posa sur une branche qui céda sous le poids. Alors qu'il s'efforçait de regagner son nid, il tomba à terre,

Et dans sa chute, laissa échapper sa proie. Le petit garçon se cacha dans les broussailles. Depuis longtemps il n'avait pas mangé, celui qui devait un jour venir en aide à plus d'une belle dame en Irlande.

Dieu fit des miracles ; il le faut avouer. Le griffon avait déjà enlevé trois filles de roi qui se trouvaient non loin de là. Personne ne saurait dire comment elles vivaient depuis bien des jours.

Le Dieu du ciel prenait soin d'elles dans sa bonté. Hagen ne devait pas rester isolé et solitaire. L'enfant trouva les belles vierges dans une grotte profonde.

Lorsqu'elles le virent se dérober à travers les rochers, elles purent craindre que ce ne fut un Zwerg (1) dangereux, ou bien un Lutin sorti de la mer. Ce n'est pas à la première rencontre qu'elles lui firent un bon accueil.

Hagen les ayant aperçues, elles se sauvèrent au fond de la grotte. Leur cœur fut en proie

(1) Zwerg, esprit malfaisant qui se présente sous les apparences d'un nain.

à l'inquiétude et à la crainte jusqu'au moment où elles apprirent qu'il était chrétien. Cet enfant devait un jour, grâce à sa valeur, les tirer de bien des périls.

L'aînée lui dit : comment osez-vous nous approcher ? C'est Dieu lui-même qui nous garde. Allez retrouver vos pareils au milieu des vagues perfides. Nous sommes dans le deuil, nous sommes accablées de douleur.

Le noble enfant répondit : souffrez que je demeure ici. Mes parents sont chrétiens comme les vôtres. Un affreux griffon m'a porté sur cette montagne. Je serais heureux de vivre près de vous ; je mourrais dans la solitude.

L'infortuné fut accueilli avec bienveillance et se montra bientôt habile à rendre de grands services. Les jeunes filles lui demandèrent d'où il venait, mais pressé par la faim, il était peu désireux de faire un long récit.

Il dit : j'ai faim ; voulez-vous me donner du pain, me donner à boire ? Je n'ai mangé ni bu depuis trois jours, car le griffon m'a fait faire un voyage de cent lieues qui m'a paru bien long.

Une des jeunes filles répondit : nous avons essuyé de dures épreuves ; nous n'avons plus

ici les échansons et les écuyers tranchants qui nous servaient autrefois... Elles rendaient grâce à la bonté de Dieu, et pensaient sagement, en dépit de leur jeunesse.

Elles allèrent chercher des racines et des plantes de diverses sortes pour apaiser la faim du fils chéri de Sigban, et lui donnèrent en abondance les aliments dont elles vivaient. Il trouvait bien étrange la nourriture qui lui était offerte.

La faim le contraignit de manger ces aliments grossiers. On se défend contre la mort... Il demeura bien des jours encore près de ces jeunes filles et son aide souvent leur fut précieuse.

Elles prenaient grand soin de lui, je dois le dire. Il devenait fort, en dépit des malheurs qui attristaient ses jeunes années, en dépit de nouvelles aventures merveilleuses, qui vinrent le soumettre à de rudes épreuves, et augmenter sa détresse.

Une armée de croisés, venant je ne sais d'où, fut jetée par la tempête sur les rochers auprès desquels il vivait, et s'abîma dans les flots indomptables. Les infortunées jeunes filles en eurent le cœur navré.

Les vaisseaux avaient été brisés, les hommes avaient péri. Les vieux griffons arrivèrent sur le lieu du sinistre, et emportèrent bien des cadavres dans leur repaire. Ce naufrage jeta dans le deuil un grand nombre de familles.

Lorsqu'ils eurent donné la pâture à leurs petits, les vieux griffons quittèrent leur nid, pour suivre je ne sais quelle direction sur l'Océan immense. Mais ils avaient laissé derrière eux, dans la montagne, un redoutable ennemi.

La mer rejetait les biens épars de ceux qui étaient morts, les soldats de l'armée de Dieu. Hagen le remarqua ; il pensa qu'il pourrait trouver là quelques vivres, et se dirigea vers le rivage en dérobant sa marche, car il avait peur des horribles griffons.

Il aperçut un cadavre couvert d'une armure. Cela fut cause qu'il courut un grand danger. Il détacha la cuirasse, qui n'était pas pour lui un objet sans valeur, et trouva aussi, non loin de là, un arc et une épée.

Le pauvre enfant s'était muni de ces armes, lorsqu'il entendit au-dessus de sa tête un bruit d'ouragan. Le malheureux n'avait pas été assez vigilant. Un griffon chenu arrivait à tire d'aile

et la caverne était trop éloignée pour que la fuite fut possible.

Le monstre furieux se laissa tomber à terre. Il voulait saisir et dévorer le petit homme, qui une fois déjà, lui avait échappé. Hagen fit preuve d'un courage héroïque.

Avec ses bras d'enfant, il réussit à bander l'arc, et à lancer plusieurs flèches acérées, mais sans atteindre son ennemi. Que faire ?... Essayer de se défendre avec l'épée. Il entendait les cris d'angoisse, les cris d'effroi de ses compagnes.

Malgré son inexpérience, Hagen n'était pas un adversaire méprisable. Il trancha net une des ailes du griffon et lui fit à la cuisse une blessure profonde, si bien que le monstre ne pouvait plus mouvoir son corps pesant. Hagen poursuivant son avantage le transperça, puis attaqué aussitôt et mis en péril par un autre griffon, il le tua.

Il tua tous les griffons et tous leurs petits. Réduit à ses propres forces, Hagen eut été incapable d'accomplir pareille prouesse ; mais le Dieu du ciel lui venait en aide.

Lorsqu'il eut remporté cette merveilleuse victoire, il invita ses jeunes compagnes à sor-

tir de leur retraite. Venez, dit-il, respirer l'air pur et jouir du soleil. Après nos longues souffrances, Dieu permet que nous goûtions quelque joie.

Alors, elles le félicitèrent et l'embrassèrent bien des fois. N'ayant plus sujet de craindre, ne pourraient-elles pas dorénavant courir à leur gré sur la montagne ?

Lorsqu'il fut ainsi débarrassé de ses ennemis, le pauvre enfant s'exerça à manier son arc, et devint si habile, que sa flèche atteignait à coup sûr les oiseaux au vol rapide, ou tout autre but qu'il avait visé. Force était bien qu'il assurât sa subsistance.

Il était vaillant, impétueux, et pourtant si bon ! C'est à l'instar des animaux sauvages qu'il exerçait son agilité. Il bondissait sur les rochers comme une panthère, et n'avait d'autre enseignement que celui de sa propre expérience, puisqu'il était séparé de tous ses amis.

Souvent, pour se distraire, il se promenait au bord de la mer et regardait les poissons nacrés se jouer dans les vagues. Il aurait pu en faire sa proie, mais comment les cuire ? Depuis longtemps, il n'avait pas vu la fumée d'un feu. Il en sentait souvent la privation.

Un jour, ayant quitté sa retraite, il entrait dans une forêt bien peuplée de gibier, lorsqu'une bête féroce s'élança pour le dévorer. Hagen l'abattit d'un formidable coup d'épée.

C'était une bête monstrueuse qui ressemblait à un dragon. Il se mit en devoir de l'écorcher et se sentit vivifié. Il eut envie de boire le sang qui s'épanchait, et but ce sang à longs traits. Son intelligence et ses forces en furent aussitôt augmentées.

Le héros avait jeté sur ses épaules la peau de la bête, lorsqu'il aperçut un lion sur lequel il courut d'un tel élan, que le fauve ne put se dérober. Hagen, loin de le frapper, le dompta avec des caresses.

Accoutumé à assurer en tout temps la subsistance de ses compagnes, il emporta dans sa caverne la chair de la bête qu'il avait tuée. Cette nourriture étrange fortifia leur volonté et leur courage.

Ils n'avaient pas encore de feu, bien qu'ils eussent du bois en abondance. Le jeune héros fit jaillir d'un caillou une étincelle, et dorénavant pourvus de ce qui leur avait manqué si longtemps, ils firent cuire leur viande sur les tisons.

A mesure qu'ils en mangeaient, leur force

augmentait, leur esprit s'affinait. Grâce à Dieu, ils devenaient plus beaux et meilleurs, comme s'ils étaient restés toujours dans leur patrie, au foyer de la famille.

Le farouche Hagen en vint à avoir la force de douze hommes ; ce qui lui permit d'accomplir pendant sa vie de grandes actions. Les jeunes filles et lui, se désolaient pourtant d'être condamnés à vivre dans un désert.

Elles se laissèrent conduire sur le bord de la mer, toutes honteuses d'être vêtues de pauvres hardes qu'elles avaient rajustées de leurs propres mains, avant que Hagen ne les rencontrât dans leur misérable retraite.

Ils marchèrent pendant vingt-quatre jours à travers les sapins. Un matin, le jeune homme aperçut un navire lourdement chargé. Il venait de Garad. Les pauvres jeunes filles souffraient beaucoup de leur dénûment.

Hagen se mit à héler d'une voix forte, que ne couvrait pas le bruit de la mer courroucée, et du vent furieux qui faisait craquer la coque du navire. Ceux qu'il avait hélés étaient saisis de terreur. Ils prenaient les femmes qu'ils apercevaient sur le rivage pour de redoutables nymphes de la mer.

Le commandant de ce navire était le comte de Salm. Il connaissait la famille de Hagen et Hagen lui-même, car Salm n'est pas bien loin de l'Irlande, mais ni lui ni ceux qui l'entouraient ne pouvaient reconnaître le fils du roi Sigban.

Le comte ne permit pas à son pilote d'accoster. Le malheureux Hagen au nom de Jésus suppliait qu'on l'emmenât loin de ces rivages affreux. Les témoins de cette scène étaient émus de compassion, en entendant invoquer avec tant de confiance, le nom du Christ. Le comte s'élança dans une barque avec douze hommes. Le temps lui parut long tant qu'il put se demander s'il se trouvait en présence de quelques nymphes des bois ou de la mer. Il n'avait jamais vu des êtres si merveilleusement beaux.

Avant d'aborder, le pilote demanda : Êtes-vous baptisés ? Que faites-vous sur ce rivage ? Sur leur corps charmant, elles avaient jeté des algues vertes. Elles suppliaient qu'on les embarquât.

Troisième Aventure

Avant de les embarquer on mit à leur disposition des habillements, ceux que les hommes

de l'équipage portaient dans leur pays. Les jeunes filles se résignèrent à s'en revêtir; il fallut bien qu'elles en prissent leur parti, malgré que cela les mit dans un chaste embarras.

Autour des belles vierges, s'empressèrent des chevaliers vaillants et fiers. Ils accueillirent respectueusement les gentilles princesses, qu'ils avaient prises tout d'abord pour des nymphes redoutables.

Pendant la nuit, sur la mer, ils firent la garde autour d'elles. Les chères belles, peu habituées à être ainsi traitées, en prenaient de l'inquiétude. On voulait pourtant leur faire honneur; elles auraient dû s'en rendre compte. Le commandant prenait soin qu'on servît sur leur table les meilleurs mets.

Après le repas, le seigneur de Garad leur demanda comment elles avaient été amenées dans ces parages. Fatiguées comme elles l'étaient, les jeunes filles auraient bien voulu éviter de pareilles questions.

L'aînée qui se trouvait très entourée, parla ainsi : Je suis originaire d'un beau pays, un pays lointain. Mon père était roi dans l'Inde. Il portait une couronne qui, jamais, hélas! ne ceindra ma tête.

La seconde jeune fille s'exprima en ces termes : Je suis venue, moi aussi, de bien loin. J'étais en Portugal, lorsqu'un affreux griffon m'a enlevée. Mon père régnait sur ce beau pays. C'était un prince puissant, respecté de ceux qui étaient près de lui et de ceux qui étaient loin.

Assise auprès du comte, la plus jeune dit simplement : Seigneur, je vous l'ai fait savoir : je suis fille du roi d'Iserland, mais hélas ! ceux qui devaient veiller sur mon enfance ne m'ont pas vue depuis longtemps.

Le noble seigneur s'écria : Puisqu'il ne vous a pas été permis de grandir sous les yeux de vos parents, Dieu soit loué, qui a voulu que vous fussiez délivrées de cruelles angoisses, et que nous trouvions de belles jeunes filles sur ce rivage.

Malgré ses nombreuses questions, il ne put savoir comment les griffons qui les avaient emportées dans leur aire, ne les avaient pas mises en pièces. Elles avaient souffert des douleurs dont elles ne voulaient pas parler.

Alors le noble comte adressa la parole au jeune homme : Mon cher hôte, dit-il, je serais heureux de vous entendre, maintenant que vos compagnes m'ont raconté leur aventure. Faites-

moi savoir quel est votre pays, quelle est votre famille.

Le farouche Hagen répondit : Je vais vous satisfaire. Un griffon m'a enlevé. Mon père se nomme Sigban. Il est roi d'Irlande. Pendant bien longtemps, je suis resté près de ces jeunes filles, et j'ai enduré de cruelles souffrances.

Comment peut-il se faire que vous n'ayez pas trouvé la mort sous la serre des griffons ? Hagen répondit : La miséricorde de Dieu m'a sauvé. J'ai assouvi sur eux ma vengeance et réconforté mon cœur.

Mais, demanda le sire de Garad, comment avez-vous pu en venir à bout ?

J'ai tué les monstres, jeunes et vieux ; pas un ne m'a échappé ; peu s'en est fallu, cependant, que je ne perdisse la vie en cette affaire.

Ceux qui l'entendaient s'écrièrent ensemble : Vous êtes doué d'une grande force ! Vous méritez les louanges des guerriers et des dames. Mille d'entre nous n'auraient pas réussi à tuer les griffons. Vous avez aussi été favorisé par le sort.

Le comte et ses hommes s'effrayèrent de la force extraordinaire de ce jeune homme. Ils devaient bientôt avoir à en souffrir. Ils voulu-

rent enlever subrepticement les armes de Hagen, qui déjoua leur projet et s'en irrita. Cela pouvait tourner mal pour eux.

Le comte s'écria : Le sort me favorise, moi aussi, après m'avoir fort éprouvé. Si vous êtes le fils de Sigban, roi d'Irlande, je veux vous garder comme otage.

Vous êtes venu à propos, sachez-le. Vos guerriers m'ont fait beaucoup de mal dans ma terre de Garad qui n'est pas, hélas ! assez éloignée d'eux. Ils ont tué ou fait prisonniers mes hommes dans un rude combat.

Je ne suis pas responsable du mal qu'ils vous ont fait, répondit Hagen. Ramenez-moi vers eux. Je vous ferai oublier vos querelles et vos rancunes. Ramenez-moi de grâce, vers mes parents.

Le comte répéta : Vous serez mon otage ; vos compagnes brilleront à ma cour. Je les retiendrai sur ma terre où leur beauté me fera grand honneur. Hagen trouva ce langage odieux et outrageant.

Il parla avec colère : Je ne veux pas être otage. Que personne ne se flatte de me contraindre. Vous, braves marins, ramenez-moi dans mon pays, je vous en récompenserai généreusement avec des tissus, avec de l'or.

Votre chef prétend disposer à son gré de mes compagnes. Elles n'ont pas à lui obéir. Croyez-moi sur parole, vous ferez sagement ; et manœuvrez de façon que le navire se tourne vers l'Irlande.

Sur l'ordre de leur chef, les marins voulurent se saisir de Hagen. Ils se jetèrent sur lui. Mal leur en prit. Le jeune homme empoigna par les cheveux, et précipita dans les vagues, une trentaine d'entre eux. Les malheureux firent une cruelle expérience de sa force.

Si les gentilles princesses ne s'étaient pas jetées entre les combattants, Hagen eut tué le comte de Garad. Il se souciait peu du rang de ses adversaires. On fut obligé de mettre le cap sur l'Irlande.

Les matelots se hâtèrent de peur d'être maltraités. Ils craignaient d'irriter le jeune Hagen et déployèrent beaucoup d'activité pendant dix-sept jours. Le moindre signe de son mécontentement les terrifiait.

Lorsque la terre de ses pères fut en vue, Hagen reconnut de loin les énormes donjons ; il aperçut au bord des flots un palais immense, flanqué de trois cents tours belles et solides.

C'était là que vivaient Sigban et sa noble

épouse. Les hommes de l'équipage croyaient être en danger de mort. Ils avaient peur que le roi d'Irlande ne les aperçût et ne les fit massacrer, mais Hagen s'offrit à les protéger.

Le Héros dit à ses compagnons : Je ne suis pas le maître de l'Irlande, mais je désire vivement que la paix soit faite avec vous. J'enverrai des messagers, et je m'efforcerai de mettre fin à votre querelle avec le roi mon père.

Qui veut bien mériter de moi, se charger de mon message, le remettre en ses mains ? A celui-là, je donnerai de l'or, de l'or rouge ! Il recevra aussi de mes parents, de ma mère, une belle récompense.

Douze hommes de l'équipage partirent sur son ordre. Demandez au roi, dit le jeune homme, s'il désire revoir son fils Hagen qui fut enlevé par un griffon, son fils qu'il a tant pleuré !

Le noble sire, je le sais, hésitera à vous croire. Alors, demandez à ma mère si elle ne reconnaitrait pas pour son enfant, celui qui porterait sur sa poitrine une certaine croix d'or.....

Les messagers partirent. Ils trouvèrent Uta et Sigban dans leur palais. Le roi reconnut bien que ces gens là venaient de Garad, pays ennemi. Il s'emporta contre eux.

Comment osez-vous venir ainsi dans mon royaume ? Un des messagers répondit : Nous sommes envoyés par votre fils, le jeune Hagen. Si vous désirez le voir, il n'est pas loin ; il peut se rendre ici en peu de temps.

Le roi Sigban reprit : c'est bien inutilement que vous me tendez un piège. La mort de mon fils est un fait accompli dont mon cœur saigne toujours.

Puisque vous refusez de nous croire sur parole, demandez à la reine votre épouse qui n'a rien ignoré de ce qui concernait son enfant ; demandez-lui s'il ne portait pas sur la poitrine un stigmate, et si elle ne reconnaîtrait pas pour son fils, celui qui lui montrerait certainepetite croix d'or ?

Ces paroles répétées à la dame Uta furent écoutées avec grande joie par celle qui avait tant pleuré. Il faut savoir ce qu'il y a de vrai dans tout cela, s'écria-t-elle. Le roi ordonna que l'on tint des chevaux prêts pour lui et ses parents.

Alors, un des messagers s'adressa à la reine : Permettez, ô dame, que je vous donne un renseignement utile. De belles jeunes filles, dignes de tous les respects, accompagnent votre fils. Emportez des vêtements pour elles et pour lui.

On emporta de riches vêtements. Nombre de fiers guerriers escortaient la reine. Hagen était descendu sur la plage. Les hommes de Garad entouraient le malheureux jeune homme.

Quatrième aventure

Lorsque Hagen aperçut de loin des gentilshommes et des dames, il voulut aller au devant d'eux, curieux de savoir quels étaient ceux qui venaient à lui. Il espérait trouver parmi eux un certain nombre d'amis.

Soyez le bienvenu en ce pays, dit le roi. Est-ce vous qui nous avez fait porter un message et qui prétendez être le fils de la reine Uta ? Si vous l'étiez en effet, j'en serais pénétré de joie jusqu'au fond du cœur.

La belle et vertueuse reine s'écria : Sire, faites en sorte que nos gens se tiennent à l'écart ; je vous dirai vite si nous avons devant nous l'héritier de votre couronne. Elle reconnut aussitôt le stigmate, et fit au jeune homme le plus tendre accueil.

Elle l'embrassait en pleurant et disait : Après avoir tant souffert, me voilà consolée enfin ! Sois le bienvenu, Hagen, mon unique enfant !

Ceux qui sont ici, autour de Sigban, pourront en sûreté t'engager leur foi.

Le roi s'était approché ; sa joie était grande ; son émotion telle, que des larmes brûlantes tombaient de ses yeux. Il avait une profonde tendresse pour son fils.

Alors furent présentées à Uta les infortunées compagnes de Hagen. Elle leur donna des vêtements qui leur seyaient à merveille, doublés de riches fourrures, menu vair et petit gris. L'épouse de Sigban fit si bien, que sa bonté dissipa leur tristesse.

Après un moment d'embarras et quelque peu de rougeur sur leurs joues, ces belles personnes parurent en brillante toilette, et reçurent du roi ainsi que des seigneurs, l'accueil le plus bienveillant.

Hagen pria son père et ceux qui lui obéissaient de ne pas traiter en ennemis les gens de Garad ; d'oublier leurs torts et leurs injures. Le jeune homme gagna à ces étrangers les bonnes grâces du roi, qui sacrifia ses ressentiments, et les embrassa.

On leur paya une indemnité pour le dommage qu'ils avaient souffert. Cette réconciliation, d'un grand avantage pour les gens de

Garad, fit honneur à Hagen. Jamais plus ils ne cessèrent de vivre en paix avec l'Irlande.

Des vêtements et des provisions furent apportés sur la plage pour les étrangers. Ils se reposèrent là pendant quatorze jours, rassurés par les garanties que Hagen avait obtenues pour eux. Les vaillants hommes de mer remercièrent avec effusion leur jeune bienfaiteur.

Ils prirent congé le quatorzième jour, délassés d'une longue traversée. Le roi leur donna en présent beaucoup d'or. Il voulait s'en faire des amis pour complaire à son fils.

On se sépara au bruit des joyeuses fanfares. Nombre de seigneurs se rendirent au château de Baljan, lorsqu'ils eurent appris cette étonnante nouvelle, que le fils de leur puissant suzerain vivait encore. Cela paraissait invraisemblable.

Hagen témoignait toute sorte d'égards à ses jeunes compagnes. Sur son ordre, leur bain était préparé chaque jour. Il prodiguait les attentions délicates, leur offrait de riches parures, et se montrait fort courtois dans sa jeunesse.

Arrivé maintenant à l'âge viril, prenant part à tous les jeux et pas d'armes qui sont exercices de chevalier, il donna bientôt dans le

royaume de son père, des preuves de sa valeur.

Le jeune Hagen apprit tout ce que doit savoir un homme de guerre qui dispose d'un grand nombre de combattants, si bien que son prestige n'eut jamais à souffrir d'aucune atteinte. Il était loué par les dames, et sa générosité dépassait les bornes de la vraisemblance.

D'une humeur belliqueuse, toujours prêt à venger ses amis des injures qui leur étaient faites, il portait haut en toute circonstance l'honneur de son nom. C'était le héros des légendes et des bardits.

On racontait comment le jeune prince avait grandi, dans un désert peuplé de fauves ; qu'il pouvait rivaliser d'agilité avec les animaux sauvages ; que lui et ses compagnes avaient vu bien des choses merveilleuses sur la mer.

Son nom était Hagen ; on le surnomma l'endiablé, et dans un grand nombre de pays, les gens ne l'appelaient pas autrement, à cause de sa force. L'audacieux prouva en maintes rencontres qu'il méritait bien son surnom.

Ses parents l'engagèrent à se marier. Il y avait près de lui, une princesse tellement belle qu'on n'en vit jamais de plus belle sur terre, et

qui avait été dévouée à Hagen durant les mauvais jours, les heures d'angoisse.

Elle était née dans l'Inde, et se nommait Hilda. Depuis que Hagen l'avait rencontrée dans une caverne, il avait reçu de cette princesse bien des témoignages d'affection, alors surtout qu'il était malheureux. C'est elle qu'il voulait pour femme, et nulle autre au monde.

Le roi Sigban désirait que son fils fut armé chevalier dans le plus bref délai, avec cent autres jeunes hommes, qui reçurent chacun, deux cent cinquante marcs pour s'équiper et acheter un cheval. Hagen se montrait tout disposé à donner satisfaction à son père.

Il invita un grand nombre de princes, et leur fit porter des présents magnifiques. L'époque de la cérémonie fut assignée ; elle devait avoir lieu dans un an et trois jours.

Pour les seigneurs qui voulaient s'y rendre, on forgea des boucliers d'un travail exquis ; pour les chevaux, on confectionna des harnais d'un grand prix. L'or rouge brillait sur les rênes et sur les lanières du poitrail.

Afin de loger les invités, des constructions furent élevées sur une vaste plaine. Tout s'y trouvait à souhait. Les tentes couvraient au loin

la campagne. De tous côtés, les invités du roi chevauchèrent vers le palais.

Aux étrangers qui devaient avec lui recevoir l'épée, Hagen fit présent d'un équipement complet qui fut accepté avec joie. Il offrit chevaux et vêtements à mille seigneurs, qui des pays lointains se rendirent en Irlande.

Il disait à ses amis : Vous me conseillez de prendre le titre de roi. Ce titre me paraîtrait enviable, si la dame de mes pensées portait près de moi la couronne. Je ne serai satisfait, que le jour où je pourrai acquitter envers elle, ma dette de reconnaissance.

Les amis de Hagen demandèrent quelle était cette dame qui devait tenir à la cour le premier rang ? Il répondit : c'est la noble Hilda qui est née au pays de l'Inde. Mes parents et moi, nous pourrons être fiers d'elle, devant le monde entier.

Lorsque Sigban et la reine Uta connurent ce projet de mariage, ils l'approuvèrent et s'en félicitèrent. La jeune fille était d'un mérite qui ferait honneur à leur maison. Six cents jeunes seigneurs au moins, prendraient l'épée en même temps que Hagen.

Les jeunes gens reçurent la bénédiction nup-

tiale selon les rites des chrétiens ; on les couronna sans plus attendre, puis ma dame Hilda et Hagen passèrent à cheval devant le peuple, pendant que les hommes de guerre se livraient à de brillants exercices équestres.

Le seigneur Sigban lui-même chevauchait, le cœur plein d’orgueil. Il s’inquiétait peu de l’argent que coûterait la fête. Lorsqu’on eut bien tournoyé, selon la coutume des chevaliers, les gens de service dans le palais eurent de la besogne.

Ils eurent à mettre en place quantité de meubles, des bancs très longs, des tables très larges. Après que la messe fut chantée, la reine Uta se rendit au burg, escortée d’un grand nombre de dames bien faites pour charmer les yeux des jeunes seigneurs.

Le roi Sigban prit place près de la reine Uta, et Hagen près de Hilda. On s’entreti ntdu bonheur des parents qui avaient retrouvé leur fils bien-aimé. Les gens de cour joutaient et rompaient des lances sous les yeux des convives.

Lorsque le roi d’Irlande eut quitté la table, ses nombreux invités se répandirent dans les prés fleuris. Les uns se mirent à courir la

quintaine; les autres, pleins de confiance en leur force, s'évertuèrent aux béhourdis devant les dames.

Vingt-quatre seigneurs couverts de leurs boucliers, entrèrent en lice et firent de grandes prouesses. Les joutes furent magnifiques. Les dames y assistaient. Il n'y a pas de belle fête sans elles.

Le fils du roi Sigban prit part au béhourdis. Sa jeune femme le regardait avec orgueil. Elle était bien récompensée aujourd'hui, de son dévouement pour Hagen sur la terre d'exil... pour Hagen, un chevalier accompli !

A côté de Sigban, dans un nuage de poussière, chevauchaient quinze princes chrétiens ou païens qui tenaient de lui des fiefs. Ils s'efforçaient de gagner les bonnes grâces du vieux roi et de son fils.

La fête dura longtemps; la joie était grande. On n'entendait que le fracas des armes heurtées ou brisées. Sur l'invitation du roi, les combattants se séparèrent, et les hôtes vinrent s'asseoir près des dames.

Devant tous, le seigneur Sigban parla ainsi : Je cède à mon fils Hagen : ma terre, mes gens et mes châteaux, ceux qui sont proches et ceux

qui sont éloignés. Tous mes hommes de guerre devront le servir dorénavant comme leur suzerain.

Lorsque le roi Sigban eut abdiqué en ces termes, Hagen, très gracieusement, donna en fief des châteaux et des terres. Ceux qui les recevaient se félicitaient de les tenir de lui, parce que sa bonté était connue.

Selon l'usage féodal, les vassaux mirent leur main dans la main du roi. Celui-ci distribua à ses hôtes de l'or et des vêtements.

Avec quelle satisfaction seraient accueillis aujourd'hui par les besogneux, un pareil roi, de pareilles largesses !

Sur ces entrefaites, un message fut remis à l'une des jeunes filles que Hagen avait ramenées avec lui. Elle était invitée à se présenter devant ma dame Hilda et devant le roi. Cette demoiselle, belle à souhait, était née dans l'Iserland.

Un jeune prince la voulait épouser. Il l'avait vue près de la reine, et il jugeait qu'elle était digne de porter une couronne. Cette compagne de Hilda reçut en présent une belle seigneurie.

Alors les nobles hôtes de Sigban prirent congé. La demoiselle d'Iserland fut emmenée

en Norwège, où se trouvaient les terres de son mari. La fortune souriait enfin à celles qui avaient tant souffert !

· Au temps que le roi Hagen commença de gouverner l'Irlande, les malfaiteurs, quels qu'ils fussent, éprouvèrent la rigueur de sa justice. Dans une seule année, quatre-vingts têtes furent coupées sur son ordre.

Quand il entrait avec ses hommes sur la terre de ses ennemis, il s'abstenait d'incendier, afin de ne pas exaspérer les pauvres gens. Il prenait d'assaut les burgs de ceux qui s'étaient levés contre lui, et faisait passer les rebelles au fil de l'épée.

Hagen était dans le combat un vigoureux champion, qui savait rabaisser l'orgueil des arrogants. On le redoutait. De près et de loin, cet endiablé tenait en respect ses ennemis, et vivait heureux... aussi était-il de belle humeur.

Jour vint où la reine sa femme, mit au monde une fille, qui fut appelée Hilda comme sa mère. On sait qu'il est question de cette enfant dans les légendes.

Hagen la fit élever de telle façon que le soleil et la bise ne pouvaient guère l'importuner. Elle était confiée aux soins de quelques

nobles dames et d'amis qui inspiraient toute confiance.

A l'âge de douze ans, la royale enfant était d'une beauté merveilleuse et déjà célèbre. Des princes riches et puissants pourpensaient déjà, que la fille du farouche Hagen serait un beau parti.

L'un de ces princes régnait en Danemark sur le pays de Wâleis. Ayant entendu vanter la beauté de Hilda, il demanda sa main. Hagen le refusa, le traita avec mépris, et menaça de le tuer.

L'orgueilleux fit mettre à mort, tous les porteurs de messages galants adressés à la douce jeune fille. Il ne voulait la donner qu'à un prince au moins aussi puissant que lui. La mésaventure du Danois défraya les conversations.

Tous ceux qui furent envoyés vers la jeune princesse furent pendus : vingt messagers pour le moins, au grand désespoir des seigneurs qui ne pouvaient venger leurs hommes. Ces exécutions refroidirent le zèle de plusieurs poursuivants.

Mais quelques-uns des plus vaillants s'obstinèrent à rechercher cette alliance. Tout orgueil-

leux, dit un vieux proverbe, trouve un plus orgueilleux que soi. Leurs visées ambitieuses causaient du dépit à Hagen.

HILDA

Cinquième Aventure

Un héros dont on a beaucoup parlé, avait grandi en Danemarck, à Sturmen dans les marches. Là vivaient ses aïeux, qui lui avaient donné de grands exemples à suivre. L'Ortland lui obéissait. Ce très noble homme était très puissant.

Un certain Waty, son parent, qui tenait de lui des fiefs et des burgs, l'avait élevé avec sollicitude, lui avait donné (en égard aux liens du sang), les plus utiles enseignements, et ne cessait de lui prodiguer ses loyaux services.

Horand le brave, fils de la sœur de Waty, gouvernait le Danemark. Il mérita un jour que le roi Hettel l'autorisât à porter une couronne. Horand le brave, la reçut en récompense de ses services.

Le puissant Hettel résidait à Hegelingen dans le voisinage de l'Ortland. Il avait là, je vous assure, quatre-vingts burgs au moins, et tou-

jours il eut à se louer de ceux qui les gardaient.

Il régnait sur les plaines et sur les cours d'eau de la Frise. Dietmars et Waleis lui obéissaient. Hettel était puissant, et avait beaucoup d'alliés. Sa grande intrépidité le rendait redoutable à ses ennemis.

Les convenances voulaient qu'Hettel se mariât, car il était orphelin. Ses terres représentaient, l'héritage de son père et de sa mère, morts tous les deux. Malgré qu'il eût de nombreux amis, la vie lui paraissait morose.

Les plus sages lui conseillaient de s'allier à une personne de son rang. Le jeune seigneur dit : Je ne connais aucune princesse que son mérite désigne pour être la reine des Hégelingen et honorer ma maison.

Morung, le juveigneur de Nifland, parla ainsi : Il est une vierge, dont j'ai ouï dire qu'on ne vit jamais sur terre une si belle personne. — Nous devrions mettre tout en œuvre, pour qu'elle vous fut accordée.

Quelle est-elle ? Quel est son nom ? — Morung poursuivit : Elle s'appelle Hilda ; c'est une Irlandaise. Son père s'appelle Hagen ; il est de race royale, fils de Gêrey. Si elle vient ici,

vous serez heureux. Votre bonheur ne sera couvert d'aucun nuage.

Le roi Hettel ajouta : On assure qu'il est impossible de rechercher la jeune fille sans encourir la colère du père, et que maints nobles hommes ont péri déjà dans cette entreprise. Je ne voudrais exposer à la mort aucun de mes amis.

Morung répondit : Faites appeler près de vous Horand. Il a vu Hagen, et connait sa manière d'être. Sans lui ce projet ne peut réussir.

Je suivrai votre conseil, fit Hettel, puisque cette vierge est belle. Il faudra que vous soyez un des négociateurs de cette union, pour qu'elle soit menée à bonne fin. J'ai confiance que vous ferez pour le mieux. Si Hilda devient reine des Hégelingen, vous en retirerez honneur et profit.

Il fit partir des messagers pour le Danemark, où se trouvait Horand son neveu. J'ai besoin de vos services, lui mandait-il, rendez-vous près de moi dans sept jours.

Horand ayant reçu les messagers, et les ayant écoutés, prouva qu'il était dévoué à son suzerain, et se mit en devoir de faire ce qu'on lui deman-

dait, détermination qui fut plus tard la source de bien des peines et de cruelles angoisses.

Il partit immédiatement pour se rendre à la cour avec soixante de ses hommes. Sitôt que le noble sire eut pris congé des siens, il précipita sa marche, afin d'apprendre le plus vite possible quel service son maître attendait de lui.

Le septième matin, il arriva à sa destination. Le chef et ses compagnons portaient des armes magnifiques. Le bon roi en personne marcha au devant de ses chevaliers, parmi lesquels il aperçut Fruty, le vaillant Danois.

Le roi avait appris avec joie la nouvelle de leur arrivée. Il était heureux de les voir. Leur présence dissipait nombre de soucis qu'il portait en son âme. Soyez le bienvenu, mon neveu Fruty, fit-il gaîment.

Lorsque Fruty et Horand furent en tête à tête avec le roi, il leur demanda des nouvelles du Danemark. Les guerriers répondirent : Il y a peu de jours, nous avons frappé, dans de rudes combats, bien des coups mortels.

Où donc ont eu lieu ces combats ?

En Portugal. Le puissant roi de là-bas nous y a contraints. Il ne cessait de commettre des déprédations sur nos côtes.

Ne prenons pas souci de cela, fit le jeune Hettel. Le vieux Waty défendra le pays de Sturmen qu'il habite. Celui qui réussirait à lui enlever un burg aurait lieu d'en être fier.

Les seigneurs avaient pris des sièges dans une salle très vaste. Horand et Fruty, avec une verve juvénile, se mirent à parler des nobles dames, de leurs amours.

Le roi les écoutait avec plaisir, et leur prodiguait les marques de sa bienveillance.

Hettel se mit à interroger Horand : Si vous en savez quelque nouvelle, parlez-nous de Hilda, la jeune princesse. Je voudrais lui envoyer un messager et mettre à ses pieds mes hommages.

Le hardi chevalier parla ainsi : Elle n'est pas une inconnue pour moi....... Je n'ai jamais rencontré une vierge si belle que la riche Hilda d'Irlande, la fille du farouche Hagen. Elle est bien digne de régner sur un grand royaume.

Hettel demanda : Le père consentirait-il à m'accorder cette jeune beauté ? Je donnerais une magnifique récompense à qui l'obtiendrait pour moi. — Si j'avais chance d'être agréé, je ferais une démarche.

Ce serait une démarche inutile, répondit

Horand. Aucun messager ne pénètre dans le pays de Hagen. Je ne voudrais pas m'y aventurer. Ceux qui viennent demander la main de Hilda, sont décollés ou pendus.

Hettel reprit : Bien qu'elle soit l'objet de mes vœux, Hagen le seigneur du pays d'Erin, serait lui-même puni de mort, s'il faisait pendre un de mes hommes. Il n'est pas tellement redoutable que sa cruauté ne puisse être châtiée.

Le brave Fruty prit la parole : Que Waty consente à se charger de vos affaires en Irlande, et nous réussirons peut-être ; peut-être ramènerons-nous la Belle, à moins que notre poitrine n'ait été transpercée par les épées.

Le roi Hettel s'écria : Je vais envoyer un messager à Sturmen. Je suis sans inquiétude. Waty ira où je lui dirai d'aller. Que l'on prévienne Irold le Frison; qu'il se rende près de moi avec ses gens.

Les messagers se dirigèrent en hâte à travers le pays, vers Sturmen, où ils trouvèrent le brave Waty au milieu de ses guerriers, et lui délivrèrent l'ordre du roi. Waty était intrigué. Que voulait de lui le sire des Hegelingen ?

Il questionna. Devait-il se faire accompagner par quelques-uns de ses hommes pourvus du

haubert et du heaume ? Un des messagers répondit : Nous n'avons pas ouï dire qu'il fut besoin de rassembler des guerriers. Le roi désire s'entretenir avec vous.

Waty était prêt à partir. Il laissa des défenseurs dans sa terre, dans ses burgs. Lorsqu'il monta à cheval, il n'avait pour escorte que douze guerriers. Le preux se hâtait de se rendre à la cour. Il arriva enfin à Hegelingen.

Hettel, la bonne épée, fut bien content de le voir chevaucher du côté de Campatille, et s'empressa au devant de son vieil ami, très désireux de fêter sa venue.

Il lui fit tout l'accueil qu'il put, et dit à haute voix : Soyez le bienvenu, seigneur Waty. Il y a bien des années que nous n'avons pris place l'un près de l'autre, pour délibérer de quelque expédition contre nos ennemis.

Waty répondit : Ceux qui sont liés par l'amitié devraient vivre les uns près des autres. Ils pourraient ainsi venir à bout de leurs adversaires les plus puissants, et n'avoir personne à craindre. Le roi lui serra la main affectueusement.

Tous les deux se retirèrent à l'écart et prirent des sièges, le roi puissant et Waty qui était fort

et audacieux, en toute occasion. Hettel s'inquiétait de savoir comment il le déciderait à partir pour l'Irlande.

Le jeune chef parla ainsi : Je vous ai fait venir parce que j'ai besoin d'envoyer une ambassade dans le pays du farouche Hagen. Vous seriez le meilleur des ambassadeurs, mon cher Waty. D'une telle mission il vous reviendrait un grand honneur.

Le vieux Waty répondit : Je ferai avec dévouement et fidélité, tout ce que je pourrai pour votre service et pour votre gloire. Les missions que vous me confierez seront menées à bonne fin, à moins que la cruelle mort n'y mette obstacle.

Hettel poursuivit : Mes conseillers sont d'avis que je devrais donner pour reine à mon pays la séduisante fille de Hagen le fort, s'il me la veut accorder. Tous mes sentiments se tournent vers elle.

Waty se courrouça : Celui qui vous a donné pareil conseil, ne prendrait pas le deuil si je mourais aujourd'hui. Il n'y a que Fruty le Danois, pour vous solliciter à me confier le soin d'obtenir la belle Hilda.

Elle est si bien gardée, la séduisante vierge..!

Je n'aurai de contentement que si Horand et Fruty, qui vous ont parlé de sa grande beauté, sont eux-mêmes engagés dans cette entreprise.

Il voulut sur l'heure envoyer quérir les deux guerriers. On leur fit dire, sans s'expliquer davantage, qu'ils eussent à se présenter à la cour devant le roi.

L'audacieux Waty, quand il aperçut Horand et Fruty, s'écria aussitôt : Que Dieu vous récompense, guerriers, qui prenez, entre temps, grand souci de mon honneur et de me faire appeler à la cour.

Puisque vous avez demandé avec instance que je fusse choisi pour ambassadeur, vous m'accompagnerez tous les deux. Celui qui m'expose au danger doit l'affronter avec moi.

Horand le Danois répondit : Je suis prêt à vous suivre, si le roi le permet — Je n'hésiterai pas ; Je serai heureux de chercher aventure au pays où l'on voit de belles femmes, où il y aura des plaisirs pour mes vaillants compagnons et pour moi.

Il nous faudrait, dit le seigneur Fruty, prendre avec nous sept cents hommes. Hagen est glorieux et intrépide. Supposé qu'il voulut

nous faire violence, nous serions dans la nécessité de rabattre son orgueil.

Sire, ordonnez que l'on équipe sur les flots, une nef de cyprès, forte et bonne, qui puisse transporter sûrement vos gue riers, et que les mâts soient entourés de colliers d'argent.

La qualité des vivres pour vos hommes, la solidité, la bonne façon des heaumes et des hauberts que nous emporterons, méritent toute votre attention, et augmenteront nos chances d'obtenir la fille du farouche Hagen.

Horand, mon parent, qui est un habile homme, jouera le rôle d'un marchand. Je me réjouis de le voir devant des écrins chargés de bracelets, d'anneaux d'or et de pierreries. Il les vendra aux femmes et nous inspirerons ainsi de la confiance.

Nous vendrons aussi des épées et des cottes de mailles. La fille de Hagen nous fera courir de si grands dangers ! Personne ne peut obtenir sa main, s'il n'a d'abord combattu pour elle. Que Waty lui-même choisisse ceux qui s'engageront avec nous dans cette entreprise.

Le vieux Waty prit la parole : Je ne suis pas un marchand. Je ne sais pas thésauriser. Le bien que j'ai acquis, je l'ai partagé toujours avec

mes guerriers, et je ne cesserai jamais d'agir ainsi. Ce n'est pas mon affaire de présenter des bijoux aux belles femmes.

Mon neveu Horand qui m'a mis cette affaire sur les bras, doit bien savoir lui-même comment vont les choses avec Hagen. Il est à lui seul fort comme vingt-six hommes. S'il apprenait notre dessein, nous aurions grand peine à nous tirer de ses mains.

Que le roi, mon maître, ordonne et qu'on se hâte, que notre nef soit solidement pontée, ses flancs remplis de bons guerriers qui nous aideront à combattre, si le farouche Hagen ne nous laisse pas en paix.

Cent d'entre eux porteront un bon harnais de bataille. Mon neveu Horand, avec deux cents guerriers, se tiendra devant les écrins, et offrira des bijoux aux belles dames.

Il faut nous donner aussi trois bonnes gabares, qui nous suivront, porteront nos chevaux et nos vivres, afin que nous soyons pourvus de tout pendant une année. Nous dirons à Hagen que nous avons été contraints de quitter le Sturmland, parce que le puissant Hettel nous faisait la guerre. Nous nous présenterons souvent à la cour, devant Hagen

et Hilda, avec des présents de g ands prix.

Ainsi gagnerons-nous facilement les bonnes grâces du roi.

Nous devrons tous dire que nous avons été chassés de notre patrie ; de sorte que le farouche Hagen nous deviendra bienveillant, et offrira un asile aux malheureux proscrits. Il ne nous laissera manquer de rien sur sa terre.

Quand donc vous mettrez-vous en route, mes chers amis, demanda Hettel ? Ils répondirent : aux approches de l'été, vers le mois de mai, nous serons prêts et nous nous réunirons à votre cour.

D'ici là, que toutes les choses nécessaires soient préparées avec soin : les gouvernails et les voiles, les gabares et les galères qui nous porteront, en sorte que les hautes vagues ne nous fassent pas subir d'avaries.

Le seigneur Hettel dit : Retournez chez vous ; ne vous mettez pas en frais de chevaux et de vêtements. Je ferai préparer des costumes pour tous ceux qui vous accompagneront, de façon que vous puissiez, en toute occasion, paraître avec avantage devant les dames.

Waty prit congé, et retourna en Sturmland.

Horand et Fruty regagnèrent le Danemark dont ils étaient les seigneurs. Rien ne les rebutait, lorsqu'il s'agissait de servir leur roi.

Alors Hettel donna ses ordres. Les charpentiers se mirent à l'œuvre activement. Ils construisirent les nefs aussi bien qu'ils purent. Les poutrelles étaient chevillées avec de l'argent.

Les mâts étaient solides et bien faits ; les avirons portaient des ornements éblouissants d'or rouge comme braise. Le roi était riche. En cette occasion, il ne voulait rien épargner.

Les câbles avaient été demandés au lointain pays d'Arabie. Personne n'en avait jamais vu, et n'en vit jamais depuis, de si bons. C'était le moyen d'assurer aux gens d'Hégélingen une heureuse traversée.

Du matin au soir on tissait des voiles ; le roi exigeait qu'on se hâtât. Elles étaient faites en soie d'Abaly, la meilleure qu'on pût trouver. Les voiliers ne prirent pas de repos avant d'avoir achevé leur œuvre.

Qui nous croira, quand nous dirons que l'ancre avait été forgée avec de bon argent ? L'ambition d'une haute alliance absorbait toutes les forces du roi. Il se diligentait et diligentait les autres, depuis qu'il avait le mariage en tête.

Il y avait sur la plage, maintes nefs pontées et épontillées, pour résister à l'assaut et aux tempêtes. Bientôt furent convoqués les guerriers qui allaient être envoyés vers la dame de beauté. Le roi éliminait tous ceux qui ne lui inspiraient pas une entière confiance.

Le noble Waty, quittant le Sturmland, se rendit auprès de Hettel. Ses chevaux allaient lentement, chargés qu'ils étaient d'argent et de bagages. Il amenait à sa suite quatre cents hommes. C'étaient des guerriers intrépides qui venaient se mettre au service de Hettel le juste.

Du Frisenland accourut l'impétueux Morung, avec deux cents guerriers armés de heaumes et de hauberts. Irold le suivait de près. Ils étaient tous deux de la famille de Hettel.

Le brave Horand arriva de Danemark. Plus de mille volontaires se tenaient à la disposition du seigneur Hettel. Il fallait les grandes ressources dont il disposait, pour mener à bien tout cela.

Sans que le roi lui eût donné une seule casaque, Irold de l'Ortland était prêt, et ses hommes si bien équipés, qu'ils n'avaient besoin des libéralités de personne, en quelque pays qu'on les menât.

Hettel les accueillit tous comme ils méritaient de l'être. Il prit Irold par la main avec beaucoup de bonté, et se plaça aux côtés du vieux Waty.

Quand vint l'heure du départ, on inspecta avec soin toutes choses, on s'assura que rien ne manquait. Les guerriers étaient frappés de la beauté des nefs. Ceux qu'on envoyait vers la belle Hilda, allaient naviguer dans les meilleures conditions.

Deux galères neuves fortement charpentées et bien faites, deux gabares les attendaient sur les flots, et puis un grand navire, le plus beau que jusques alors, les gens du pays eussent vu affronter les vagues de la mer.

On allait partir. Les chevaux et les bagages étaient embarqués. Waty s'adressant au roi dit : Ne prenez pas de souci pendant notre absence. Nous ferons de notre mieux pour vous servir.

Le roi s'écria tout ému : Je vous recommande ceux qui vont exposer leur vie pour moi. Les leçons que vous donnerez chaque jour à ces jeunes hommes vous feront honneur.

Waty répondit : Quel que soit le succès de notre expédition, continuez de répandre vos

bienfaits sur ce pays. Soyez libéral, c'est votre gloire, et veillez sur nos biens. Mes leçons ne feront pas défaut aux jeunes hommes.

Les coffrets où se trouvaient l'or, les pierreries et nombre de choses précieuses, furent confiés à l'audacieux Fruty. Le roi donnait volontiers tout ce qu'on lui demandait. Pour un bijou qu'il désirait, Fruty en recevait trente.

Cent guerriers d'élite devaient demeurer cachés dans le navire, pour le cas où l'on voudrait enlever par ruse la jeune vierge, et où besoin serait de combattre. Le roi leur offrit avec plaisir les présents les plus précieux.

Ils emmenaient des gens de toute condition, trois mille hommes, chevaliers ou servants, comme si un danger imminent les forçait de quitter leurs foyers. Le roi dit : que le Dieu du ciel soit votre guide !

Et Horand de répondre : Soyez sans inquiétude. Nous vous présenterons à notre retour une si belle vierge, que votre cœur sera dans la joie. Ces paroles enchantaient le roi, mais il devait attendre longtemps ce retour.

Au moment des adieux, il donna l'accolade à maints guerriers. Le jeune prince était tourmenté, anxieux, pris de mélancolie. Il craignait

un désastre. Rien ne le pouvait rassurer ni réconforter.

Par bonheur, une bonne brise du nord enfla les voiles tout à souhait ; les nefs s'éloignèrent du rivage sur une mer clémente. Ceux qui étaient habiles navigateurs donnaient aux autres leurs instructions.

Nous ne pourrions, nous ne saurions dire qu'ils eurent bon gîte, pendant les trente-six nuits qu'ils passèrent sur la mer. Tous ceux qui étaient embarqués firent le serment solennel d'être entièrement dévoués les uns aux autres.

Bien qu'ils fussent venus de leur plein gré affronter le redoutable Océan, les épreuves qu'ils eurent à endurer leur parurent parfois cruelles. On prenait du repos, quand faire se pouvait. Celui qui se lance sur les flots ne doit pas craindre la tourmente.

Ils avaient fait un millier de milles vers le burg, appelé Baljan où Hagen, selon quelques-uns, exerçait une tyrannie odieuse (mais il y a sur ce point des contradictions) ; nous tenons ces dires pour calomnieux.

Et voici que devant les guerriers de l'Hegelingenland, la forteresse du terrible Hagen se dresse. Leur présence est signalée. On se de-

mande de quel pays sont venus sur les vagues, ces guerriers en superbe arroi.

Ils jettent prestement leurs amarres et amènent leurs voiles. Dans le burg se répand aussitôt la nouvelle de l'arrivée des étrangers. Ils débarquent, et font sur la plage l'étalage de ce qu'ils ont à vendre, objets utiles, objets de luxe. Ils sont pourvus de tout, la bourse bien garnie et pas d'emplettes à faire.

De beaux chevaliers, soixante au moins, vont et viennent sur la plage comme de simples bourgeois. La hardiesse de sa démarche, l'élégance de son costume, font distinguer leur chef : Fruty le Danois.

Lorsque le seigneur de Baljan vit qu'il avait affaire à des étrangers si opulents, il chevaucha avec ses hommes à la rencontre des rusés marchands, qui lui firent gracieux visage autant qu'ils purent.

Le roi demanda d'où ils venaient sur les flots ?

Que Dieu vous garde, répondit messire Fruty; Nous sommes gens de négoce. Nos patrons sont de riches marchands.

Waty voulut faire appel à la bienveillance de celui qui était le maître du pays, un maître dont

l'aspect imposant donnait à penser qu'il serait dangereux de tomber sous sa main. Les étrangers furent présentés au roi et firent leur supplique.

Hagen dit : Je vous donnerai une escorte et un sauf-conduit. Tout agresseur de mes hôtes sera envoyé au gibet. Soyez sans crainte ; il ne vous sera fait aucun mal dans mes États.

Des bijoux magnifiques (pour une valeur de mille marcs) furent par eux offerts au roi, qui s'en souciait comme d'un penny, et désirait seulement qu'on lui fît voir ce qui était destiné à la parure des chevaliers et des dames.

Hagen les remercia. Quand je n'aurais que trois jours à vivre, dit-il, je vous donnerais un témoignage de ma reconnaissance, pour les présents que vous me faites. Si vous ne recevez pas chez moi le meilleur accueil, que j'en porte le blâme éternellement !

Le roi fit largesse de tout ce qu'il avait reçu. Les parures qui faisaient tressaillir le cœur des belles dames, les riches passements, les diadèmes, les bracelets, tout fut distribué libéralement.

On n'avait, dans aucun temps, rencontré en Irlande des marchands si prodigues de leur

bien. La reine et sa fille ne manquèrent pas de le remarquer, alors que Horand et Waty commençaient de présenter à la cour leurs cadeaux.

Ils firent apporter sur la plage soixante pièces d'étoffes magnifiques, les plus beaux pesles qu'on puisse trouver, et quarante pièces de siglaton (1), plus splendide que la pourpre, plus riche que les soieries de Bagdad, et encore cent pièces de toile fine, telle qu'aucune personne du pays n'en avait jamais vu.

A côté des soieries, il y avait de riches fourrures, plus de quarante. Si la louange peut être mise à prix, ceux qui faisaient de tels présents méritaient d'être loués.

On amenait douze chevaux de Castille, tout harnachés. Des cuirasses, des heaumes bien œuvrés, douze boucliers incrustés d'or prenaient le chemin du burg. Ils étaient généreux, les hôtes du roi Hagen !

Horand et Irold-le-Fort convoyaient ces somptuosités. Le roi en était avisé, et recevait

(1) Le Siglaton comme le Cendal et le Samit parait avoir été une étoffe unie ; les étoffes de plusieurs couleurs ou brochées sont désignées généralement par le mot Paile ou Pesle.

Viollet-le-Duc *(Dict. du Mobilier 363).*

sur les étrangers de nouveaux renseignements. Ils étaient les seigneurs d'un pays. On l'eut deviné à leur munificence.

Vingt-quatre guerriers leur faisaient escorte, guerriers de belle prestance et armés (les hommes du roi Hagen auraient pu s'en rendre compte), comme s'ils devaient ce jour-là même se servir de leurs épées.

L'un d'eux adressa la parole au roi : Daignez recevoir les présents qui vous sont offerts, et marquer votre bienveillance à vos hôtes. Hagen, bien qu'il fut lui-même très riche, se confondit en remerciements.

Il répondit : Je vous suis très reconnaissant, j'en ai le devoir. Il fit venir ses camériers et attira particulièrement leur attention sur les étoffes. Quand ils les eurent déployées, ils furent ravis d'admiration. L'un des camériers parla ainsi : Je le dis en conscience, il y a là nombre de vases d'or et d'argent d'un très beau travail et enrichis de pierres précieuses. On vous en a donné pour vingt mille marcs au moins.

Le roi s'écria : Honneur à mes hôtes ! Je veux maintenant partager ces belles choses avec mes leudes. Tout le monde eut sa part des largesses du roi.

Il donna satisfaction aux désirs de chacun, et faisant asseoir près de lui les deux jeunes hommes, Irold et Horand, leur demanda : De quel pays êtes-vous partis pour venir en mon royaume ? Jamais aucun de mes hôtes ne m'a fait des présents comparables aux vôtres.

Le chevalier Horand prit la parole : J'avouerai, seigneur, que nous venons vers vous, pleins de confiance dans votre magnanimité. Nous avons été chassés de notre patrie. Un roi puissant a, sur nous, assouvi sa vengeance.

Le farouche Hagen demanda encore : Comment se nomme-t-il, celui qui vous a chassés de vos burgs et de vos terres ? Je vous vois de telles manières d'être et d'agir, que s'il eût été sage, il vous eut gardés près de lui.

Vous demandez le nom de celui qui nous a mis hors la loi, et poursuivis de sa colère, à ce point que nous en sommes réduits à chercher un refuge sur la terre étrangère. Nous vous ferons connaître toute la vérité : il se nomme Hettel de l'Hegelingenland. Son habileté, sa puissance sont grandes ; sa main est forte. Il nous a ravi toute joie, et nous a plongés dans le deuil.

Le terrible Hagen reprit : C'est bien heureux

que vous soyez venus ici ; vous y trouverez un dédommagement des pertes que vous avez subies. Tant que je ne serai pas moi-même dépouillé de mes biens, vous n'aurez rien à demander au roi de l'Hégélingenland.

Si vous voulez, chevaliers, demeurer près de moi, je vous donnerai une part des terres qui m'appartiennent. Je vous accorderai ce que le roi Hettel vous a refusé, je vous donnerai deux fois plus qu'il ne vous a pris.

Nous serions heureux de vivre près de vous, répondit Horand de Tenen. Nous craignons seulement que Hettel de l'Hégélingenland ne nous poursuive jusques en Irlande (il en connait la route). Nous nous défions que ce seigneur ne nous laissera jamais en paix.

Le roi Hagen ajouta : si vous prenez la résolution de rester ici, je m'occuperai de vous installer. Jamais le roi Hettel n'osera vous poursuivre sur ma terre. Ce serait m'outrager.

Il leur fit donner de bons logis dans la ville. Le farouche Hagen recommanda à ses vassaux d'avoir pour les étrangers les plus grands égards, afin que les guerriers fatigués de la traversée pussent se reposer àleur aise.

Les gens de la ville se conformèrent aux ordres

du roi. De très bonne grâce, ils mirent à la disposition des étrangers leurs meilleurs logis, quarante et plus. Ils quittaient leurs maisons pour les offrir aux Danois.

On apportait sur le rivage d'inestimables richesses. Ceux qui se tenaient cachés dans les navires étaient pris d'impatience. Ils eussent préféré de combattre un rude combat, plutôt que de se morfondre à attendre le moment d'enlever la belle Hilda.

Le roi invita ses nobles hôtes à venir partager son pain et son vin, tant qu'ils demeureraient près de lui. Fruty le Danois prit la parole :

Si le roi Hettel nous rendait justice, nous pourrions trouver dans nos foyers de quoi satisfaire un appétit robuste, supposé même que nous fussions grands dissipateurs d'argent et d'or.

Fruty le Danois fit alors ouvrir ses coffrets. Jamais on ne vit en aucun pays un assortiment si merveilleux, et jamais marchand si accommodant. Tout fut enlevé en un jour. Acheta qui voulut de l'or brillant et des pierreries.

Le roi était enchanté de ses hôtes. A ceux qui n'avaient pas d'argent pour contenter un désir, ils offraient gratuitement l'objet désiré. Ce qu'on

disait des deux vaillants hommes Waty et Fruty, de leur générosité, de leurs invraisemblables largesses, des succès qu'ils avaient obtenus, tout fut rapporté aux belles dames qui entouraient la reine.

On voyait nombre de pauvres hères porter des vêtements donnés par les Danois. Des gens criblés de dettes avaient pu se libérer, et retirer les objets mis en gage. La jeune princesse entendait raconter à ce propos des choses surprenantes. Elle en parla au roi :

Mon très cher père, permettez que ces nobles étrangers paraissent à la cour. L'un d'eux est, dit-on, un homme de la plus haute valeur, et j'espère que l'on dit vrai. Je serais heureuse de le recevoir. Le roi répondit à sa fille : Je vous donnerai satisfaction.

Vous jugerez de sa distinction et de son mérite. Hagen lui-même, ne connaissait pas encore celui dont on parlait. Les dames attendirent avec impatience le moment où · elles devaient se trouver en présence de Waty.

Le roi pria gracieusement les étrangers de venir dans son burg afin que rien ne leur manquât, et de prendre place à sa table. Fruty le Danois, qui était aussi sage que vaillant,

fut d'avis qu'il fallait accepter l'invitation.

Dans cette circonstance, les hommes du Danemark endossèrent des costumes auxquels personne n'aurait pu refuser des éloges ; de même firent ceux de Sturmen vassaux de Waty, le formidable tireur d'épée.

Les guerriers de Morung portaient un bon manteau et un rochet de Campalie. On voyait briller, rouges comme tisons, les ors parmi les pierreries. Le vaillant Irold se rendait à la cour, lui aussi, avec une escorte.

L'impétueux Horand n'avait rien à envier à personne quant à la beauté du costume. Lui et les siens portaient un manteau épais et large, de couleur éclatante. Ils avaient belle prestance, les braves Danois !

Bien qu'il fut puissant et hautain, Hagen s'avança à leur rencontre. La reine se leva de son trône lorsqu'elle aperçut Waty… Il avait la mine d'un homme qui ne rit pas souvent ! Elle dit courtoisement :

Soyez les bienvenus ; nous avons appris, le roi mon époux et moi, que vous êtes des guerriers éprouvés par les labeurs et les revers du métier des armes. Le roi vous traitera comme il convient à sa magnanimité et à son rang.

Tous s'inclinèrent devant elle très révérencieusement. Le roi leur présenta des sièges, selon l'usage, et leur fit servir le meilleur vin qui ait jamais été servi en aucun pays, dans le palais d'un prince.

Ils s'assirent. On échangea des propos courtois. La gentille princesse se retira devant eux. Elle demanda au farouche Hagen de permettre que ces guerriers alertes fussent reçus dans les appartements des femmes, qui pourraient ainsi jouir de leur conversation.

Le roi ne fit pas difficulté d'y consentir, et la jeune princesse en fut ravie. Elle allait se mettre en frais de toilette et de parure ; elle était curieuse de savoir comment se comporteraient les étrangers.

La vieille Hilda se tenait assise près de sa fille. Les gentilles demoiselles avaient pris soin de se parer et attifer de telle façon, que chacune d'elle pouvait être prise pour une fille de roi.

Le vieux Waty fut int oduit. La jeune princesse sentait qu'il était convenable de se tenir sur la réserve avec cet homme blanchi par l'âge. Waty s'avança et fit avec dignité les civilités d'usage.

Quoiqu'il se présentât le premier, elle eut

été fort marrie d'avoir à lui donner l'accolade. Sa barbe était large, ses cheveux nattés retenus par de magnifiques bandelettes. Elle offrit un siège à Waty et au Danois Fruty.

Bien au fait du cérémonial, ils se tenaient debout devant leurs sièges, les vaillants hommes, qui avaient accompli tant d'exploits dans les combats terribles. Cela les mit en considération. Ils furent loués hautement.

Hilda et sa fille demandèrent en souriant à Waty, s'il aimait à passer son temps près des dames, ou s'il préférait les émotions du combat.

Le vieux Waty répondit : chacun a ses goûts. Bien qu'il soit fort doux de passer son temps près des belles dames, j'ai toujours préféré de combattre un bon combat, en compagnie de braves gens, s'il se peut.

Et la jeune fille de faire entendre son rire clair. Elle voyait bien que ses goûts ne le portaient pas à rechercher la compagnie des femmes. On échangea à ce propos, dans la salle quelques réflexions gaies. Dame Hilda et sa fille eurent ensuite un entretien avec les guerriers de Morung.

Elles prenaient des informations sur le vieux Waty. De quelle famille est-il ? A-t-il des vas-

saux, un burg, une terre ? A-t-il à son foyer une épouse, des enfants ? J'ai idée qu'il ne doit pas être un mari tendre.

L'un des guerriers dit : Il est marié dans son pays ; il a des enfants, et volontiers, il expose sa personne et sa fortune par amour de la gloire. Il en a souvent donné la preuve : toute sa vie a été la vie d'un preux.

Irold ajouta : Aucun roi ne peut se flatter d'avoir en son royaume un plus hardi chevalier. Cet homme que vous voyez si courtois, est un héros dans la mêlée.

La reine parla ainsi : Seigneur Waty, écoutez mon conseil. Puisque le roi Hettel vous a chassé du Danemarck, demeurez près de nous. Personne n'est assez puissant pour vous poursuivre jusqu'ici.

Waty répondit : J'ai moi-même possédé une terre. Je donnais à qui bon me semblait des chevaux et des équipements. Descendrai-je donc maintenant au rang de vassal ? Cela ne me conviendrait guère. Ma terre me sera rendue dans un an et trois jours.

Il sse retirèrent. La belle Hilda les invita à venir à la cour, à faire chaque jour compagnie aux dames. On leur en saurait bon gré. Nous

étions traités ainsi dans notre pays, fit I old.

Souvent le roi leur offrait de magnifiques présents. Ces fiers chevaliers se refusaient à accepter les moindres choses, de quelque part que ce fut. Hagen, qui était riche, commençait à trouver leur orgueil excessif.

Ils allaient chez le roi, où se réunissaient un grand nombre de seigneurs. Les uns jouaient aux échecs, les autres escrimaient sous le bouclier. Les Danois n'estimaient pas que Hagen méritât sa terrible réputation. On s'adonnait à toutes sortes d'exercices qui sont usités en Irlande. Waty se fit du roi un ami. Horand de Tenerich, soucieux de plaire aux dames, se montrait plein de verve.

Waty et Fruty, les hardis chevaliers, étaient à peu près du même âge. Des bandelettes d'or retenaient leur chevelure blanche. Celui qui aurait eu besoin de bonnes épées, aurait trouvé en eux le parfait modèle du guerrier accompli.

Les gens du roi apportaient dans les salles, des écus, des targes, des massues. On combattait avec l'épée; on lançait des javelots sur les solides boucliers. Les jeunes gens étaient infatigables.

Le seigneur Hagen demanda à Waty et à ses hommes s'ils avaient vu jamais, dans leur pays,

d'aussi vigoureux escrimeurs que les guerriers d'Irlande. Waty eut un sourire narquois :

Je n'en vis jamais, répondit-il, mais si l'un d'eux me voulait donner des leçons, je resterais ici volontiers une année entière, jusqu'à ce que je sois bien au fait. A qui m'initierait, je donnerais volontiers une récompense.

Le roi dit à son hôte : Je veux par amitié pour vous, que le plus habile de mes maîtres d'armes vous donne leçon, afin qu'il vous apprenne au moins trois bons coups, dont vous ferez votre profit à l'occasion, et qui pourront vous être utiles dans les périlleuses rencontres.

Le maître d'armes appelé se mit à donner leçon au très redoutable Waty, d'où il advint que le maître lui-même se trouva impuissant à défendre son corps. Waty allait à la parade comme un rude champion. Fruty le Danois s'en divertissait.

Pour esquiver les coups, le maître d'armes bondissait comme un farouche léopard. On entendait souvent tinter la bonne lame que maniait Waty. Des étincelles rouges s'allumaient sur les boucliers. L'élève méritait les éloges du maître.

Le terrible Hagen s'écria : Donnez-moi une

épée. Je veux me mesurer avec le sire de Sturmland. Puissè-je réussir avec lui quatre de mes passes, et mériter ses remerciements. Le vieux Waty se prêtait à tout de bon cœur.

Il dit au roi : Promettez, Sire, que vous ne m'accablerez pas. Si j'étais par trop maltraité devant les dames, mon amour-propre en souffrirait. Waty était un adversaire tel que personne au monde ne pouvait se flatter de lui en remontrer. Cet homme simple attaqua vigoureusement. Au-dessus de Hagen s'élevait une buée comme au-dessus d'un tison qu'on arrose. Quel maître, et en face de lui quel élève ! Waty était pourvu d'une force extraordinaire ; le roi, lui aussi, frappait sur son adversaire des coups épouvantables.

Les spectateurs admiraient l'habileté des deux champions. Hagen ne tarda pas à reconnaître la maëstria de Waty. Il serait entré en fureur, n'eut été la crainte du ridicule. Pour ce qui est de la force, Hagen était celui des deux qui en dépensait le plus.

Waty s'écria : Traitez-moi sans ménagement. Vous m'avez fait voir quatre de vos passades et je vous en remercie. Il lui marqua bientôt sa reconnaissance en tapant comme sur un Saxon

barbare ou sur un Franc. On ne se faisait pas de politesses, et la salle retentissait des coups par l'un et l'autre assénés. Chacun mettait à profit les leçons qu'il avait reçues. L'engagement était si chaud que la poignée des épées se brisa.

Ils allèrent se reposer sur leurs sièges. Le roi interpella son hôte : Ne m'assuriez-vous pas que vous voudriez recevoir des leçons ? Jamais, je crois, je n'ai vu personne, qui soit plus que vous capable de m'en donner, et qui ait une habileté comparable à la vôtre. Comme escrimeur vous méritez tous les éloges.

Irold dit au roi : Sire, vous nous avez mis à l'épreuve. Nous assistions souvent à de pareils exercices dans le palais de notre Suzerain, car d'après nos vieilles coutumes tout chevalier et tout écuyer doit s'y adonner chaque jour.

Si j'avais su cela, fit Hagen, je n'aurais pas aujourd'hui pris en main le bouclier. Vos coups d'essai sont tels, que je n'en vis jamais de pareils ! Ce propos fit sourire maint fils de noble mère.

Le roi ayant engagé ses hôtes à se divertir selon leurs goûts, ceux de Nordland en profitèrent. Ils s'exercèrent pour passer le temps à manier la fronde et à lancer l'épieu.

Sixième Aventure

Un certain soir, il arriva qu'un vaillant Seigneur de Danemarck chanta. Il avait une voix si merveilleuse que tout le monde en fut charmé. Les petits oiseaux eux-mêmes se turent.

Le roi et ses hommes se réjouissaient d'entendre Horand le Danois, qui se faisait par ce moyen, beaucoup d'amis. La vieille reine assise sur la courtine écoutait aussi, et elle était dans le ravissement.

La belle Hilda s'écria : Quel est ce chant ? La mélodie que voilà est la plus admirable que personne en ce monde m'ait jamais fait entendre. Plût au ciel que mes camériers pussent chanter ainsi.

Elle fit appeler celui qui possédait un art si merveilleux. Lorsque Horand fut en sa présence, Hilda le remercia avec effusion, pour la délicieuse soirée qu'elle lui devait. Toutes les dames félicitèrent le chevalier.

La vieille reine dit : Faites-nous entendre encore ce lai qu'hier vous avez chanté ; faites-moi cette faveur que je puisse vous entendre

chaque soir ; je vous donnerai un gage de ma reconnaissance.

Puisque vous daignez me dire, ô Dame, que vous m'en saurez bon gré, je chanterai pour vous chaque jour des lais si doux, que ceux qui les écoutent oublient leurs peines. Ils sont délivrés de tout souci, ceux qui se laissent prendre à la douceur de mes chants.

Horand assura qu'il serait heureux de lui être agréable, puis se retira. Son talent lui valut en Irlande une magnifique récompense ; personne en son pays ne l'eut gratifié d'un don si précieux. C'est ainsi que Hettel, roi du Dœnenland, était servi par son chevalier.

Lorsque les ténèbres se dissipèrent et que l'aube parut, Horand se mit à chanter si délicieusement que tout alentour dans les bocages, les oiseaux firent silence, et les gens qui reposaient sur leur couche, n'hésitèrent pas à rebuter le sommeil.

Sa mélodie se développait de plus en plus grandiose, de plus en plus émouvante ; Hagen l'entendit ; il était près de la reine. Tous deux quittèrent leur appartement, et passèrent sur le chemin de ronde. L'étranger était servi à souhait. La jeune princesse l'écoutait aussi !

La fille du terrible Hagen était là, avec ses suivantes, silencieuses comme les petits oiseaux du domaine royal. Toutes prêtaient l'oreille, et comme elles, les guerriers admiraient la voix merveilleuse du Danois.

Il fut applaudi par les dames et par les seigneurs; cependant Fruty murmurait : Que mon neveu renonce à nous régaler de ces chansons barbares; qui donc prendra en gré une aubade à ce point médiocre?

Les guerriers de Hagen disaient : Ne pensez-vous pas que ce chant est bien fait pour charmer les peines de ceux qui l'écoutent ? Plût à Dieu, s'écria le roi, que je pusse moi-même l'entendre souvent !

Horand chanta successivement trois lais. Les auditeurs ne trouvèrent pas le temps long. Ainsi captivés, ils auraient pu faire une chevauchée d'un millier de milles, sans s'apercevoir du temps qu'elle aurait duré.

Lorsqu'il eut fini de chanter, il s'éloigna. — La jeune princesse reçut, plus allègrement que jamais, les dames qui lui présentaient le matin, les vêtements qu'elle devait porter. Elle dépêcha quelqu'un vers son père Hagen.

Le roi se rendit auprès de sa fille. La vierge

lui passant affectueusement la main sur le bas du visage, sollicita une faveur. Cher père, dit-elle, faites en sorte qu'il vienne encore chanter à la cour.

Le roi répondit : Ma chère enfant, s'il voulait y consentir, je lui donnerais volontiers mille livres chaque soir ; mais.... ces étrangers sont si hautains ! Cela n'est pas aisé pour nous d'obtenir ce que vous désirez.

Et coupant court aux sollicitations, le roi se retira. Cependant Horand préludait à un lai encore plus admirable que les autres. Les auditeurs étaient émus, si peu sensibles qu'ils fussent, et ne pouvaient se rendre compte de l'émotion qu'ils ressentaient.

Les animaux des bois s'arrêtaient de brouter ; les bestioles qui grouillent dans l'herbe, les poissons qui s'agitent dans l'eau demeuraient immobiles.... Horand mettait en œuvre toutes les ressources de son art.

Les heures passaient vite quand il chantait ; les chœurs du monastère ne paraissaient plus si doux ; les carillons ne paraissaient plus si harmonieux. Tous ceux qui avaient entendu Horand aspiraient à l'entendre encore.

La belle jeune fille consentit de le recevoir à

l'insu de son père, à l'insu de sa mère, bien secrètement. Elle accueillit le preux dans ses appartements.

L'huissier qui s'y prêta en fut bien récompensé. C'est de l'or rouge, brillant et de bon aloi qu'on lui donna pour sa peine ; douze lourdes agrafes ! Dans les appartements privés un soir, il introduisit le maître virtuose.

Tout cela fut préparé en grand mystère. Le preux se réjouissait d'avoir trouvé à cette cour un accueil si flatteur. Venu des pays lointains à cause d'Elle, il devait à son art la faveur dont il jouissait.

Hilda avait placé devant sa porte l'huissier, avec ordre de ne laisser entrer personne, à l'exception de Morung le juveigneur, et de Horand qu'elle voulait écouter à loisir.

Après avoir invité le chevalier à prendre un siège, elle lui dit : Chantez encore pour moi ces mélodies que vous m'avez fait connaitre. Elles me font tant de plaisir ! Les plus belles parures, les objets les plus précieux, ne valent pas, selon moi, votre talent.

Que ne puis-je vous donner satisfaction, belle princesse, sans m'exposer à la colère du roi Hagen votre père, sans m'exposer à la mort ! Je

serais heureux de vous obéir en toute circonstance, si nous étions au pays de mon suzerain.

Alors Horand entonna l'air d'Amylée (la Syrène), qu'il avait entendu sur les vagues furieuses, et qu'aucun autre mortel ne chanta jamais. Horand, le bon et habile chevalier, ne perdait pas de vue les intérêts de son seigneur.

Lorsqu'il eut achevé cette monodie voluptueuse, la belle jeune fille le remercia : Ami, soyez assuré de ma gratitude ; puis retirant de son doigt un anneau d'or, de l'or le plus pur : Je vous le donne de bon cœur, fit-elle; je demeurerai encore votre obligée.

Elle prit gracieusement la main du chevalier : Si je porte un jour une couronne royale, vous trouverez en tout temps dans mon burg, un asile et une hospitalité honorable.

De toutes les choses que Hilda lui offrait, il ne voulut accepter qu'une écharpe. Nul ne pourra m'accuser d'indiscrétion, belle princesse, car je la veux remettre à mon maître, qui la recevra avec joie.

Elle le questionna : Quel est ce maître, comment le nomme-t-on ? Porte-t-il une couronne ? A-t-il un royaume ? Grâce à vous, j'ai conçu une haute idée de lui.

C'est le roi le plus puissant que je connaisse, affirma le hardi Danois.

Sous le sceau du secret, princesse, je vous révélerai le dessein qu'il poursuit, et le but de notre voyage. C'est pour l'amour de vous, qu'il nous a envoyés en ce pays, et dans le burg de votre père.

Faites-moi entendre le message dont vous êtes chargé, dit-elle ; s'il est à mon gré, vous le saurez sur l'heure, avant que nous ne nous séparions. Horand redoutait Hagen, et se sentait mal à l'aise en ce lieu.

Il continua : Nous avons mission d'exprimer le tourment de son cœur, qui est en proie à une amour violente. Donnez-lui, ô dame, un témoignage de votre bonté. A cause de vous, il détourne ses yeux de toutes les autres femmes. Elle s'écria : Que Dieu soit propice à celui qui m'aime. Pourvu que sa naissance me le permette, je serai sa femme.... et pourvu que vous consentiez à me faire entendre vos chants, matin et soir. Il répondit : J'y consentirai volontiers, soyez sans inquiétude sur ce point.

Gentille dame ; il y a chaque jour à la cour de mon suzerain douze ménestrels plus habiles que moi, mais si agréables que soit leur voix,

mon maître chante beaucoup mieux qu'aucun d'eux.

Elle parla ainsi : Puisque votre cher seigneur a tant de mérite, je ne serai pas ingrate, et me montrerai reconnaissante des vœux qu'il a faits pour moi. N'était la crainte que m'inspire mon père, je partirais volontiers avec vous.

Le brave Morung la rassura. Nous avons sous la main, ô dame, sept cents chevaliers qui suivront notre fortune, qu'elle soit bonne ou mauvaise. Venez, et soyez sans inquiétude. Nous ne vous laisserons pas à la merci du terrible Hagen.

Il ajouta : Nous voulons prendre congé, et nous éloigner d'ici. Tâchez d'obtenir qu'on vous permette d'aller, accompagnée de votre père et de votre mère, visiter nos nefs. Tel fut l'avis du galant juveigneur.

Je ferai mon possible pour qu'on me le permette. De votre côté demandez au roi et à ses féaux que je puisse chevaucher vers la plage avec mes femmes. Si mon père y consent, donnez-m'en avis trois jours avant le départ.

Le premier camérier avait droit d'entrer à toute heure chez la princesse. Ce brave homme vint ce jour-là pour avoir avec elle un

entretien, et rencontra les deux chevaliers. Ceux-ci eurent le sentiment que la mort les tenait.

Que vois-je ici, ma dame, interrogea-t-il ? et se tournant vers les guerriers, plus que jamais alarmés de leur situation : qui vous a permis de pénétrer dans les appartements privés ? Celui qui vous a introduits, vous a rendu un mauvais service en vérité.

La princesse l'interrompit : cessez vos remontrances, laissez-nous en paix, ou vous aurez lieu de vous repentir. Reconduisez discrètement ces seigneurs à leur logis, si non, l'excellent ménestrel que voilà serait assurément mal récompensé de ses peines.

Le camérier de s'exclamer : Est-ce donc le seigneur qui vocalise si merveilleusement ! J'ai connu moi-même un chanteur de ce mérite. Aucun roi n'eut jamais plus fidèle vassal. Sa mère était la sœur consanguine de mon père. Il fut toujours un homme de grande prouesse. Comment s'appelait-il, demanda la princesse ?

Il s'appelait Horand, il était né dans le Dœnenland. Bien qu'il ne portât pas une couronne, il était digne de la porter. J'ai été séparé des miens ; pourtant j'ai passé d'heureux

jours autrefois chez Hettel. Celui qui avait été exilé du pays des Hegelingen s'étant fait reconnaître, les yeux de Morung se mouillèrent de larmes.

La jeune princesse le regardait avec sympathie. Le camérier avait les yeux attachés sur ce jeune homme qui pleurait. Il s'écria :

Ma bien aimée dame, je dois vous dire que ces chevaliers sont mes parents. Je vous en conjure, étendez sur eux votre protection. De mon côté, je m'efforcerai de leur venir en aide.

Il avait le cœur gros : si vous le permettiez, ma dame, je leur donnerais à tous les deux l'accolade. Il y a bien longtemps que je n'avais eu aucune nouvelle des Hegelingen et de leur roi Hettel.

Puisque nos hôtes sont vos parents, observa la jeune fille, nous devons les traiter avec une sollicitude d'autant plus grande. Faites savoir à mon père votre parenté, afin qu'il ne les laisse pas de longtemps reprendre la mer. Alors, les braves seigneurs causèrent entre eux, confidentiellement. Morung s'ouvrit au camérier. Il ne lui laissa pas ignorer leurs intentions sur Hilda, et les visées du roi Hettel qui les avait envoyés en Irlande.

Le camérier se consultait : Me voici dans une situation bien difficile. D'un côté mon devoir envers le roi ; de l'autre le désir de vous arracher à la mort, car si Hagen apprend quelles sont vos intentions sur sa fille, vous ne sortirez pas d'ici vivants.

Ecoutez-moi, répliquait Horand la bonne épée ; nous lui ferons une visite d'adieu dans quatre jours, parce que nous avons l'intention de quitter ce pays. Le roi nous offrira en présent des vêtements et des objets précieux.

Vous pourriez alors nous aider efficacement. Nous ne désirons rien, sinon... Etre honorés de sa visite, le voir venir sur le rivage avec ma dame la reine et la jeune princesse, pour visiter nos nefs.

S'il y consent, nous serons au bout de nos peines, et nous mènerons à bien notre entreprise. Que la belle Hilda se montre sur la plage, et.... nous serons bien récompensés par le roi Hettel !

Le rusé camérier les fit sortir du palais, et sans que le roi Hagen se doutât de rien, ils purent regagner leur logis. Pareil service, à cette cour, était appréciable.

Par eux, le vieux Waty, mis au courant de

tout, avisé des sentiments de la princesse pour leur cher Hettel de l'Hegelingenland, fut consulté sur les moyens de procéder à un enlèvement.

Waty grommela : qu'elle se montre seulement hors des portes; que je puisse la voir sortir, et si rudes champions que soient les gens du burg, la jeune fille ne sera pas ramenée dans le donjon de son père.

Les Danois faisaient bien en sorte que leurs menées restassent secrètes. Le départ était préparé à la sourdine. Les chevaliers cachés dans les nefs étaient tenus en alerte, et las de l'inaction appelaient de leurs vœux le moment d'en sortir.

On réunissait les guerriers, on se concertait à voix basse. Ce fut pour les Irlandais un long sujet de plainte; pour Hagen, un grand sujet de peine. Ses hôtes allaient lui faire une injure grave.

Lorsque, quatre jours après, ils chevauchèrent vers la cour, les étrangers étaient vêtus de nouveaux costumes très élégants. Sur le point de partir, ils venaient prendre congé du roi et de ses barons.

Hagen se récria : Pourquoi nous quitter ainsi ? J'ai fait tous mes efforts pour vous rendre agréa-

bles mon pays et ma cour. Maintenant, vous partez, vous me laissez seul et contristé.

Le vieux Waty répondit : Le vogt (1) des Hegelingen nous a fait parvenir un message. Il désire une réconciliation. Les parents que nous avons laissés dans la patrie nous appellent, il nous est impossible de différer notre départ.

Le farouche Hagen reprit : j'ai grand regret à vous. Daignez accepter comme témoignage de mon amitié, des chevaux, des vêtements, de l'or et des pierreries. Acceptez mes présents comme j'acceptai les vôtres, afin que je ne sois pas taxé d'ingratitude.

Le vieux Waty s'en excusa : Je suis assez fortuné moi-même, et ne voudrais pas emporter votre or dans mes coffres. Hettel avec qui nos amis nous ont remis en grâce, Hettel le riche, ne nous pardonnerait pas une pareille action.

O roi, nous avons à cœur une seule ambition. Si vous lui donniez satisfaction, ce serait grand honneur pour nous. Venez voir vous même, combien nos provisions sont abondantes. Nous avons encore de bons vivres pour trois ans.

(1) (Vogt) titre donné au Roi et qui signifie : Protecteur.

Nous les distribuerons à qui les désirera, puisque nous rentrons dans nos foyers. Soyez en la garde de Dieu, vous et votre fortune. Nous allons partir ; impossible de tarder. Pour nous faire une conduite honorable, chevauchez à côté de nous jusques à nos vaisseaux.

Que ma dame la reine et la jeune princesse viennent voir notre trésor. Il nous en restera un impérissable et glorieux souvenir. Si vous daignez nous faire cette faveur, nous serons au comble de nos vœux.

Le roi montra pour ses hôtes une grande bienveillance : « Puisque votre parti est irrévocablement pris, je ferai seller demain matin cent haquenées pour les dames et pour les demoiselles ; je veux moi-même les accompagner et visiter vos vaisseaux.

Avant la nuit, ils prirent congé et chevauchèrent vers la mer. Ils tirèrent de leurs soutes et firent porter sur le rivage, des vins délicieux et quantité de friandises. Les vaisseaux en furent allégés ; Fruty le Danois était un homme avisé.

Septième aventure

Le lendemain, après la messe du matin, les dames et les demoiselles que Hagen voulait con-

duire sur le bord de la mer, s'étant parées à qui mieux mieux, mille bons chevaliers d'Irlande les escortèrent.

Les étrangers avaient entendu la messe à Baljan. Le roi ne se doutait guère du malheur qui le menacait. Quelle mystification, quelle humiliation pour lui, cet enlèvement de sa chère fille!

Arrivées sur le rivage, à proximité de la flottille, Hilda et ses suivantes mirent pied à terre.

Les belles dames furent conduites sur les nefs et devant elles furent ouverts les coffrets. Ils contenaient des merveilles dont la reine fut éblouie.

Hagen regardait aussi les objets exposés sur les tables, des bijoux magnifiques et du plus grand prix. Après que le roi et ses hommes les eurent admirés, on les fit briller aux yeux des jeunes personnes, qui reçurent en présent maintes belles parures.

Le roi avait pris place dans une barque, afin de poursuivre sa visite, la plupart des écrins n'ayant pas encore été ouverts devant lui ; quand Waty fit rapidement lever les ancres des nefs qui portaient les jouvencelles.

Il s'inquiétait peu de ceux qu'il allait mécontenter, et pas du tout des objets précieux qu'il

laissait derrière lui. La vieille reine Hilda et la jeune princesse avaient été séparées l'une de l'autre. Les chevaliers qui jusqu'alors s'étaient tenus cachés, parurent tout à coup. Hagen était indigné.

Voilà donc les voiles hissées, et tous les yeux fixés sur elles. Les gens qu'on jetait par dessus bord, se démenaient dans les vagues comme des oiseaux d'eau. La reine pleurait sa bien-aimée fille.

Lorsque le terrible Hagen vit les chevaliers en armes, il entra en fureur et cria aux siens : Apportez-moi vite un épieu. J'exterminerai tous ceux qui seront à portée.

Ne vous précipitez pas, fit tranquillement Morung ; ne soyez pas si pressé d'attaquer. Quand bien même vous auriez avec vous mille guerriers bien armés, nous vous jetterions tous à l'eau... Vous pourriez nous dire si elle est fraîche !

Cependant les hommes de Hagen ne voulaient pas renoncer au combat. Le flot se jouait parmi les armures. Une lutte furieuse s'engagea, à coups d'épée, à coups de lance... Mais les rameurs appuyaient sur l'aviron ; les galères s'éloignaient...

L'intrépide Waty était resté sur le rivage... D'un bond qui fit tinter sa cotte de mailles, il sauta dans une barque, et se dirigea rapidement vers la jeune princesse, avec cinquante guerriers. Les braves gens du burg avaient soif de venger leur injure. Hagen se mit à leur tête.

Il était armé de son épée très acérée et très lourde ; il tenait en main une lance qu'il brandissait avec fureur... Peut-être bien Waty avait-il trop tardé à déguerpir.

Hagen donnait des ordres à chacun des siens, les diligentait, les pressait... Oh ! s'il pouvait châtier ces étrangers, artisans de son malheur ! les faire prisonniers et les massacrer tous !

Il avait rassemblé une cohorte redoutable, mais... comment suivre les Danois sur la mer houleuse ? Les galères Irlandaises étaient en mauvais état et faisaient eau de toute part. Le farouche Hagen ne s'illusionnait pas sur ce point.

Le seul parti à prendre était d'appeler sur la plage les constructeurs et leurs ouvriers pour remettre à flots les nefs endommagées. Tous ceux qui pouvaient venir vinrent à lui, et il eut bientôt à son service bon nombre de bras vigoureux.

Sept jours après, à l'aube, il quittait la terre

d'Irlande. Le roi Hettel n'avait pas envoyé vers Hilda plus d'un millier d'hommes. Hagen se mit en route avec trois mille épées.

Les hardis Danois avaient dépêché vers Hettel un messager chargé de lui dire : Nous vous amenons, pour votre plus grande gloire, la fille de Hagen. Il ne réfléchissaient pas sur les calamités qui allaient s'ensuivre...

Dans un transport de joie Hettel s'écria : Maintenant plus de souci : Le succès de mes guerriers sur la terre d'Erin met le comble à mes vœux. Ils reviennent au pays, ceux qui tenaient mon cœur en détresse !

Si tu ne me trompes pas, bien aimé messager, si tu as vu dans nos parages la jeune princesse et nos guerriers, tu recevras pour ton message un monceau d'or rouge.

Je dis la vérité ; j'ai vu la jeune princesse ; elle ne dissimulait pas ses alarmes. Malgré l'avance que nous avons prise de bien des milles, j'ai grand peur, disait-elle, que mon père ne nous rejoigne avec ses galères.

Le roi Hettel donna au messager une étrenne qui valait cent marcs au moins. Aux seigneurs qui se trouvaient à la cour, furent distribués des heaumes, des épées et des targes. Ils se

faisaient fête d'aller au devant de la belle Hilda leur dame.

Hettel avait le désir de la recevoir avec magnificence, entouré de tous ses gens en superbe arroi, afin que le plus honorable accueil fut fait à la fille de Hagen.

Malgré le zèle de ses vassaux, bien du temps se passa avant qu'on pût réunir les hommes dont il avait besoin. Ce temps lui parut long. Enfin il marcha à la rencontre de Hilda avec un millier de chevaliers vêtus de leurs plus beaux costumes, comme bien il convenait, et portant des armes étincelantes.

Les pauvres aussi bien que les riches avaient à cœur de faire aux dames les honneurs de leur pays, de faire agréer leurs révérences à la fiancée.

Ils allaient quitter leur logis et se mettre en route, lorsqu'un grand tumulte s'éleva. Dans la vallée, sur les collines, le peuple se pressait en foule. Hettel brûlait de voir la plus belle des princesses...

Le vieux Waty, le héros de Sturmland venait de débarquer à Waleis dans la marche ! Ses guerriers las de naviguer circulaient sur la plage, sur cette ter e amie, où ils se proposaient de construire un pavillon pour Hilda ; et con-

tents d'eux-mêmes, ils dressaient leurs tentes au bord de la mer, lorsqu'un messager vint annoncer l'arrivée de Hettel, le roi de l'Hegelingenland.

Il marchait au devant de sa fiancée, entouré de ses vassaux. Les belles jeunes filles s'attendaient sans doute à être conduites dans un palais, au milieu d'un concours d'hommages. Elles ne prévoyaient pas que tout d'abord, force serait de livrer bataille.

On apportait aux nouveaux débarqués tout ce dont ils avaient besoin ; du vin, des vivres. Les gens du pays leur offraient tout cela de bon cœur, et ne les laissaient manquer de rien.

Mais voici que dans la plaine, Hettel s'avance avec les guerriers qu'il a fait semondre dans tout le domaine de ses aïeux. Son cortège magnifique excite l'admiration des Irlandaises.

Les Hegelingen se déploient sur la plage. Nombre de rapides cavaliers préludent aux jeux du tournoi, à la grande joie des jeunes gens qui se disputent le prix. Le Danois Fruty se porte au devant d'eux. A ses côtés chevauche le sage Waty.

Hettel qui les a aperçus de loin, l'excellent chevalier, fait bondir joyeusement son destrier, en voyant approcher ces deux hommes, les plus méritants parmi ceux qui avaient été envoyés

en Irlande avec leurs vassaux, pour enlever la fille du terrible Hagen.

Eux-mêmes sont heureux de revoir leur gracieux sire. Chaque jour leur apporte une satisfaction nouvelle. Waty et ses compagnons ont été exposés à bien des dangers sur la terre étrangère. Hettel les récompensera de leurs peines.

Le roi Hettel leur parle le sourire aux lèvres : Mes chers amis, j'ai été bien longtemps dans une cruelle inquiétude à cause de vous ; je craignais que mes hommes ne fussent tous détenus dans les cachots de Hagen.

Puis, dans son enthousiasme, il embrasse ces deux guerriers aux cheveux blancs..... Il ne devait pas de sitôt, au cours des longues années, retrouver la fortune propice, et depuis longtemps il n'avait pas été à si belle fête !

Le vieux Waty lui dit : Nous n'avons essuyé aucun revers ; mais je n'ai jamais eu sous les yeux des forces plus imposantes que celles dont Hagen dispose en son pays. Ses gens sont pleins de confiance en eux-mêmes ; leur chef est un preux accompli.

De quelque part que soit venue l'inspiration, l'heure où ce projet d'expédition fut conçu, a été l'heure propice entre toutes. Nous vous

amenons, mon cher Hettel, vous pouvez m'en croire, la plus belle personne que vos yeux aient jamais vue.

Le noble seigneur ajouta : Aussi promptement que possible, (nos ennemis sont redoutables), vous aurez à prendre des mesures, afin que le terrible Hagen ne vienne pas nous inquiéter en ce pays ; sinon nous aurions à souffrir de son audace et de sa force.

Waty et Fruty conduisirent alors les hardis vassaux du roi Hettel auprès de Hilda, à qui on les devait présenter ce jour même. Bientôt de nombreuses épées allaient être brisées sur les boucliers étincelants.

Alors parut la noble jeune fille, enveloppée dans son voile. Les Hegelingen mirent pied à terre et se rangèrent autour de leur bon roi. Tous ces gentilshommes étaient transportés de joie.

Irold de Ortreich, et Morung de Frisenland marchaient, l'un à la droite, l'autre à la gauche de Hilda la belle, lorsque le roi fut annoncé. Hilda était dans toute sa gloire, très émue à la pensée de l'entrevue qui allait avoir lieu.

Avec Hilda marchaient les dames de sa suite, vingt et plus, toutes en costume blanc (je m'en tiens au récit qu'on en a fait). Ces nobles jeunes

femmes portaient (elles pouvaient se le permettre), les plus belles soieries qu'on put trouver.

Le gentil sire fit très gracieusement ses révérences à celle qui devait bientôt porter près de lui la couronne, (la vierge digne d'amour), et contenta son envie de serrer dans ses bras ce corps séduisant. Il prit un baiser !

Les dames qui accompagnaient Hilda furent complimentées par le roi. L'une d'elles, issue de sang royal, se trouvait au nombre des enfants que les griffons avaient emportés sur leur rocher.

On l'appelait Hildeburge. La reine, épouse de Hagen avait pris soin de développer les belles facultés dont elle était douée. Hildeburge, née dans le pays de Portugal, avait vu bien des peuples divers, depuis qu'elle avait été séparée de ses parents. Hettel traita avec distinction la jeune fille, qui n'était pas au bout de ses peines. Les Hegelingen croyaient être débarrassés de tout souci, mais le lendemain, à la pointe du jour, ils devaient passer par de rudes épreuves. On faisait grand accueil aux nobles étrangères. Le roi se tenait sous une tente de soie parmi les fleurs brillantes, à côté de la belle princesse, fille d'Erin. Tout cela fut cause de bien des malheurs. Hagen approchait.

Huitième Aventure

A la pointe du jour, Horand le hardi baron du Dœnenland, aperçut une voile, portant une croix et un écusson qui lui était bien connu. Le vieux Waty n'avait pas de goût pour les pélerins de cette sorte.

Morung cria à Irold : Demandez au roi Hettel ce qu'il compte faire. Je vois briller sur une haute voile, l'écusson de Hagen. Nous avons reposé trop longtemps, ce n'est pas avec de belles paroles qu'on se débarrassera de lui.

On alla prévenir Hettel que son beau-père, l'Irlandais, abordait le rivage avec de nombreuses galères et des barques solides. Alors Waty et Fruty tinrent conseil devant le roi.

Ceux du Dœnenland ne voulaient pas croire, avant de les avoir vus descendre sur la plage de Waleis, que les guerriers d'Irlande étaient à leur poursuite. Ceux de l'Ortland campaient sans inquiétude sur le rivage. On avertit Hilda. La belle vierge, gente et douce, s'écria : Mon père arrive ! Il va y avoir tant d'épouses en deuil, que personne n'en voudra croire ses yeux !

Le vaillant Irold murmura : Nous tâcherons

de nous défendre. S'il faut en venir au combat, je ne voudrais pas pour un monceau d'or, être privé de voir mon oncle Waty en face du terrible Hagen.

Alors, les belles vierges pleurèrent et se lamentèrent. Les nefs se balançaient sous le vent ; la brise de l'ouest poussait vers Waleis dans les marches, un grand nombre de guerriers. Beaucoup d'entre eux furent tués dans une mêlée furieuse.

Waty voulut que la princesse Hilda se réfugiât sur une nef, qui fut promptement garnie d'un grand nombre de combattants, pour le cas où besoin serait de défendre la jeune fille. Les femmes étaient gardées par plus de cent chevaliers. Alors s'apprêtèrent au combat tous ceux qui étaient à la poursuite de Hilda, et tous ceux qui l'avaient amenée d'Irlande, au grand dépit de Hagen. Il y avait là bien des hommes pleins de vigueur, qui étaient guettés par la mort.

On entendit Hettel qui criait à ses gens : Or ça, défendons-nous, guerriers alertes ! Qui veut gagner de l'or ? Je vous en donnerai à profusion et sans compter. N'oubliez pas que les Irlandais viennent vous attaquer chez vous.

Les guerriers en tenue de combat, se précipitaient vers la plage. Il y eut là un terrible choc.

Le pays de Waleis fut inondé de sang. Les tenants des deux partis arrivaient en masse sur le champ de bataille.

Hagen approchait ; les flèches pleuvaient. Il avait en face de lui des hommes décidés à disputer le terrain âprement, et qui allaient ouvrir de larges blessures.

Il n'est pas grand, le nombre de ceux qui donnent volontiers leurs enfants pour un pareil métier, qui volontiers les vouent aux tourmentes sanglantes dans lesquelles sont brisés les casques de fer..... pour les doux yeux des nobles dames. La belle Hilda devait bien regretter le voyage qu'elle venait de faire avec les Hegelingen.

On échangeait de terribles coups d'épieu. Malgré les boucliers et les bons hauberts, on ouvrait avec une fureur implacable, des blessures profondes. L'eau était rougie par le sang chaud.

Avec une voix terrible et si puissante que ses éclats faisaient frissonner les flots, Hagen criait à ses féaux : Prenons terre et frappons sans merci ! Chacun faisait le mieux qu'il pouvait. Le tranchant des glaives subissait une rude épreuve.

Hagen était sur le point d'aborder. Les épées

se choquaient. bruyamment. Il aperçut devant lui, sur les galets, Hettel qui avait déjà accompli maintes prouesses.

Hagen furieux sauta dans la mer, et le superbe chevalier faisant rejaillir l'eau de tous côtés, courut vers le rivage. Les javelines lancées par la main des Hégelingen, arrivaient sur lui comme des flocons de neige chassés par le vent.

Il y eut là un rude engagement. Ceux qui en voulaient à la vie de Hagen, avaient grand besoin de se bien garder eux-mêmes. Le noble Hettel marcha droit à sa rencontre. Que de larmes cette rencontre a fait verser à la belle Hilda !

Ce fut une merveille, disent les chroniques, le combat du roi des Hegelingen et de Hagen dont la force était prodigieuse. On les entendit résonner les bons heaumes, lorsque ces deux vaillants en vinrent aux mains !

La lutte dura longtemps. Enfin, le brave Hettel, ayant été blessé par Hagen, fut secouru par ses féaux : Waty de Sturmland, Irold et Morung, chevaliers au bras vigoureux.

Waty et le brave Fruty accouraient avec leurs gens. Waty amenait mille guerriers. Les Hegelingen de Hettel faisaient de larges trouées. Les cadavres des Irlandais jonchaient le sol.

Cependant les hommes de Hagen avaient pris pied sur la terre ferme, de vive force. Les Irlandais, brûlant de venger l'injure de leur roi, se battaient avec acharnement pour leur belle princesse. Les heaumes volaient en éclats.

Hagen, confiant dans sa force, recherchait le jeune Hettel. Les Danois et les Hegelingen, qui faisaient dans la mêlée un grand carnage, mirent le vieux Waty en face du terrible Hagen.

Hagen faisait des trouées dans les bataillons épais; son épée en faisait dans les chairs. Il vengeait l'enlèvement de la vierge digne d'amour. Dans sa fureur, il brisait un grand nombre d'armures.

Il ne se servait pas que de l'épée pour assouvir sa haine. Il renversait avec ses javelots maint noble sire, qui ne pourra jamais plus raconter aux siens des histoires de bataille.

Waty arrivait en hâte, le bon et brave chevalier, sur le terrain où le sang de ses amis les plus chers coulait à travers les hauberts étincelants. Il fut saisi d'horreur. Devant Hagen gisaient cinq cents cadavres.

Amis et ennemis, pêle mêle ; il y en avait de tous côtés des monceaux. Une clameur s'éleva : Hagen et Waty étaient en présence. Ceux qui

avaient pu éviter leur rencontre, se réjouissaient d'avoir échappé à la mort.

A grands coups d'épée, Hagen se précipita sur le vieux Waty. Hagen avait besoin de toute sa force. Maint chevalier vit alors des lueurs apparaître sur les heaumes, pareilles aux lueurs des tisons ardents. Les deux adversaires avaient le bras asssez vigoureux pour faire voler en éclats un couvre-nuque.

Waty frappait de tels coups que son épée en vibrait. — Cependant les femmes étaient sans défenseurs, en proie à la terreur. Le roi Hettel ayant fait panser ses blessures demanda : Où donc est mon oncle Waty ?

Il trouva son oncle en face du Diable couronné. Le sire de Sturmland se défendait de rude façon. C'était merveille de voir ces deux champions. Il tenait tête au farouche Hagen, l'audacieux Waty !

Sur le bouclier de son adversaire Hagen brisa son épieu, bien solide pourtant, et que nul guerrier n'aurait pu manier plus habilement. Waty ne voulait pas reculer devant Hagen.

Ce brave et loyal serviteur du roi Hettel reçut un tel coup sur la tête, que le sang jaillit de la blessure à travers le heaume. Le vent fraîchis-

sait ; c'est vers le soir que ce combat avait lieu.

A ce coup terrible, Waty furieux riposta vigoureusement. Hagen à son tour dégoutta de sang. Le choc avait été si violent, que des étincelles s'allumèrent sur les rivets du heaume. Les yeux de Hagen se troublèrent.

Irold était blessé, lui aussi, le héros de l'Ortland. Hagen qui avait frappé à mort bien des guerriers, ne pouvait venir à bout du vieux Waty. Les femmes se lamentaient en entendant le tumulte des armes.

Tout en pleurs, Hilda la belle supplia le noble Hettel, afin qu'il s'interposât entre le roi d'Irlande et Waty, le vieillard à barbe blanche. Hettel ordonna à son banneret de pénétrer avec ses gens au plus fort de la mêlée.

Hettel combattait très brillamment ; il put rejoindre le vieux Waty, qui eut grand regret de le voir arriver. Hettel cria à Hagen : Pour notre propre gloire, plus de haine entre nous ; que nos amis cessent de s'entretuer.

Hagen demanda à haute voix et sur le ton de la colère de qui venaient ces paroles de paix ? Alors le gentil sire parla ainsi : Je suis Hettel, roi des Hegelingen. C'est moi qui, pour l'amour de Hilda, envoyai au loin mes amis.

L'homme altier répondit : Je sais maintenant que vous ne les avez pas envoyés vers nous avec des intentions perverses ; que vous êtes, comme guerrier, à l'abri de tout reproche, et l'enlèvement de ma chère fille fait honneur à votre audace.

Alors Hettel se jeta entre les deux partis, pour mettre fin au combat. Waty se recula, malgré qu'il fut très irrité. Hagen fit de même avec tous ses hommes.

Le roi Hettel releva la visière de son heaume. On acclamait la paix de tous côtés. Le père de Hilda donna des ordres pour faire cesser le combat. Les femmes en furent averties, et jamais nouvelle ne fut accueillie par elles avec plus de joie.

Les hommes qui tout à l'heure s'entredéchiraient, se débarrassaient maintenant de leur armure. Les uns cherchaient le repos ; les autres soignaient les blessures cruelles reçues pendant le combat. Beaucoup étaient délivrés pour toujours de toute douleur.

Le roi Hettel s'étant retiré à l'écart avec le terrible Hagen lui dit : Je mets mon cœur et mon royaume aux pieds de votre fille Hilda. Permettez donc qu'elle porte la couronne en ce pays, où beaucoup de bons guerriers seront à son service.

Hettel fit appeler près de lui Waty, qui, grâce aux révélations d'une magicienne, était habile dans l'art de guérir, et depuis longtemps en avait donné bien des preuves. Nombre de gens devaient à Waty la vie et la santé.

Le preux avait enlevé ses armes. Il était occupé à panser lui-même ses blessures; il prit en main des simples de grande vertu et une petite boîte dans laquelle il y avait un onguent. La plus belle des princesses, Hilda, se jeta à ses pieds.

Elle s'écria : Mon cher Waty, venez au secours des guerriers qui sont tombés sur le champ de bataille. Je veux suivre toujours, en tout point vos conseils. Sauvez mon père, apportez le secours de votre art à ceux qui défendaient sa cause.

N'oubliez pas non plus votre ami Hettel. Leur sang arrose la terre comme une pluie. Mon voyage en ce pays me laissera toujours un souvenir bien douloureux.

Le vieux Waty répondit : Je ne guéris pas nos ennemis. Je leur refuserai mes soins, tant que la paix ne sera pas conclue entre le puissant Hagen et mon maître Hettel. Jusques à ce moment, je me tiendrai sur la réserve. Je le dois.

La noble vierge s'écria : Si j'osais seulement me présenter devant mon père ! Tant de mal-

heurs sont arrivés à cause de moi, que je n'ose paraître devant celui qui m'aime si tendrement. Quel accueil recevrai-je de lui et de ses féaux ?

On pressentit Hagen. Sire : Faites-nous connaître votre volonté. Si vous le lui permettiez, votre fille, la plus belle des princesses, serait heureuse de venir près de vous et de soigner vos blessures. Trouvera-t-elle grâce à vos yeux ?

Je veux la voir, quelle qu'ait été sa faute. Sa présence me réjouit. Si je suis venu ici sur la terre étrangère, n'est-ce pas pour la retrouver ? Le roi Hettel nous doit bien quelque dédommagement pour les peines qu'il nous a fait endurer.

Hilda se rendit auprès du roi son père, accompagnée de Horand le Danois et du chevalier Fruty ; Hildeburge aussi, vint soigner le héros blessé. Malgré sa tendresse pour Hettel, Hilda pleurait ses amis d'Irlande.

Lorsque Hagen aperçut Hilda et Hildeburge qui s'avançaient vers lui, il se leva de son siège et s'écria : Sois la bienvenue, ma fille, ma gloire ! Je ne puis m'en taire. C'est une grande joie pour moi de te revoir.

Il ne voulut pas découvrir ses blessures devant ces jeunes filles. Il exigea qu'elle se reti-

rassent pendant qu'on le pansait. Waty fit de son mieux pour guérir le roi et tarir les larmes de Hilda.

Quand il eut soigné les plaies avec le dictame et certains élixirs vulnéraires, la douleur qui avait été très vive, disparut. Alors il fit une application de son onguent. Hagen rappela près de lui sa fille, qui le trouva réconforté.

Le maître guérisseur était fort occupé, il soignait tant de gens ! S'il avait fait payer ses soins, on n'aurait pas trouvé assez de bêtes de somme pour transporter son or. Je n'ai jamais entendu parler d'une habileté si merveilleuse.

Il guérit d'abord Hettel de l'Hegelingenland, puis les autres blessés, autant qu'il y en eut. Il prolongeait la vie de ceux que nuls soins ne pouvaient sauver. Il ranimait ceux qui étaient près de mourir.

Les jeunes vierges ne voulurent pas rester longtemps en ce lieu. Hagen dit à Hilda : Allons faire ailleurs quelque séjour, pendant que l'on s'occupera de donner aux morts la sépulture.

Hettel invita Hagen à venir avec lui sur son domaine. Il ne le décida pas aisément. Hagen accepta enfin, enchanté de visiter le magnifique pays sur lequel régnait le chef des Hegelingen.

Il se rendit au palais en grand arroi, avec sa bien-aimée fille.

Les jeunes guerriers chantaient en chevauchant. Ils avaient de la chance, ceux qui se retiraient sains et saufs. Ils laissaient derrière eux trois cents morts, des pauvres et des riches, qui gisaient mutilés par le tranchant des glaives. C'était pitié !

Les guerriers fatigués de combattre retournaient dans leur foyers où leur retour était fêté, mais pour les parents de ceux que la mort avait pris, il n'y avait plus de joie. Leur douleur était inconsolable.

Lorsque Hettel revint dans son palais avec sa fiancée, nombre d'orphelins pleuraient, et cependant on faisait des préparatifs de fête. Le gentil roi allait poser sa couronne sur le front de ma dame Hilda. Ce fut un grand jour. La terre des Hegelingen parut embellie.

Hettel était au comble de ses vœux. A sa cour, les jeunes gens et les vieillards portaient l'épée. Les Irlandais firent de même. Hagen, à bon droit, se montrait fier du mariage de Hilda.

Avec quelle dignité elle s'assit sur son trône d'épousée, la jeune vierge, la noble ! On rapporte qu'en cette occasion cinq cents chevaliers

furent armés. Fruty le Danois qui était camérier ne manquait pas de besogne.

En visitant le magnifique royaume de Hettel, Hagen se félicitait. Il avait entendu dire en Irlande, par les messagers, que ce prince régnait sur sept nations puissantes. Les pauvres se retirèrent contents et bien traités.

Le roi Hettel fit largesse. Il distribua aux Irlandais de l'argent, des vêtements, des chevaux et de l'or rouge, en si grande quantité qu'ils ne savaient comment transporter tout cela chez eux. Le roi gagna tous les cœurs, et bien des louanges furent données à la reine Hilda.

Douze jours après, à l'aube, les étrangers quittèrent le pays. On amena sur le rivage les chevaux Danois aux longues crinières. Les Irlandais se félicitaient d'avoir fait la connaissance de Hettel.

Un écuyer tranchant, un maître des cérémonies, un échanson et un camérier avaient été attachés à la personne de Hagen, de manière que jamais en son propre pays, il n'avait été si bien servi. Hilda portait la couronne, et le farouche Hagen s'en réjouissait.

Chacun trouvait sur sa route bon gîte et bon repas. On prenait tant de soin de Hagen et de ses hommes, on leur faisait si bon accueil, qu'ils

purent en faire de longs récits dans leur pays.

Hagen prit dans ses bras Hildeburge. Il lui dit : Soyez toute dévouée à Hilda ; je fais appel à votre cœur généreux. Une cour brillante n'est pas sans danger pour une femme. Soyez-lui dévouée, et que chacun trouve en vous le bon exemple.

Sire, je vous obéirai.

Vous savez que j'ai enduré déjà près de sa mère bien des souffrances, et qu'elle m'a toujours honorée de son affection. Je l'ai suivie pendant longtemps, avant qu'elle ne vous prît pour époux.

Il fit venir les autres dames Irlandaises devant lui, et les recommanda à Hettel. Elles versaient des larmes abondantes.

Protégez-les, dit-il ; ces belles personnes sont ici dépaysées... et s'adressant à sa fille : Faites en sorte que votre mère et moi, nous n'entendions jamais parler de gens soulevés contre vous. Il convient aux puissants de se montrer généreux. Hilda se jeta dans les bras de Hagen, le glorieux sire. Ni lui, ni ses hommes ne revirent jamais la terre des Hegelingen. Elle était trop loin de chez eux. Le roi Hagen s'embarqua et fit voile vers le burg de Baljan.

Lorsqu'il fut de retour dans ses foyers, assis près de la mère de Hilda, Hagen dit à la vieille

reine : Il eut été impossible de marier plus honorablement notre fille. Si elle était encore près de nous, je souhaiterais qu'elle fut recherchée par le roi des Hegelingen.

Alors la vieille dame rendit grâce au Christ tout puissant : Je me réjouis dans mon cœur et dans mon âme, du bonheur de notre fille. Comment vont les personnes de sa suite, et la bonne Hildeburge ?

Le roi Hagen répondit : Toutes sont en bonne situation dans le pays, et vis à vis de la population. Jamais les suivantes de notre fille n'avaient été si richement parées qu'elles le sont aujourd'hui.

Nous n'avons pas à nous inquiéter... mais bien des hauberts ont été brisés par la faute de Hilda.

GUDRUNE

Neuvième aventure

Il me faut entamer maintenant un autre propos. J'ai à vous parler des parents du roi Hettel, établis sur sa terre, et qui lui rendaient hommage pour leurs fiefs et leurs burgs. Ils venaient à la cour, lorsqu'ils y étaient appelés par Hettel ou par Hilda.

Waty chevaucha vers Sturmen, Morung vers Nifland. Horand le Danois ramena ses guerriers au pays de Givers, dont il était seigneur. Ce baron veillait sur la frontière ; son nom était connu au loin.

Irold, puissant et respecté, occupait l'Ortland. Il était maître du pays et pouvait servir le roi Hettel aussi bien que s'il eut été près de lui. Le roi était vaillant. On n'a jamais entendu dire qu'un royaume ait été en meilleures mains.

Hettel tenait à honneur d'attirer et de retenir à sa cour, la plus brillante jeunesse du pays. C'était pour faire cortège à la fille du redoutable Hagen.

Le roi et la reine vivaient heureux. Leur tendresse était grande ; ce n'était un secret pour personne. Il eut renoncé à tout, pour l'amour d'elle. Jamais une si belle reine n'avait porté la couronne en ce pays.

Pendant le cours de sept années, Hettel dut encore affronter trois fois les hasards des combats, et il châtia vigoureusement ceux qui s'étaient efforcés, nuit et jour, de lui tendre des embûches.

Il fortifiait ses burgs, et assurait la paix comme il convient à un roi, tant et si bien

que l'on disait de lui dans les pays lointains : c'est un homme qui ne se décourage jamais. — Son nom était glorifié et son règne admiré.

Le sage Waty ne manquait pas de venir trois fois l'an, rendre visite à son seigneur. Il le servait avec fidélité, en toute occasion.

Souvent aussi, Horand le Danois se rendait à la cour. Il apportait des étoffes et des pierreries, de l'or et de la soie pour parer les dames, et en faisait largesse à qui le désirait.

Hettel, grâce aux bons services que ses vassaux lui rendaient, jouissait parmi les rois d'un grand prestige, que la riche et noble Hilda fit plus grand encore.

Hilda, la fille de Hagen, donna deux enfants à Hettel. Les hérauts portèrent au loin cette heureuse nouvelle. Le burg et la terre ne resteraient pas sans héritiers. On se préoccupa d'élever ces enfants dans les conditions les plus favorables.

L'un d'eux était un garçon, qu'on appela Ortwin. Il fut placé sous la direction du vieux Waty, qui l'éduqua, s'efforça de le préparer à de hautes destinées, et l'habitua de bonne heure à être sage et vaillant.

Sa sœur, appelée Gudrune, Gudrune la belle,

fut confiée aux soins de ses parents de Danemark pour être nourrie chez eux. Ils se montraient toujours dévoués, lorsque Hettel avait besoin d'un service.

Quand elle devint grandelette, elle était si belle que tous l'admiraient, les dames et les guerriers. On en parlait dans les pays lointains. Elle avait nom Gudrune, et fut élevée en Danemark.

Quand elle fut arrivée à l'âge où les jeunes seigneurs reçoivent l'épée de chevalier, des princes puissants recherchèrent son amour. Beaucoup furent malheureux à cause d'elle.

Malgré la rare beauté de Hilda, l'épouse de Hettel, Gudrune était plus belle encore, plus belle aussi que n'avait été sa grand'mère d'Irlande. Chaque jour, elle recevait des hommages plus que toutes les autres femmes.

Hettel refusa pour elle l'alliance du sire d'Alzab, lequel se montra profondément blessé de ce refus. Ce prince avait une si haute opinion de lui-même, que nul mérite ne lui paraissait à la hauteur du sien.

Il s'appelait Sigfrid, et habitait le Moorland. La Renommée célébrait sa valeur. Sa domination s'étendait sur sept royaumes. On avait fait devant

lui un si grand éloge de la princesse, qu'il jeta ses vues sur elle.

Souvent Sigfrid, ses vassaux et ses amis d'Ikarja, obtinrent des succès et des récompenses dans les réunions les plus brillantes. Devant le burg de Hettel, ils prouvèrent qu'ils étaient habiles aux exercices équestres.

Lorsque Hilda et sa fille séjournèrent dans le palais de Wigaleisen, les Moorlandais montant des chevaux vigoureux, firent des prouesses sous les yeux des dames. C'est là qu'on entendit le heurt des lances sur les boucliers !

Aucun noble chevalier ne fut jamais plus brillant sous les armes que Sigfrid. Gudrune n'était pas indifférente à ses soins. Elle lui faisait accueil, malgré qu'il eut le teint bronzé, mais les parents ne voulurent pas lui accorder la main de leur fille.

Ce fut une cruelle déception pour Sigfrid, qui en garda le plus vif ressentiment. Refusé ! après avoir fait un si grand voyage, enduré de si grandes souffrances ! Il parla de mettre à feu et à sang le royaume de Hettel. Les guerriers du Moorland étaient mortifiés.

C'est par orgueil que Hettel avait refusé ce parti, et s'était procuré un dangereux ennemi.

Sigfrid alla jusqu'à dire : toutes les fois que l'occasion s'en présentera, je me lèverai contre Hettel.

Après cet échec, il avait quitté le pays des Hegélingen. Tout cela fut la source de bien des peines pour un vaillant homme, pour Herwig ! Ceux du Moorland lui firent, au cours des années subséquentes, le plus de mal qu'ils purent.

Dixième Aventure

Le bruit s'était répandu dans le pays de Normandie, que nulle femme au monde, ne pouvait rivaliser de beauté avec la noble Gudrune, fille du puissant Hettel. Ces éloges furent cause qu'un seigneur nommé Hartmuth tourna ses pensées vers elle.

Il suivait en cela les conseils de sa mère qui avait nom Gerlinde ; il les suivait avec plaisir. La mère et le fils étant bien d'accord, envoyèrent un exprès à Ludwig de Normandie, père de Hartmuth.

Le vieux Ludwig vint trouver son fils qui l'entretint de ses projets. Il écouta le jeune homme, et ne dissimula pas que l'entreprise lui

paraissait bien osée ; mais Hartmuth persista dans son choix.

Qui vous dit qu'elle soit si belle? demanda le vieillard, et quand elle serait la plus belle des vierges, elle demeure trop loin de notre pays. Cet éloignement diminue nos chances de succès. Les messagers que vous mettrez en route pour l'amour d'elle, seront en grand danger de mort.

Aucun pays n'est trop éloigné, s'écria Hartmuth, pour qui veut, pendant toute sa vie, posséder une femme et de l'or. Donnez satisfaction à mon désir. Que des négociateurs soient envoyés vers elle.

La vieille Gerlinde de Normandie intervint : Faisons-lui po ter un message. Je donnerai volontiers de l'or et tout le matériel utile pour une pareille mission. On trouvera bien la route qui conduit chez Gudrune, la plus belle des princesses.

Ludwig reprit : Ne savez-vous pas comment sa mère Hilda quitta l'Irlande, et quels furent, pour nombre de braves guerriers, les revenants-bons de ce voyage ? Les Hegelingen sont orgueilleux. Les parents de Gudrune nous traiteront avec dédain.

Hartmuth insista : s'il fallait aller vers eux,

par terre et par mer, avec une armée nombreuse, je serais heureux de la conduire. Ma résolution est prise ; je n'aurai pas de cesse que je n'aie obtenu la belle vierge.

Je tâcherai donc de vous venir en aide, répondit le noble Ludwig. Sachez qu'afin de servir votre cause, je vais tout d'abord faire conduire dans le Dœnenland, douze mulets chargés d'argent. Cela préviendra peut-être en notre faveur les Hegelingen.

Hartmurth choisit soixante de ses vassaux pour les envoyer vers Gudrune. On leur donna de bons vivres, de beaux costumes, et une escorte solide. Le vieux Ludwig était très avisé.

Lorsqu'ils furent bien équipés et avitaillés, des lettres scellées furent remises entre leurs mains par le bouillant Hartmurth et ma dame Gerlinde. Alors les superbes guerriers s'éloignèrent rapidement du pays.

Ils chevauchèrent nuit et jour, le plus vite qu'ils purent, jusqu'à tant qu'ils arrivassent à la cour, où ils avaient à délivrer le message qui leur avait été confié.

Cent jours durant, ils voyagèrent sur terre ou sur mer, sans savoir au juste quand ils rencontreraient le royaume des Hegelingen. Bien avant

que la mission fut remplie, les chevaux ne pouvaient plus marcher.

Après avoir longtemps voyagé, les messagers arrivèrent enfin en Dœnenland. Ils eurent à surmonter mille difficultés avant d'être au fait des usages du pays, de pouvoir rencontrer le roi, et même avant de trouver des guides. Ordre était donné cependant de faire accueil aux étrangers.

Horand, le chevalier courtois, avait été prévenu. Les Normands purent s'assurer, avec leurs propres yeux, de la véracité de ceux qui leur avaient parlé de Hettel et de Hilda. Ils étaient nombreux chez les Hegelingen, les hommes qui portaient le heaume et le bouclier !

Horand et les siens n'épargnaient pas leur peine ; ils s'offrirent à guider les voyageurs fatigués à travers le pays Danois, et accompagnèrent les amis de Hartmuth jusque dans le palais de Hettel.

Les messagers se présentèrent à Hegelingen, si bravement équipés que chacun pensa : voici venir de puissants seigneurs assurément, quel que soit leur pays ; et l'on s'empressa de prévenir le roi.

Les guerriers de Normandie furent logés con-

fortablement. Des mesures avaient été prises pour qu'ils fussent bien traités. Personne ne connaissait encore le but de leur visite. Douze jours après leur arrivée, le roi donna audience aux hommes de Hartmuth, parmi lesquels on remarquait un comte, gentilhomme de haute mine.

Ils se rendirent à la cour en grand apparat, vêtus de costumes très riches, et montés sur les plus beaux chevaux qu'on puisse voir.

Le roi et ses guerriers leur firent bon accueil. Cela n'engageait à rien ; mais lorsque Hettel apprit qu'ils étaient venus pour demander la main de Gudrune, il fit grise mine, et parut peu disposé à se laisser fléchir par les vœux de Harmuth.

Un des messagers savait lire, et donna lecture de ses lettres. En l'écoutant, Hettel regretta que le brave Horand, le rapide guerrier, les eût accompagnés. S'ils avaient été présentés par tout autre, il les aurait chassés de son palais.

Hettel parla ainsi : C'est bien inutilement que votre suzerain vous a envoyés au loin. Vous n'aurez pas à vous en féliciter, nobles seigneurs. La demande de Hartmuth ne peut être agréée par moi, ni par la reine Hilda.

Le messager répondit : Si Hartmuth plaisait à la jeune vierge, si elle voulait porter près de

lui la couronne et être toute puissante en Normandie, le noble Hartmuth est un chevalier sans reproche, digne d'elle et de vous.

La reine Hilda s'écria : comment serait-il digne d'elle ? Son père était vassal du mien pour cent trois burgs qu'il tenait dans le pays de Garadin. Mes parents seraient bien humiliés, s'ils devaient rendre hommage d'un fief à Ludwig.

Il habitait à Frideshotten. Le frère du Roi Otto qui tenait aussi des fiefs de mon père, eut à se plaindre de Ludwig. Une querelle s'éleva entre eux. Le roi mon père dût intervenir et faire justice.

Hartmuth n'obtiendra jamais Gudrune. Faites-le lui savoir. Ma fille deviendrait l'épouse de Hartmuth !... qu'il ne se berce pas de cette illusion, qu'il s'adresse ailleurs, s'il veut avoir à ses côtés une fille de Roi. Les messagers étaient confus d'avoir fait un long voyage, pour rapporter en Normandie une réponse aussi décisive que blessante. Hartmuth et Ludwig ne supporteraient pas avec patience l'ironie et le sarcasme.

Le jeune Hartmuth les questionna : Dites moi toute la vérité. Vous avez de vos yeux vu la petite-fille de Hagen. Gudrune est-elle aussi belle qu'on le dit ? Que Dieu punisse Hettel... Il m'a traité indignement.

Le noble comte parla ainsi : je vous avouerai, seigneur, qu'il est impossible de la voir sans l'admirer. Aucune jeune fille, aucune femme ne peut rivaliser avec elle. Puisqu'il en est ainsi, s'écria Hartmuth, je veux qu'elle soit ma compagne pour la vie.

Dame Gerlinde pleurait et se lamentait : O mon cher enfant, quel malheur que nous ayons envoyé nos messagers vers cette princesse ! puissé-je vivre encore assez longtemps pour la voir en ce pays !

Onzième Aventure

Pendant plusieurs années, il ne fut plus question de cette déconvenue. D'autres nouvelles circulaient. On s'entretenait d'un jeune seigneur qui s'appelait Hervig, et dont tout le monde chantait les louanges, c'est pourquoi son nom est venu jusqu'à nous.

Il recherchait la jeune fille et se montrait près d'elle fort assidu. Il n'épargnait pour lui plaire, ni les petits soins ni les présents ; mais quels que fussent pour Herwig les sentiments de la princesse, le roi Hettel ne le voyait pas d'un œil bienveillant.

Pendant longtemps, ce chevalie fit sa cou . Que de messagers il mit en route ! On les recevait assez mal, et il s'en désolait. Une grande mélancolie envahissait son âme hautaine. Il aimait Gudrune. Personne ne l'ignorait ; il ne savait pas dissimuler.

C'est alors que l'orgueilleux Hartmuth, vint en personne dans l'Hegelingenland. Les femmes, les guerriers, les jeunes filles purent le voir. Hettel ne le croyait pas capable d'une pareille audace.

L'obstiné Normand était entré dans le pays avec ses compagnons, sans se faire connaître. Il avait reçu bon accueil, et gardait en son cœur l'espérance qu'à ses côtés Gudrune porterait un jour la couronne.

Lorsque ce chevalier de belle prestance se présenta devant la reine Hilda, il fut remarqué par mainte noble dame. Hartmuth avait si grand air, qu'il ne paraissait pas indigne de la plus haute alliance.

Il était de taille élancée, beau et fort, obligeant et brave. Pourquoi donc Hettel et Hilda lui avaient-ils refusé la main de leur fille ? Hartmuth en était outré.

Il voyait enfin la dame de ses pensées et lui

jetait souvent une œillade à la dérobée. Il lui avait fait savoir par un affidé, quel était son nom, et quelle était sa situation en Normandie.

Elle avait répondu : J'ai regret qu'il soit venu.......... Elle craignait qu'il ne lui arrivât malheur, la noble vierge ! Si vous tenez à la vie, éloignez-vous de la cour, éloignez-vous de mon père et de ses hommes.

Elle avait cru devoir donner cet avis au beau sire, dont les messagers avaient été repoussés avec tant de dédain. Elle ne manquait pas de bienveillance pour celui qui la recherchait, bien qu'elle se refusât à agréer ses vœux.

Le noble étranger se retira donc, tourmenté d'un grand souci. Comment pourrait-il se venger de Hettel, sans perdre toute chance d'être aimé par la jeune fille ?

Telles étaient les préoccupations du chevalier Hartmuth, alors qu'il s'éloignait du pays des Hegelingen. Il voulait avant tout obtenir cette vierge, quoiqu'il en put advenir. Cette passion fut cause que bien des heaumes volèrent en éclats, que bien des hommes perdirent la vie.

Sitôt qu'il fut de retour en Normandie, auprès de son père et de sa mère, le bouillant Hartmuth se mit en devoir de préparer une expédi-

tion formidable. La vieille Gerlinde, une véritable énergumène, ne cessait d'attiser sa rancune.

Douzième Aventure

Laissons le Normand à ses préparatifs de guerre. Le vaillant Herwig n'était pas moins épris que Hartmuth, de la belle Gudrune, et faisait tous ses efforts pour être agréé. Ses parents intercédaient pour lui.

Il était voisin des Hegelingen. Sa terre joutait à la leur, mais quand il aurait envoyé chaque jour, vers eux, mille messagers, toutes ses prévenances auraient été accueillies avec hauteur et dédain. Cependant, malgré les nombreux obstacles qui lui étaient opposés, on le voyait constamment alentour de Gudrune.

Hettel le pria de cesser ses assiduités. Herwig furieux, répondit qu'il ne les cesserait pas, et qu'il viendrait plutôt visiter Hettel avec une armée.

Herwig (je ne sais qui lui avait donné ce conseil), réunit trois mille de ses redoutables vassaux, et marcha contre les Hegelingen dont il n'avait pu se concilier la faveur à force de prévenances et de bons offices.

Les gens de Sturmland ne s'attendaient pas à cette agression ; les braves Danois non plus. Seul, Irold d'Ortland fut informé que l'audacieux Herwig menaçait avec une armée le domaine de Hettel.

Lorsque celui-ci reçut l'avis que Hervig et ses vassaux envahissaient son territoire, il dit à ses hommes devant la reine : Que vous en semble ? Que dites-vous des visiteurs qu'on nous annonce ?

Nous n'en pouvons dire que du bien lui fut-il répondu. Comment blâmer un chevalier qui en amour comme en guerre, fait tout ce qu'il peut afin d'obtenir la victoire ? Pourquoi Herwig ne réussirait-il pas ? Il est brave et avisé.

Nous avons pourtant, dit la reine, le devoir de sauvegarder la vie de nos hommes. Au rapport des courriers, il a mis en campagne une armée si nombreuse que, nous serons contraints de l'accepter pour gendre.

Le roi et ses vassaux n'avaient pas été suffisamment diligents ; aussi Herwig commença les hostilités. Il investit un beau matin avec ses guerriers le burg de Hettel, et par un coup de main hardi, il s'empara des ouvrages avancés.

Maints chevaliers dormaient encore dans la salle de Hettel. Un veilleur cria du haut des rem-

parts : Alerte : l'ennemi approche ; aux armes guerriers ! Je vois scintiller des heaumes innombrables.

Les seigneurs et les servants sautèrent du lit où ils s'étaient attardés, alors que leur bien, leur honneur et leur vie étaient en danger. Herwig se promettait de mériter par sa vaillance, la main de la jeune vierge.

Hettel et Hilda le regardaient par une embrasure. Il avait pris à son service et menait au combat, les gens qui habitent le pays de Waleis, au pied des collines. Le vaillant Morung les connaissait bien. Il vivait auprès d'eux dans les marches.

Hettel les voyait avancer en si bel arroi, qu'il se félicitait, lui vaillant entre tous, d'être protégé par ses murailles. Il tempêta contre ses gens, jusques au moment où ils se portèrent enfin au devant des assaillants.

Le burg ne comptait guère qu'une centaine de défenseurs. Hettel en personne les conduisait. Le roi aimait le combat ; ses gens étaient solides, il se louait d'eux, mais Herwig leur fit subir des pertes cruelles.

L'épée du bouillant chevalier flamboyait sur les heaumes. La fille du roi, la belle Gudrune,

le suivait des yeux anxieusement ; elle était épouvantée, et en même temps très fière de le voir si vaillant homme.

Hettel lui-même se servait de ses armes avec une furieuse impétuosité. Sa grande vigueur égalait son grand courage. Le roi avait eu des torts avec Herwig. Herwig maintenant serrait le burg de si près, que la reine et sa fille avaient directement les combattants sous les yeux.

Les Hegelingen allaient connaître les amertumes de la défaite. Les assaillants avançaient vivement, et forçaient les portes. Herwig voulait la main de Gudrune, pour prix de la victoire.

A la tête de leurs gens, Hettel et lui s'abordèrent. La ferrure de leurs targes jeta des lueurs. Chacun d'eux eut bientôt donné à son adversaire la mesure de sa force.

Lorsque le roi Hettel vit que le superbe Herwig était un si rude adversaire, il se prit à penser : Ceux qui m'ont détourné de prendre pour ami ce chevalier, le connaissaient mal ; son épée est redoutable, il sait trouver le défaut des cuirasses.

Gudrune entendait le tumulte des armes ; elle voyait ce qui se passait. La roue de la fortune est mobile..... La mignonne usa du seul moyen

qu'elle eut de mettre fin au combat. Elle implora son père et son amoureux, qui étaient aussi désireux l'un que l'autre, de lui donner satisfaction.

De la salle où elle se tenait, elle cria à haute voix : Mes seigneurs, le sang coule à travers les hauberts, il rougit nos murs. Herwig voudrait-il se conduire en mauvais voisin.....

Si vous m'aimez, hâtez-vous de faire la paix, et tout d'abord faites trêve. Laissez reposer vos bras et vos esprits : après quoi le prince Herwig nous présentera ses bons amis et alliés.

Le noble Herwig parla ainsi : La paix ne sera conclue que si, après avoir déposé les armes, je puis espérer, demoiselle, être bienvenu de vous. Alors je vous présenterai mes alliés fidèles. Si vous consentez que la paix soit ainsi conclue, vous obtiendrez de moi tout ce qu'il vous plaira d'obtenir.

Les chefs firent cesser le combat, par égard pour la jeune fille. Chacun se délassa de ses fatigues, on quitta le haubert, plus d'un baigna dans l'eau de la source, son visage couvert de poussière. Nombre de beaux hommes avaient échappé à la mort. C'était bien de quoi se réjouir.

Avec cent de ses leudes, Herwig entra dans la salle, et trouva la vierge de l'Hegelingenland

aux côtés de sa mère, toutes les deux en grand émoi. La reine et Gudrune lui firent accueil. Le bon et courtois chevalier n'était pas tout à fait rassuré sur les sentiments qu'il inspirait.

La belle jeune fille invita les guerriers à prendre des sièges. Gudrune aimait Herwig. Elle l'aima toujours, à cause de sa vaillance et de sa générosité. Hilda lui reconnaissait du mérite, et les parents de Hilda désiraient mettre fin à cette querelle.

Herwig dit à la reine : Certains propos m'ont été rapportés..... ma conduite doit vous les faire regretter..... vous me reprochiez une naissance moins illustre que la vôtre..... On rencontre parfois le bonheur chez moins grand que soi.

Elle répondit : Nous n'avons pas tant d'orgueil. Quelle jeune fille ne serait fière d'être recherchée par un héros !..... Et Gudrune ajouta : Croyez-moi, je vous tiens en haute estime. Personne jamais, ne fut plus éloigné que moi de vous méconnaître.

Herwig demanda à être agréé comme fiancé, le brave et bon chevalier. Hettel et Hilda donnèrent leur consentement, après s'être assurés des sentiments de leur fille.

Ils ne tardèrent pas à les connaître. Devant la jeune princesse, le brillant chevalier se tenait immobile, semblable à un portrait qu'un maître imagier aurait peint sur la muraille.

Si vous consentez à m'épouser, demoiselle, de tout mon cœur, je vous serai dévoué ; tous vos désirs vous seront accordés. Mon pays, mes guerriers obéiront à vos ordres. Je serai content, pourvu seulement que tout marche à votre gré,

Elle dit : j'en fais volontiers l'aveu, vous avez touché mon cœur, vous vous êtes montré aujourd'hui si bon pour moi !... Je ne veux plus de rancune entre vous et les miens. Que cette douleur me soit épargnée ! Soyons unis toujours, pour être heureux.

Puisque mes parents le permettent, vos vœux seront exaucés ; je serai votre compagne pour la vie. Il fixa sur elle un regard très doux. Gudrune s'était déclarée devant tous.

Elle obtint une audience du roi son père. On discuta les conditions d'un accord. Les plus illustres guerriers du pays des Hegelingen se rendirent auprès de la princesse, et la paix fut conclue.

Alors Hettel, après avoir consulté ses parents et écouté leurs avis, demanda à la jeune fille si

elle consentait à prendre pour mari le noble et généreux Herwig. La belle répondit : je ne puis désirer un meilleur ami.

On fiança sur l'heure la noble vierge et le chevalier. Il trouva dans cette alliance bien des joies et aussi bien des peines.

Cette alliance fut cause que nombre de braves guerriers perdirent la vie.

Herwig insistait pour que la mariage fut célébré. Il aurait voulu emmener chez lui sa jeune femme. La reine s'y opposa. Il en résulta des luttes sanglantes, que Herwig eut à soutenir contre les guerriers d'un pays lointain. Hilda avait prononcé que sa fille n'était pas encore suffisamment préparée à porter une couronne.

On voulut que le fiancé s'éloignât de sa fiancée, pendant une année entière. Il devait se retirer dans une de ses résidences, où il donnerait des fêtes aux dames. Gudrune demeurerait près de sa mère. Ces négociations vinrent à la connaissance des barons du Moorland, qui prirent aussitôt le parti de faire la guerre à Herwig.

Treizième Aventure

Sigfrid, seigneur de Moorland, équipa une flotte. Tous les navires dont il pouvait disposer

se chargèrent de guerriers et de vivres. Ces dispositions étaient prises dans le plus grand secret.

Sigfrid avait fait armer quatre-vingts grands navires. Nombre de ses féaux le blâmaient de vouloir attendre, pour mettre à la voile et commencer les hostilités, que les rigueurs de l'hiver eussent pris fin.

Quatre-vingt mille guerriers avaient été convoqués. La terre d'Alzab se dépeuplait. Quelques-uns des chefs qui s'étaient engagés à faire l'expédition restèrent dans leurs foyers, mais presque tous tinrent parole.

Alors Sigfrid fit porter au prince de Seeland sa déclaration de guerre. Herwig en fut consterné. Il pouvait à bon droit s'indigner, lui qui n'avait jamais, dans aucune occasion, mérité la haine de ce puissant seigneur. Il se mit en devoir de défendre ses burgs et ses gens.

Il demanda secours à ses vassaux. Il exposa devant eux la situation du pays, menacé de dévastation. Herwig payait généreusement les services qu'on lui rendait. Les mercenaires arrivèrent en foule dans ses états.

Vers le mois de mai, les guerriers d'Abakine et ceux d'Alzab mirent à la voile. On eut dit qu'ils avaient en vue de tout détruire sur la

terre. Parmi eux, que de pauvres hères devaient expirer bientôt dans une boue sanglante !

La principauté de Herwig était mise à feu et à sang. Lui-même marchait à la tête des hommes qu'il avait appelés à son secours. Ces guerriers méritèrent dans de terribles rencontres l'or, l'argent, et les objets précieux dont on les gratifiait.

Le seigneur de Seeland ne se consolait pas de voir son pays ravagé. C'était une bonne épée, un redoutable adversaire ; les cadavres qu'il laissait sur le champ de bataille suffisaient à fertiliser le sol. Nombre de jeunes gens tombaient la tête fracassée, et nombre de vieillards se battaient comme des jeunes gens.

Cette guerre dura longtemps et donna à la mort une riche moisson. La situation du noble Herwig devint terrible, à ce point qu'il dut se retirer sur sa frontière avec les débris de son armée. De toute part s'élevait la fumée des incendies. Herwig fit porter un message à Gudrune.

Vers le pays des Hegelingen, il dépêcha des courriers qui, les yeux remplis de larmes se présentèrent devant le roi Hettel. Ils racontèrent les malheurs du brave Herwig, et les cruautés des gens de Moorland.

Hettel les voyant si malheureux, les accueillit avec les égard dus à des amis chassés de leur patrie. Il leur demanda comment ils avaient pu accomplir leur voyage, à travers un pays dont les burgs étaient rasés ou détruits par l'incendie.

Ils répondirent : nous avons échappé à bien des dangers. Du matin au soir, les gens de Herwig combattent et gagnent héroïquement leur solde. Ils se couvrent de gloire.

A ces mots l'émotion fut à son comble.

Le roi Hettel s'écria : Allez trouver ma fille ; je suivrai son conseil. Si tel est son désir, nous marcherons à votre secours, nous vengerons l'injure de votre chef.

Avant que les messagers ne se présentassent devant la jeune vierge, tout le monde avait remarqué sa grande tristesse. Profondément affligée de leur infortune, elle n'eût par la patience d'attendre, et les envoya chercher.

Les messagers furent introduits. La princesse était assise, versant des larmes brûlantes. Elle les questionna : comment s'étaient-ils séparés de son cher fiancé ? Etait-il encore sain et sauf lorsqu'ils avaient quitté leur pays ?

L'un d'eux répondit : nous l'avons laissé en bonne santé ; mais depuis notre départ, nous

n'avons reçu aucune nouvelle de l'armée. Les Moorlandais vont pillant et incendiant, et perdent toutefois beaucoup d'hommes.

Voici, ô dame, ce que mon maître vous mande : Lui, et les siens sont en grande détresse, sur le point de perdre leurs biens, de perdre la vie. Notre sire compte sur votre affection, noble demoiselle, et fait appel à votre cœur.

Alors la belle vierge se leva : elle parla à Hettel des châteaux saccagés, des populations massacrées, elle supplia son père de prendre en main la cause de Herwig.

Et lui jetant ses bras autour du cou, la voix entrecoupée de sanglots : Au secours, cher père, je suis accablée ! vos guerriers me refuseront-ils leur service, eux qui peuvent mieux que personne réparer nos malheurs ?

Je te défendrai envers et contre tous, s'écria Hettel. Sois-en bien assurée. Nous nous mettrons en marche dans peu de jours. Les malheurs de Herwig seront réparés, autant que faire se pourra. Je vais prévenir Waty et mes autres parents. Waty nous amènera tous les gens de Sturmland ; Morung, aussitôt qu'il sera avisé, pourra trouver sur sa terre, dans les conjonctures actuelles, un millier de bonnes épées. Les Moorlandais

verront si nous savons nous servir de nos armes.

Horand mettra en campagne trois mille reitres du Danemarck. Le brave Irold rangera derrière sa bannière tous ses vassaux. Ortwin ne manquera pas au rendez-vous, le frère de Gudrune! Elle sera contente du secours que nous lui apporterons.

Des courriers furent dépêchés de tous côtés. Gudrune les diligentait ; elle n'admettait pas qu'on fut en retard, traitait avec distinction ceux qui se dévouaient à sa cause, et savait flatter l'amour propre de chacun. Elle mit sur pied des forces imposantes.

Hilda, la reine mère, faisait entendre à sa fille des paroles généreuses : lorsque l'armée se mettra en marche, nous partagerons notre trésor avec ceux qui auront pris les armes pour porter secours à ton fiancé.

Les bahuts, les coffrets avaient été ouverts ; on en tirait quantité de choses précieuses. Les leudes recevaient en présent des armures à rivets d'acier habilement œuvrées, des cottes d'armes blanches comme l'argent. Donner, c'était la joie de la jeune princesse.

Hettel fit largesse à mille guerriers au moins, de harnais et de chevaux tirés de ses haras. On

laisse à regret un destrier derrière soi, quand on va guerroyer sur les routes lointaines. Il ne voulut pas en laisser un seul dans ses écuries.

Lorsque le roi vint prendre congé, Hilda et sa fille ne purent retenir leurs larmes ; mais bientôt se rassérénant à la vue des barons qui les entouraient, Elles s'écrièrent : que le Dieu du ciel vous donne gloire et succès.

Lorsqu'ils furent rangés devant la porte du burg, une clameur s'éleva : c'étaient les varlets qui espéraient un riche butin, et s'en réjouissaient. Ils avaient à faire une longue chevauchée, avant de pouvoir mettre la main sur les biens de leurs ennemis !

Trois jours après, dès l'aube, le vieux Waty rejoignait le roi, avec mille combattants. Le septième jour, Horand, que Gudrune avait fait appeler, amenait quatre mille guerriers du Danemark, et le chevalier Morung arrivait de Waleis dans les Marches.

Très attaché de cœur aux deux princesses, il se mettait en devoir de combattre pour elles. Derrière lui marchaient deux mille hommes convenablement équipés, et bien aises de faire campagne.

Ortwin, le fils de Hilda s'était embarqué avec

quatre mille chevaliers, pour le moins ; c'est ainsi qu'il venait défendre la cause de sa sœur. Si les gens d'Abzab avaient été bien informés, ils auraient eu de bonnes raisons d'être inquiets.

Cependant que les Hegelingen se portaient au secours de Herwig, celui-ci avait subi échec sur échec, et fait de si grandes pertes, qu'il était à bout de ressources. Les ennemis campaient à la porte de son burg.

Pour mettre le comble à son malheur, ses hautes tours et ses bastilles étaient en ruines. L'envie et la trahison avaient accompli leur œuvre. Quel châtiment méritent ceux qui se rendent coupables de pareils crimes !

Voici que sont remises à Herwig des dépêches apportées en grande hâte. Il est assailli avec fureur, harcelé le jour et la nuit, mais bientôt, de tous côtés, des guerriers paraîtront qui viennent à son secours.

Les gens de Karadine eurent connaissance de ces mêmes nouvelles et s'en alarmèrent. Il y eut une chaude rencontre, lorsque par la longue route qu'il avait suivie, Hettel arriva sur eux avec ses audacieux compagnons.

Mais en dépit de leur audace, ils furent ramenés en arrière. Les Moorlandais se battaient

comme des gens qui ne veulent pas céder un pouce de terrain. Leurs adversaires avaient affaire à forte partie.

L'intrépide Waty parut avec sa troupe. Quels superbes cavaliers la belle Gudrune avait réunis, pour venir en aide à Herwig son fiancé ! Mais en dépit de leur vaillance ils furent repoussés.

Ces mécréants de Moorlandais ne se laissaient entamer par personne. Ils avaient souvent infligé à leurs ennemis des défaites sanglantes. On les citait comme les meilleurs soldats du monde.

Herwig de Seeland voulait se venger des gens d'Alzab ; cela fut cause qu'un grand nombre de guerriers succombèrent de part et d'autre. Chacun vit mourir quelqu'un de ses proches. Cruelle épreuve pour le roi Hettel !

Comme Herwig et les Hegelingen avaient combiné leur action, et engagé toutes leurs forces, l'échec semblait irréparable. La nuit venue, ils pensaient avec désespoir à leur situation. Serons-nous vivants demain ? Telle était la question que chacun se posait.

Ils avaient livré trois combats successifs aux Moorlandais ; ceux-ci, suivant la coutume des chevaliers, avaient cessé d'investir les burgs. La querelle allait être vidée à coups d'épées, à coups

de lances. Personne ne désirait la paix ; le nombre des blessés augmentait effroyablement.

C'était une lutte sans trêve et sans merci. Les armées avaient perdu la moitié de leur effectif, et personne ne voulait céder la victoire. Tous ces faits étaient racontés ; les femmes prenaient le deuil.

Waty accomplissait, en toute rencontre, des prodiges de valeur. Grand expert en batailles, il infligeait constamment à ses ennemis des pertes considérables. On voyait toujours sa bannière au plus fort de la mêlée.

Horand le Danois passait à bon droit pour un redoutable adversaire, habile à trouver le défaut des heaumes les plus solides, à briser les cottes de mailles, à éclaircir les bataillons épais.

Les boucliers résistaient rarement aux coups terribles que frappait l'impétueux Morung. Ce n'est pas lui, qui aurait lâché pied devant les gens du Moorland. Il leur faisait expier les maux infligés à Herwig.

Le roi Hettel n'oubliait pas, le vaillant homme, que sa fille avait à cœur la délivrance du pays de Seeland. Il s'efforçait de lui donner satisfaction. Ceux qui tenaient à la vie ne venaient pas à sa rencontre.

Dans la plaine et sur la brèche, Herwig se distinguait entre les plus intrépides. De son front bien souvent, le sang dégoutta sur son haubert. Il ferma pour toujours la bouche de ceux qui s'étaient flattés de le faire reculer.

Le brave Wigaleis remporta sur l'ennemi de grands avantages. Le seigneur Fruty, le Danois, se distingua, et mainte action d'éclat lui valut de justes louanges. Il se multipliait. Parmi les vieux guerriers dont on garde la mémoire, aucun ne mérita mieux d'être admiré.

Quant à Ortwin, le seigneur de l'Ortland, tout le monde était d'avis, que jamais jeune chef n'avait déployé, en face du danger, plus d'entrain et plus d'audace. On parlera longtemps de ses beaux faits d'armes.

Depuis douze jours, les gens d'Hettel soutenaient un rude combat; ils avaient sous les yeux de leur roi, fracassé bien des heaumes. Les fiers guerriers en étaient à regretter d'avoir entrepris cette campagne.

Le treizième jour, avant l'heure de la messe, Sigfrid parla avec découragement. Hélas ! nous avons perdu dans le combat, un grand nombre de bons guerriers. A la faveur d'une haute alliance, le prince de Seeland se soutient contre nous.

Ceux de Garad et ceux d'Alzab tinrent conseil. Ils prirent d'une commune voix, le parti de se retirer derrière des remparts, afin de sauver les débris de leur armée.

Ils se retirèrent donc, et prirent leur chemin vers une enceinte fortifiée, que baignait d'un côté un fleuve impétueux. Avant d'avoir pu passer ce fleuve à gué, ils furent attaqués vigoureusement par les Hegelingen, qui voulaient leur couper la retraite.

Sigfrid s'élança contre le roi Hettel. Le sire de Moorland courait à un péril si grand, que tous ceux qu'il avait affrontés jusqu'alors n'étaient rien au prix. Il s'attaquait au guerrier qui lui avait fait subir les plus grandes pertes.

Le roi Hettel et le sire de Moorland mirent en œuvre tout ce qu'ils avaient d'habileté et de force. Les boucliers brillants volèrent en éclats sous leurs coups ; le Moorlandais ne dut son salut qu'à la fuite.

Les Danois investirent la place. Quoiqu'on en ait dit, la situation des assiégés était des plus critiques. Si solide que fut leur rempart, ils auraient bien voulu être dans leur patrie.

L'ennemi les enveloppait complètement. Ils ne pouvaient plus, les braves gens, accepter le

combat en rase campagne. Ils fortifiaient leurs positions le mieux que faire se pouvait.

Quatorzième Aventure

Hettel adressa aux personnes de sa famille, un message bien fait pour sécher leurs larmes. Il racontait ses victoires, les belles actions des jeunes guerriers et des vétérans; il annonçait qu'on les verrait bientôt rentrer dans leurs foyers, donnait des détails sur sa situation devant la place forte qu'il investissait, citait maints héros dévoués à la cause de la belle Gudrune, et du sire de Seeland.

Chacun faisait son devoir en toutes rencontres.

La noble Hilda acclama Herwig et ses victorieux compagnons. Puissent-ils marcher de succès en succès et se couvrir de gloire. Plaise à Dieu, s'écria Gudrune, que nos parents nous reviennent sains et saufs !

Les guerriers de Sturmland coupaient les communications des Moorlandais avec la mer, et les forçaient de rester enfermés dans la place, en proie à toutes les privations, tenus en échec par ces redoutables voisins qu'étaient Waty et Fruty.

Hettel jura son serment, qu'il ne lèverait pas le siège, et ne retournerait pas chez lui, avant d'avoir fait prisonniers tous ces mécréants. C'était jurer inconsidérément. Il devait passer par de cruelles épreuves, avant que cette campagne ne prit fin.

Hartmuth de Normandie avait mis en campagne ses espions. Les affaires prenaient une tournure qui n'était pas pour leur plaire. Toujours aux aguets, ils voyaient avec dépit les succès de Hettel dans les assauts et dans les batailles.

Ils voyaient une armée complètement enveloppée, au grand dommage du sire de Moorland. Aucun secours ne lui pouvait venir de son pays. La distance à franchir était trop grande.

Les espions de Ludwig et d'Hartmuth revinrent promptement en Normandie. Ils déclarèrent que Hettel et Herwig étaient engagés dans une lutte terrible.

Le duc de Normandie reçut avec joie cette nouvelle, s'informa de la durée probable du siège, demanda si les guerriers de Karadine étaient en état de tenir longtemps contre leurs ennemis dans le Seeland, et à quelle époque les Hegelingen victorieux pourraient rentrer dans leurs foyers ?

Un des espions répondit : Seigneur duc, soyez assuré que le siège durera encore plus d'une année. Hettel ne veut pas se retirer. Il tient la place investie. Toutes les issues sont bien gardées.

Alors l'impétueux Hartmuth de Normandie parla ainsi : Il me vient une idée qui me réjouit jusqu'au fond du cœur. Pendant que Hettel serre de près un ennemi qui résiste encore, avant que les Hegelingen ne reviennent dans leurs foyers, nous pourrions faire une expédition chez eux.

Ludwig et Hartmuth se mirent d'accord aussitôt. Avec dix mille guerriers audacieux, ils pouvaient enlever Gudrune, avant que Hettel et ses leudes ne fussent de retour dans leurs foyers.

Nuit et jour, la vieille Gerlinde pensait à l'accueil dédaigneux que son bien aimé fils Hartmuth avait reçu de Hettel, et cherchait le moyen de se venger. Elle aurait voulu voir Waty et Fruty la hart au col.

La vieille énergumène parla ainsi : c'est une expédition qui coûtera cher. Si vous l'entreprenez, je veux donner aux guerriers mon argent et mon or. Mes femmes s'en passeront. Je m'in-

quiète peu de cela, pourvu que Hettel et Hilda soient humiliés.

Le seigneur Ludwig dit : je vais activer les préparatifs, afin que nous quittions la Normandie le plus tôt posssible, moi et mes vassaux. Je puis réunir, en peu de temps, vingt mille hommes. De cette façon, nous enlèverons aisément Gudrune.

Le jeune Hartmuth s'écria : si cela pouvait réussir, si je pouvais ramener ici la fille de Hilda ! Je donnerais le plus beau royaume de la terre pour être aimé de cette beauté sans pareille.

On délibérait, jour et nuit, sur la mobilisation de l'armée que Ludwig voulait conduire chez les Hegelingen. Comment Hilda aurait-elle pu être avisée de ce qui se tramait contre elle ?

En toute circonstance, la femme de Ludwig ne perdait jamais de vue cette idée, que la belle Gudrune devait trouver en Normandie sa couche nuptiale. La vieille faisait tous ses efforts, pour mettre Gudrune à la merci de Hartmuth.

Ludwig dit à son fils : ne perdez pas de vue, bon chevalier, qu'il nous faudra faire de grands sacrifices pour entraîner les guerriers dans cette entreprise. Chargez-vous de payer les étrangers

mercenaires ; je prendrai à ma solde les gens de ce pays.

Ils firent à maints vaillants hommes de tels présents, que jamais les Suèves n'avaient reçu tant de chevaux, de boucliers et de harnais. Les libéralités étaient grandes. Jamais, dans aucune occasion, le duc de Normandie ne s'était montré si généreux.

Chacun faisait à la hâte, ses préparatifs de départ. Ludwig attacha à son service d'habiles marins, qui connaissaient bien les routes de la mer. Ils reçurent une haute paye, pour diriger les nefs sur les flots.

On prenait les dernières dispositions. Hartmuth et Ludwig avaient, dans tout le pays, fait sonner le ralliement. La question de savoir commemt ils se rendraient au pays des Hegelingen, les préoccupait plus que tout autre.

Les troupes se réunirent sur la plage, en vue des nefs qui les devaient transporter sur un rivage lointain, et que Gerlinde avait fait construire à ses frais, solidement. Le vieux Waty et Fruty le Danois ne savaient rien de tout cela.

Vingt trois mille hommes s'embarquèrent. Hartmuth languissait loin de Gudrune : tous ses amis l'avaient remarqué. Il comptait bien

surprendre, avec son armée nombreuse, les gens de Hettel et les accabler.

Je ne saurais dire comment s'accomplit leur traversée. Beaucoup de gens bien nés, eurent à supporter de rudes épreuves. Ils arrivèrent sur les flots tout auprès de Ortland. Avant que Hettel ne fut informé de leur expédition, ils se présentèrent devant la forteresse.

Déployées sur un espace de douze milles, les nefs de Hartmuth arrivaient de la haute mer et cotoyaient les rivages de l'Hegelingenland; les guerriers apercevaient le burg de la belle Hilda, les tours et le donjon.

Ludwig de Normandie fit jeter l'ancre. Il donna l'ordre à ses gens de débarquer tous ensemble, aussi vite que faire se pourrait. Le burg était tout près d'eux, à ce point qu'ils craignaient de donner l'alarme aux Hegelingen.

Ils quittèrent leurs nefs et prirent pied sur la plage ; ils ajustèrent leurs heaumes et leurs boucliers, pour être prêts à combattre. Des émissaires avaient été lancés, avec mission de ménager aux Normands des intelligences, dans le pays même de Hettel.

Quinzième Aventure

Hartmuth mit en campagne des messagers. Il fit savoir tout d'abord à la belle Hilda, et à sa fille bien aimée : Que dans la mesure de son pouvoir, il était prêt à tout entreprendre pour leur plaire.

Si Gudrune qu'il avait demandée déjà, et qu'il aimait tendrement, voulait l'agréer pour époux, il s'en montrerait reconnaissant durant sa vie entière ; tous les biens qu'il possédait seraient pour elle. S'il était repoussé, il en appellerait aux armes.

En dépit de son premier échec, il essayait encore de toucher le cœur de la jeune fille par des prières. Obtenir Gudrune, sans avoir recours à la violence, c'était le plus cher désir du vaillant Hartmuth.

Faites-lui savoir, ajouta-t-il. Que son refus ne me découragera pas ; je ne renoncerai jamais. Avant de quitter ce pays, je veux en finir. La belle Gudrune peut voir que j'ai derrière moi, un grand nombre de bons guerriers.

Dites-lui encore, mes fidèles messagers : Notre maître se ferait couper en morceaux, plutôt que

de reprendre la mer sans emmener avec lui la belle vierge de l'Hegelingenland.

Si on s'obstine à le repousser, il marchera à la tête de son armée, de vingt mille hommes, prêts à attaquer le burg des Hegelingen.

Les conseils que Hettel a suivis (ceux de Wigaleils et du vieux Waty), nous ont obligés à entreprendre, plusieurs fois, le long voyage de l'Hegelingenland, et vont être la cause que bien des enfants perdront leur père. Nous voulons en finir.

A l'heure indiquée par Hartmuth, les messagers se dirigèrent vers un burg immense, qui s'appelait Matellan. C'était la résidence de dame Hilda et de sa ravissante fille, la plus belle des princesses.

Les messagers étaient deux puissants Seigneurs du pays Normand, qui avaient suivi leur maître sur la mer. Ils devaient porter à dame Hilda les compliments de Hartmuth, donner l'assurance qu'il lui était et lui serait toujours dévoué,

Demander la main de la jeune vierge, depuis longtemps sollicitée (car il n'avait pas d'autre ambition), dire qu'elle serait traitée avec les honneurs dus à son rang, et qu'ils ne se lasserait jamais de l'aimer.

Ceux qui entouraient la reine apprirent bien-

tôt que des ambassadeurs de Normandie venaient à Matellan, afin de négocier un mariage pour Hartmuth.

Dame Hilda recommanda la circonspection. Gudrune fut épouvantée, la belle enfant.

Les gens de service firent en sorte que les ambassadeurs n'eussent pas à attendre. Les portes furent ouvertes toutes grandes. On ne fit aucune difficulté de recevoir à Matellan les envoyés de Hartmuth.

Ils demandèrent à avoir un entretien avec l'épouse de Hettel. Ceux qui étaient chargés de veiller sur la personne des princesses, selon l'étiquette, ne s'y opposèrent point. On ne laissait jamais seules Hilda et la noble Gudrune.

Lorsque les vassaux de Hartmuth furent introduits, la belle Hilda et la noble Gudrune firent leur révérence la plus cérémonieuse. La gentille vierge gardait sa foi au vaillant Herwig.

Leur visite était loin d'être agréable ; cependant on leur offrit le vin avant qu'ils eussent parlé ; on les invita à prendre des sièges, et la reine leur demanda quel était l'objet de leur mission. Les deux princesses avaient hâte de le connaître.

Ils se levèrent et parlèrent debout, selon

l'usage. Ils dirent ce qu'ils étaient venus faire au pays des Hegelingen, et pourquoi Hartmuth leur maitre les avait envoyés vers la belle Gudrune.

La noble vierge répondit : Il n'est pas possible que nous donnions suite à ce projet ; je ne puis m'asseoir sur un trône à côté de Hartmuth et mettre sur ma tête sa couronne, devant mes vassaux et les siens. Je suis engagée ; Herwig est le nom de celui que j'ai choisi.

Il a reçu ma foi et j'ai reçu la sienne, il sera mon époux. Je suis glorieuse de sa gloire. Tant que je vivrai, je n'aimerai que lui.

Un des messagers reprit : Hartmuth, mon maître, vous a fait connaitre ses vœux. Si vous le repoussez, vous le verrez, dans trois jours d'ici, attaquer Matellan à la tête de ses guerriers. La séduisante vierge eut un sourire de dédain.

Les messagers se retirèrent. Ils prirent congé brusquement, les deux puissants comtes. Bien qu'ils fussent pour Hilda des inconnus, elle leur offrit de riches présents, mais ils ne voulurent rien accepter.

On ne dissimula pas, que les guerriers de Matellan ne craignaient guère la colère et les violences de Hartmuth. S'il ne voulait pas qu'on

lui versât amicalement le vin du roi Hettel, c'est le sang des Normands qu'on verserait.

Les messagers revinrent au campement où ils avaient récemment laissé Hartmuth. Il s'empressa au devant d'eux et demanda ce qui s'était passé. La noble Gudrune leur avait-elle fait bon accueil ?

Un d'eux s'exprima ainsi : Nous avons essuyé un refus. La gentille vierge est promise à un chevalier qu'elle aime plus que tout au monde. Si nous ne voulons pas accepter le vin qu'on nous offre amicalement, c'est du sang qu'il faudra verser.

Quel opprobre pour moi, s'écria Hartmuth ! Vos paroles sont douloureuses à mon cœur. Je considérerai comme mes amis les plus précieux, ceux qui m'aideront à venger cette injure. Les guerriers qui se reposaient sur la plage se levèrent.

Ludwig et Hartmuth, pleins de dépit, firent déployer les enseignes, et se mirent à la tête de leurs hommes. Du haut des murs de Matellan, on apercevait l'éclat des armes. La jeune beauté eut un cri de joie : Quel bonheur, voici venir Hettel et mon fiancé !

Ce n'étaient pas les enseignes de Hettel qu'elle

apercevait ; on le reconnut bientôt. Hélas, pensait-on, nous aurons à supporter aujourd'hui de rudes assauts. Ceux qui marchent contre nous sont de cruels ennemis, qui en veulent à Gudrune notre dame. Avant ce soir beaucoup de heaumes solides auront été brisés !

Les gens des Hegelingen consolaient Hilda. Quelles que soient aujourd'hui les entreprises des guerriers de Hartmuth, nous leur ferons essuyer des pertes cruelles. La reine voulait qu'on fermât sans tarder les portes de la place.

Mais ceux qui avaient mission de défendre le pays, ne furent pas de cet avis. Ils attachèrent à une lance la bannière de Hettel ; ils voulurent faire une sortie et écraser en rase campagne les audacieux étrangers.

Trop confiants dans leur force, ils n'utilisèrent pas les travaux de défense qu'on doit mettre à profit en pareil cas. Ils ne prirent pas garde aux espions de Hartmuth ; mais à la suite de ceux-ci, les autres Normands pénétrèrent dans la place.

Les Hegelingen voyaient un millier d'hommes qui avaient pris position devant les portes, et brandissaient des glaives acérés. Hartmuth les rejoignit avec une force à peu près égale. Tous

mirent pied à terre, et firent emmener leurs chevaux.

Ces gens maniaient des armes bien affilées, et firent aux défenseurs de la place des blessures profondes. Comment aurait-on pu éviter le combat ? Sur ces entrefaites, le duc Ludwig se porta en avant, avec de solides guerriers.

Les princesses furent saisies d'effroi lorsqu'elles le virent s'avancer vers les portes à découvert, toutes bannières déployées, et derrière chaque bannière trois mille hommes qui gagnaient du terrain, malgré les pertes qu'on leur faisait subir.

Les deux partis mettaient en œuvre toutes leurs ressources. On ne vit jamais de plus vaillants hommes, que ceux qui défendaient la cité de Hettel. Ils savaient frapper les coups mortels; les gens de Hartmuth l'apprenaient à leurs dépens.

Ludwig, l'audacieux duc de Normandie, disposait d'une force terrible ; il faisait jaillir des étincelles de la ferrure des boucliers, et il avait des compagnons singulièrement redoutables.

Alors que les défenseurs de la place se croyaient bien gardés, le père de Hartmuth fondit sur eux à l'improviste avec ses Normands. Il prenait chaudement à cœur la cause de son fils, et en donna la preuve ce jour là.

Les hardis défenseurs du burg commencèrent à regretter alors, de n'avoir pas suivi le conseil de dame Hilda, la noble épouse de Hettel. S'ils avaient suivi ce conseil, on aurait eu beaucoup moins de blessés, beaucoup moins de morts et de boucliers brisés.

Mais voici que Ludwig et Hartmuth se sont rapprochés l'un de l'autre. Ils savent bien que Hilda va se barricader dans son burg. Ils marchent, en se couvrant de leurs boucliers, à l'assaut du rempart, sur lequel ils prétendent faire flotter leur bannière.

Nombre de leurs guerriers sont précipités du haut des murs; qu'importe ! on n'a pas le temps de penser à ceux qui tombent ; on s'acharne au combat ; des groupes d'hommes sont écrasés sous des projectiles énormes.

Cependant Ludwig et Hartmuth forcent les portes. Les Normands perdent là beaucoup de monde, mais bientôt la forteresse du roi Hettel est à la merci de l'ennemi ; et la jeune vierge verse des larmes.

Le duc de Normandie, la joie au cœur, bannière déployée, entre avec ses hommes dans le donjon du roi Hettel. Cette bannière va flotter au dessus des crénaux. Les belles princesses sont accablées de douleur.

Ah ! les Normands auraient été à belle fête, si le vieux Waty avait vu ce qui se passait là ; s'il avait vu les gens de Hartmuth se prélasser dans la salle de Hettel, et le duc Ludwig porter la main sur la belle Gudrune !

Les choses auraient pris une autre tournure, si Hettel et Waty n'avaient pas été retenus au loin. Avec leur bonne épée, ils auraient frappé de telle façon, que jamais Gudrune n'aurait été captive ; elle n'aurait pas été emmenée en Normandie.

Elle se voyait entourée de visages farouches. Des pillards avides emportaient les objets précieux. Les gens de Hartmuth s'enrichissaient, vous pouvez m'en croire. En pareille circonstance, les choses ne se passent pas autrement aujourd'hui.

L'impétueux chevalier vint trouver Gudrune. Demoiselle, dit-il, vous m'avez toujours traité avec dédain. A mon tour, je ne daignerai pas faire des prisonniers. Vos défenseurs ont été vaincus, ils seront massacrés.

Elle se contenta de répondre : si mon père savait que vous voulez me faire violence, et m'emmener de force loin de mon pays, ce supplice, cette honte, me seraient épargnés.

Lorsqu'ils eurent dévalisé les coffres forts et les garde meubles, ils saisirent madame Hilda par ses bras blancs et l'entraînèrent hors de la bonne place de Matellan qu'ils voulaient incendier.

Quoiqu'il en put advenir, ils se montraient impitoyables. Pourtant Hartmuth aurait voulu qu'on ne brûlât pas la ville.

Il faisait diligence pour quitter le pays avant le retour de Hettel, et de la puissante armée qui guerroyait sur les marches de Waleis.

Il dit à ses gens : Cessez de piller. Je vous récompenserai avec mon patrimoine ; un trop lourd bagage serait encombrant sur la mer. Gudrune souffrait cruellement de la brutalité de Ludwig.

Le burg fut démantelé, la ville incendiée. Ils avaient fait prisonniers les gens de qualité. Ils emmenèrent soixante deux femmes, et nombre de belles vierges.

Voilà ce qui déchirait le cœur de dame Hilda.

Ils ne retinrent pas l'épouse de Hettel. Quelle douleur était la sienne ! Du haut des murs, cette reine put suivre des yeux les jeunes victime de la violence. Bien des mères allaient rester, comme elle, plongées dans le deuil.

On rencontrait des gens qui sanglotaient, qui

poussaient des cris déchirants. Le rapt de Gudrune et de ses belles compagnes, était cause que toutes les familles s'abandonnaient au désespoir.

Hartmuth poussait devant lui, vers le rivage, un grand nombre de captifs, et de captives parmi lesquelles Gudrune et Hildeburge. Son expédition avait eu le succès désiré, ils laissait le pays de Hettel ravagé et incendié.

Hartmuth précipitait son départ, parce qu'il était très exactement informé de la distance à laquelle se trouvait le pays où guerroyaient les Hegelingen.

Sitôt que Hilda l'avait vu s'éloigner, elle avait dépêché vers Hettel et ses leudes.

Quel triste message elle adressait au roi : Ses guerriers étaient morts, Hartmuth les avait noyés dans le sang, sa fille était enlevée, et avec elle nombre de belles femmes !

O mes courriers, faites savoir au roi, que je suis seule ici ; le malheur m'a frappée. Le puissant Ludwig retourne dans sa terre, bouffi d'orgueil ; plus de mille guerriers sont tombés sous ses coups devant nos murs.

Harmurth se hâtait, et trois jours après il mettait à la voile. Ses gens emportaient tout ce

qui se pouvait emporter. Ils avaient pillé et saccagé le pays.

Je ne pourrais dire la route qu'ils suivirent; leurs nefs battues par la tempête furent entraînées bien loin de la Normandie et jetées sur une plage déserte qui avait nom Wulpensand.

Seizième Aventure

Les courriers partirent en grande hâte et chevauchèrent à grande allure. Le septième jour, ils arrivèrent en vue du camp des Hegelingen, qui serraient de près les guerriers de Moorland.

Les Hegelingen accomplissaient chaque jour maintes prouesses. Ils chargeaient brillamment et lançaient d'innombrables traits, ils jouaient aussi et chantaient, pour charmer les ennuis du siège.

Le chevalier Horand du Dœnenland aperçut les courriers de Hilda chevauchant à travers la campagne. Il dit au roi : Nous allons avoir des nouvelles. A Dieu plaise qu'il ne soit pas arrivé quelque malheur dans notre pays.

Le roi se porta au devant d'eux, et voyant leur tristesse, il leur parla avec émotion : Soyez les bienvenus en ces lieux, mes seigneurs. Quelles

nouvelles avez-vous, faites-moi savoir ce qui vous amène ?

L'un des courriers dit : C'est la reine qui nous envoie. Vos burgs ont été démantelés, vos domaines dévastés. Gudrune et ses dames ont été emmenées en captivité. Votre royaume ne se relèvera jamais d'un si grand désastre.

Il ajouta : J'ai encore à vous annoncer d'autres malheurs. Parmi vos amis et parents, mille au moins ont été massacrés ; votre trésor a été pillé, et votre or emporté dans un pays lointain. Quelle humiliation pour nous tous !

Il demanda le nom de ceux qui lui avaient fait tant de mal. On lui répondit : l'un s'appelle Ludwig de Normandie, l'autre s'appelle Hartmuth. Ils sont venus chez nous, avec des guerriers féroces.

Le roi Hettel parla ainsi : J'ai refusé à Hartmuth la main de ma fille, parce que je savais qu'il était pour sa terre de Normandie, vassal de Hagen mon beau-père ; ce n'était donc pas un parti digne de Gudrune.

Il importe que les Moorlandais ne soient pas avertis de ces événements. Nous ferons entendre nos doléances à nos amis. Donnez des ordres pour que nos parents se réunissent au plus tôt.

Jamais de bons guerriers n'ont vu leur patrie plus cruellement atteinte.

Herwig fut appelé au conseil, avec tous les parents, amis et vassaux du roi. Lorsque tous les chefs furent réunis autour de lui, le roi ne dissimula rien de sa profonde affliction.

Le vogt des Hegelingen dit : Je veux vous faire confidence de ma peine et du message qui m'a été adressé par la reine Hilda. De grands malheurs ont frappé notre pays.

Mes burgs sont démantelés, mes domaines incendiés ; on n'a pas fait bonne garde autour de nos foyers. Ma fille est en captivité ; mes amis, les défenseurs de ma terre et de mon honneur, ont été massacrés.

Herwig voyant les yeux du roi tout remplis de larmes, se prit à pleurer aussi, et tous ceux qui étaient là ne purent se retenir de pleurer. Les parents du roi étaient consternés.

Le vieux Waty parla ainsi ; gardez vous d'ébruiter la nouvelle de nos malheurs. Bientôt nous aurons des joies qui compenseront nos peines. Nous écraserons Hartmuth et sa race.

Hettel demanda : Comment atteindre ce but ? et Waty répondit : Il faut faire la paix avec Sigfrid et ses païens. Nous pouvons obtenir

qu'ils nous aident à délivrer la belle Gudrune.

Waty faisait entendre des paroles sages : Nous irons demain matin à la rencontre des Moorlandais, et nous tâcherons de leur prouver que s'ils ne font pas la paix, leur armée sera anéantie.

Le vaillant Herwig s'écria :

Le conseil est bon. Que chacun se prépare donc aujourd'hui, afin que nous fassions voir demain ce que nous valons devant l'ennemi.

Quelle que soit la fin de tout cela, nos dames me font grand'peine.

Ils se tinrent prêts pour le combat ; ils tinrent prêts leurs chevaux et leurs armes. Les instructions du vieux Waty étaient ponctuellement suivies. Avides de renommée et de gloire, ils attaquèrent dès l'aube les gens d'Abakine.

Les bannières flottaient ; nombre de guerriers étaient frappés à mort dans la mêlée ; les gens de Sturmland jetaient leur cri : Passe avant toujours, et faisaient des charges furieuses.

Irold abaissant son bouclier se prit à crier : Voulez-vous faire la paix, braves Moorlandais. Je vous offre la paix au nom de mon maître le roi Hettel. Votre pays est bien lointain ; vous êtes perdus si vous ne traitez pas avec nous.

Sigfrid, le héros de Moorland répondit : La

victoire est le meilleur gage de paix. Je ne traiterai avec personne aux dépens de mon honneur. Si vous prétendez nous réduire, votre sang coulera en même temps que le nôtre.

Le brave Fruty parla ainsi : Jurez votre serment, que dorénavant vos guerriers et les nôtres se prêteront assistance ; alors vous serez libres de vous retirer sans être inquiétés. Les gens de Karadine levèrent la main, et prêtèrent le serment qu'on leur demandait.

La paix fut faite ainsi que je vous le raconte. Les superbes guerriers, naguère ennemis, s'empressèrent les uns vers les autres, et échangèrent des politesses. Ils n'avaient pas de rancune ; les Normands avaient accaparé toutes les haines.

Hettel fit connaître au prince de Moorland les terribles nouvelles qu'il avait reçues. Je vous serais, dit-il, toute ma vie reconnaissant, si vous m'aidiez à punir Hartmuth et ses gens de leur scélératesse.

Si je les puis rencontrer, ils seront châtiés, répondit le sire d'Alzab. Waty prononça ces paroles : Je connais la route qu'ils suivent. Nous pourrons les rejoindre sur les flots.

Le roi Hettel se désolait : où trouverons-

nous des navires ? Si grand désir que j'en aie, comment me venger ? Pour aller trouver les Normands chez eux, pour les punir du mal et de l'outrage qu'ils m'ont fait souffrir, nous ne sommes pas prêts.

Le vieux Waty reprit : on peut surmonter toutes les difficultés. La toute-puissance appartient à Dieu, et sa main est prompte. Je connais non loin d'ici, soixante bons vaisseaux amarrés près du rivage et bien fournis de vivres.

Ce sont des pélerins qui les ont armés. Il faut nous en servir. Les pélerins attendront jusqu'à ce que nos ennemis aient été exterminés ou reçus à merci.

Le vieux Waty se mit en marche aussitôt avec cent cavaliers ; les autres suivaient. Il dit aux pélerins : je désire acheter des vivres ; en avez-vous à vendre ? Cette affaire eut des suites fâcheuses pour Waty, et causa la mort de bien des gens qui lui étaient dévoués.

Ils avaient trouvé sur le rivage, trois mille personnes au moins qui ne purent se mettre imméditement sur la défensive, et le roi Hettel arriva bientôt avec des troupes nombreuses.

Toute résistance était inutile. Les Hegelingen tirèrent des navires, et firent porter à terre les

objets dont ils n'avaient pas besoin, l'argent et les vêtements. Ils gardèrent les vivres. Nous payerons tout cela à notre retour, disait Waty.

Les pélerins spoliés jetaient les hauts cris, mais quoiqu'ils pussent dire, on n'estima pas que cela valut un morceau de pain. Waty poursuivait son but obstinément. Il lui fallait les barques et les nefs.

Hettel s'inquiétait peu de savoir, si les dévôts porteurs de croix pourraient jamais accomplir leur pélerinage. Il choisit cinq cents d'entre eux, les plus robustes qu'il pût trouver, et les força à s'embarquer avec lui... cinq cents, parmi lesquels il y en eut peu qui revinrent sains et saufs dans leur pays.

Lorsque le roi Hettel fut enlevé aux siens, sur une terre lointaine, c'était peut-être une punition du tort qu'il avait fait à de pauvres gens. Dieu sans doute lui faisait expier ainsi les attentats dont les bons pélerins avaient été victimes.

Hettel et ses hommes se hâtèrent d'embarquer. Une bonne brise les favorisait. Toutes voiles déployées, ils couraient à la rencontre de leurs ennemis, dont ils se promettaient de tirer une vengeance terrible.

Dix-septième Aventure

A cette même heure, le roi Ludwig, le seigneur Hartmuth et leurs compagnons, s'arrêtaient pour se refaire de leurs fatigue, sur une plage déserte.

Ils s'arrêtaient sur une vaste plage qui avait nom Wulpensand, trouvant là un endroit favorable pour désengourdir leurs chevaux, et pour se reposer eux-mêmes ; mais cette halte devait leur coûter cher !

Les belles prisonnières de l'Hegelingenland étaient tenues à l'écart sur la dune désolée. Leur seul aspect trahissait les souffrances qui leur avaient été imposées.

De tous côtés les Normands allumaient des feux. Ils auraient volontiers séjourné en ce lieu ; ils pensaient y rester au moins sept jours et sept nuits, si Dieu le permettait.

Hartmuth et ses vassaux, établis dans un site sauvage, se laissaient aller à la fainéantise.

Gudrune, la belle, était déjà si loin de Matellan, que rien ne troublait leur quiétude. Ils croyaient n'avoir plus rien à craindre de Waty et de ses amis.

Cependant, sur les flots tumultueux, une voile brillante était signalée. Le duc en était averti, mais lorsque Hartmuth et ses hommes aperçurent des croix sur la voile, ils demeurèrent persuadés qu'ils avaient devant eux des pélerins.

Peu de temps après, on vit paraitre trois belles nefs, et nenf grandes galères. Elles portaient des hommes peu habitués à orner de croix leurs vêtements, pour la plus grande gloire de Dieu. Les vassaux de Hartmuth devaient s'en ressentir bientôt.

Elles approchaient, et déjà l'on voyait qu'elles étaient chargées de guerriers aux casques étincelants. Ludwig et ses Normands allaient connaitre les horreurs des représailles. Aux armes, cria Hartmuth ; nos plus cruels ennemis sont devant nous.

Les nefs voguaient à toute vitesse vers la terre ; on entendait gémir les avirons sous la main des rameurs. Les jeunes gens, les vétérans qui se trouvaient sur le rivage, n'avaient d'autre souci que de se mettre promptement sur la défensive.

Ludwig et Hartmuth avaient saisi leur bouclier. Ils auraient été depuis la vieille débarqués

sur la terre normande, s'ils ne s'étaient laissé séduire aux attraits d'un doux repos. Ils avaient cru que Hettel n'avait plus de vassaux dévoués à défendre sa cause.

Ludwig parla à ses hommes : nous allons livrer un combat auprès duquel ceux que nous avons livrés jusqu'à ce jour, ne sont que jeux d'enfants. Nous avons affaire aujourd'hui à nos plus puissants ennemis. Je comblerai de biens ceux qui se conduiront vaillamment.

Hartmuth fit porter sa bannière en avant, sur la grève. Les nefs étaient si proches du rivage qu'on les pouvait atteindre avec un javelot. Le vieux Waty ne se faisait pas faute d'utiliser son bouclier.

Jamais le terrain ne fut disputé plus âprement. Les Hegelingen frappant de la lance et de l'épée, s'efforçaient de débarquer. Les coups tombaient si serrés que les plus intrépides en avaient leur content.

L'action était engagée sur toute l'étendue de la plage. Jamais sur la cime des Alpes, la neige chassée par l'ouragan ne tomba plus dru que ne tombaient les horions. Faire cesser le carnage n'eut été au pouvoir de personne.

Les épées s'entrechoquaient. Un long temps

s'écoula, avant que les Hegelingen pussent mettre le pied sur la terre ferme. Le vieux Waty s'élançait furieux et terrible. Il montrait assez ce dont il était capable. Malheur aux ennemis qui le serraient de près.

Le duc Ludwig courut à la rencontre de Waty. Il le frappa de sa lance acérée. Elle vola en éclats, qui furent projetés bien haut dans l'air. La témérité de Ludwig était grande !

Waty riposta si rudement que le tranchant de l'épée pénétrant dans le heaume atteignit l'occiput. Ludwig portait sur la tête un chaperon en bonne soie d'Abaly, sans quoi il eut été tué infailliblement.

C'est à grand'peine qu'il put s'en tirer la vie sauve. Il fut obligé de quitter le champ de bataille. Waty était habitué à vaincre. On vit en cette affaire nombre de bons guerriers tomber sous ses coups.

Hartmuth et Irold, se précipitèrent l'un sur l'autre. Les deux épées frappèrent sur les armets. L'un et l'autre parti entendit le choc. Irold était brave, le seigneur Hartmuth plein d'audace.

Herwig de Seeland, le noble et bon chevalier ne s'attarda pas en vue du rivage, et sauta dans la vague. Il avait de l'eau jusqu'au cou, mais il

était prêt à affronter tous les dangers pour le service des dames.

Les Normands auraient voulu qu'il se noyât. Une grêle de traits vint s'émousser sur son armure. Lui, faisait tous ses efforts pour se rapprocher de la plage, afin de venger les injures infligées à de nobles hommes.

Avant que les Hegelingen n'eussent mis le pied sur le rivage, le flot était teint de sang, jusqu'à une distance qu'un archer n'aurait pu dépasser avec sa flèche.

Jamais guerriers n'eurent à endurer de plus rudes épreuves, jamais un plus grand nombre d'hommes ne furent foulés aux pieds. On aurait peuplé tout un pays avec ceux là seulement qui moururent sans blessure apparente. Les Normands eurent à se repentir d'avoir commencé les hostilités.

Hettel soutenait, pour la délivrance de sa fille bien aimée, un combat terrible. Ses parents, ses amis, ses vassaux, faisaient subir à l'ennemi des pertes cruelles. Le Wulpensand était jonché de morts.

Les Normands et les gens de l'Hegelingenland frappaient avec des élans furieux, et de toute la force de leurs bras. Les intrépides Danois se

comportaient de telle façon, que ceux qui tenaient à la vie évitaient leur rencontre.

Ortwin et Morung laissaient derrière eux tant de cadavres, que le sol sur lequel ils avaient passé devenait fertile. Bien peu de guerriers savaient aussi bien qu'eux utiliser leur force. Ces deux seigneurs et ceux qui les suivaient étaient habiles à ouvrir des blessures profondes.

J'ai entendu dire que les orgueilleux Moorlandais, aussitôt qu'ils eurent opéré leur débarquement, marchèrent droit à l'ennemi. Hettel comptait avec raison sur leurs épées. C'étaient de rudes champions, qui firent couler bien du sang à travers les heaumes solides.

Leur chef était la vaillance même. En cette journée, il fit jaillir de mainte poitrine, le liquide rouge qui ternit l'éclat des cuirasses. Le vieux Waty et le chevalier Fruty n'auraient pas pu faire mieux.

Les deux partis avaient lancé tant de flèches que toutes leurs réserves étaient épuisées. Ortwin et ses leudes se portaient allègrement d'un point sur un autre, et les armets les mieux forgés se brisaient sous le choc de leur masse d'armes. Gudrune et ses compagnes pleuraient amérement.

Le combat fut de longue durée, car l'acharnement était grand des deux côtés. C'est pourquoi beaucoup de guerriers rapides furent tués. Hettel et ses parents voulaient à tout prix délivrer Gudrune.

Le jour baissait, la situation du roi Hettel devenait critique. Les hommes de Ludwig n'ayant aucun moyen de se dérober, prenaient le seul parti qu'ils pussent prendre, et ouvraient dans les rangs ennemis de sanglantes trouées. Ils continuaient ainsi à retenir entre leurs mains, la plus belle des princesses.

Cette lutte effroyable qui avait commencé dès l'aube, ne prit fin qu'à la nuit. Les jeunes recrues et les vétérans avaient fait leur devoir. C'est alors que Hettel rencontra le duc de Normandie.

Hettel et Ludwig levèrent leurs épées bien affilées. Chacun d'eux apprit alors à connaître la vigueur et la vaillance de son adversaire. Dans ce duel, Hettel succomba. Cet événement fit couler bien des larmes, bien des cœurs en furent navrés.

Dix-huitième Aventure

Le sire de Matellan étant mort, la nouvelle en fut portée à la séduisante vierge. Alors

Gudrune et ses compagnes firent entendre des lamentations. Elles étaient inconsolables. Les Normands eux-mêmes les prenaient en pitié.

Lorsque le terrible Waty apprit cet événement. Il se mit à grumeler ainsi qu'un sanglier. Son épée s'abattait si violemment sur les heaumes qu'on en voyait jaillir des étincelles rouges comme les feux du soir. Ses guerriers exaspérés l'imitaient de leur mieux, et la terre était ensanglantée !

Mais si brillants que fussent leurs faits d'armes, ils ne pouvaient plus rien pour le chef qu'ils avaient perdu. Les Hegelingen ne voulaient pas lâcher prise. Ils voulaient délivrer Gudrune et la ramener dans son pays.

Les gens de Waleis faisaient payer cher le sang de leur roi. Les Danois combattaient à côté des Hegelingen. Sous l'effort de ces hommes rudes, les plus solides armures volaient en éclats.

L'intrépide Ortwin voulait venger son père. Il était suivi par ses leudes, en grand nombre. Cependant, les ombres du soir s'étendaient sur la terre. Il y eut alors des méprises bien faites pour laisser d'amers regrets.

Un brave Danois s'élança sur Horand et lui

porta un coup violent qui résonna bruyamment sur l'acier. Horand la bonne épée, riposta aussitôt, et transperça son adversaire, puis voulant faire porter derrière la sienne la bannière du vaincu, il reconnut au son de la voix, celui qu'il avait mortellement blessé. C'était son propre neveu. Horand le pleura longtemps.

Herwig cria d'une voix forte : Allez vous vous entretuer. On n'y voit plus. Nous sommes exposés à frapper nos amis aussi bien que nos ennemis. De cette façon les deux tiers d'entre nous périraient avant l'aube.

Il ne faisait pas bon approcher le farouche Waty sur le champ de bataille. Il était dans un accès de fureur et culbuta plusieurs guerriers qui ne se relevèrent pas.

Force était bien d'interrompre l'action, pour l'engager de nouveau, le lendemain. Des deux côtés, les hommes étaient couverts de blessures. Le soleil avait disparu et la lune ne se montrait pas. La victoire échappait aux Hegelingen.

C'est à grand regret qu'ils cessaient de combattre, malgré que leurs bras fussent fatigués à l'excès.

Ils campèrent si près de l'ennemi que l'on

voyait briller autour de ses feux, les heaumes et les boucliers.

Le duc Ludwig de Normandie et Hartmuth tinrent conseil. Le vieux sire dit à ses hommes: Nul ne voudrait, à moins qu'il ne cherchât la mort, affronter le terrible Waty.

Usons de ruse. Couchez-vous à terre, la tête posée sur le bouclier, et menez grand tapage. De cette façon les Hegelingen n'auront pas de soupçon, et nous pourrons peut-être opérer notre retraite.

Les Normands suivirent ce conseil. Ils sonnèrent de toutes leurs forces dans leurs trompes et dans leurs buccins, comme gens qui sont restés les maitres du pays. Telle fut la supercherie dont usa le duc Ludwig.

Ses gens se mirent à pousser des clameurs, et à mener grand vacarme. On empêcha les jeunes captives d'appeler du secours. Celles qui n'obéissaient pas, étaient précipitées dans les vagues profondes.

Tout le bagage de l'armée fut chargé sur les chalands. Les Normands laissèrent derrière eux leurs morts, parmi lesquels beaucoup d'amis regrettés. Plusieurs nefs demeurèrent vides sur le rivage.

Grâce à leur astuce, ils purent prendre la mer. Quel douleur pour les femmes qu'on emmenait ainsi loin de leurs défenseurs, sans qu'elles pussent jeter un cri d'alarme. Les Hegelingen, restés sur la Wulpensand, ne s'aperçurent de rien.

Lorsque le jour parut, ceux que les Danois brûlaient de rencontrer étaient déjà loin. Waty fit résonner bien haut sa trompe de guerre. Il voulait poursuivre les fuyards et les exterminer.

Cavaliers et gens de pied, se mirent à la recherche de Ludwig, mais Ludwig avait décampé depuis longtemps. Ils trouvèrent des nefs vides, quantité de harnachements et de cottes de mailles disséminés sur le Wulpensand. Ceux qui les avaient portés s'étaient endormis dans la mort, et ne pouvaient plus faire de mal à personne.

Waty, ayant été mis au courant de tout cela, sa douleur fut grande. Il pleura amèrement la mort de Hettel ; il pleura de ne l'avoir pas vengé, de n'avoir pas écrasé Ludwig. Pourtant, bien des armures avaient été transpercées ; nombre de belles dames allaient être en deuil !

Ortwin lamentait la perte de ses vaillants leudes. On ne pouvait l'entendre sans être ému. Il n'est peut-être pas impossible de rejoindre nos ennemis, disait-il ; ils ne sont pas encore bien

loin ; peut-être ne nous échapperont-ils pas.

Le vieux Waty était tout disposé à partir, mais Fruty ayant regardé l'horizon et la position du vent l'en dissuada : Nous aurons beau nous diligenter, cela ne servira de rien. Les Normands sont au moins à trente milles d'ici.

Notre armée n'est plus assez nombreuse pour que nous puissions prendre sur eux un avantage décisif. Pesez mûrement toutes choses. Nous ne pouvons pas les poursuivre utilement.

Faisons porter nos blessés dans les nefs, et enterrons nos morts sur la grève. Nous les avons aimés, il convient de leur rendre les derniers honneurs.

Dans leur désespoir, les guerriers se tordaient les mains. Ils pensaient aux pertes qu'ils avaient subies, à la honte d'avoir laissé enlever la plus belle des princesses. Quelles nouvelles ils allaient rapporter à dame Hilda !

Le vaillant Morung s'écria : que ne puis-je prendre pour moi seul, toute la douleur et tous les regrets. Les nouvelles que nous allons rapporter dans notre pays sont tristes ; nous ne mériterons pas la récompense qu'on a coutume d'accorder au messager.

On se mit à rechercher les morts sur le Wul-

pensand. Le seigneur de Sturmland réunit les uns à côté des autres tous ceux qui étaient chrétiens. Sur la question de savoir où on les placerait, il consulta les jeunes chefs.

Le noble Ortwin parla ainsi : Célébrons leurs funérailles, et prenons soin qu'un vaste monastère soit élevé ici même, en mémoire de leur fin glorieuse. Celui qui voudra par pitié pour les siens contribuer à cette œuvre, donnera une part de son bien.

Le sire de Sturmland ajouta : Nous vendrons les chevaux et les armes de ceux qui ne sont plus, afin que le bien de ces héros soit employé à secourir les pauvres gens.

Donnerons-nous aussi une sépulture à nos ennemis, demanda le chevalier Irold, ou les laisserons-nous devenir la pâture des corbeaux ? Les hommes sages furent d'avis que nul ne devait être privé de sépulture.

Aussitôt qu'ils en eurent la possibilité, et qu'ils eurent pris le dessus de maintes difficultés, ils ensevelirent le roi qui était glorieusement tombé, victime de son amour pour sa fille. Ensuite furent ensevelis les autres morts, quel que fut leur nom ou leur pays.

Un terrain fut réservé pour les Moorlandais,

de même que pour les Hegelingen et les Normands. D'un côté les chrétiens, de l'autre les païens.

Pendant six jours, personne ne prit de repos. On n'avait pas le temps. Les guerriers demandaient à Dieu le pardon de leurs péchés.

Ils chantaient des psaumes. Jamais on ne vit, en aucun pays, prier Dieu avec tant de ferveur pour ceux qui avaient succombé dans la mêlée. Un grand nombre de religieux durent demeurer près des tombeaux, sur le Wulpensand, et beaucoup de gens demeurèrent, pour aider les religieux.

On leur attribua des terres : six milles acres au moins ; une maison hospitalière allait s'élever sur la dune. La nouvelle s'en répandit au loin.

Les guerriers, les dames, tous ceux qui avaient laissé parmi les morts un être aimé, donnèrent une part de leur bien en mémoire de celui qui n'était plus, et pour le salut de son âme. Le cloître fut richement doté.

Que Dieu fasse miséricorde à ceux qui reposent sur le Wulpensand, et à ceux qui gardent leurs tombeaux.

Voici que les guerriers valides se sont embarqués, profitant d'un vent favorable. Après

avoir souffert bien des angoisses, ils reviennent dans leurs foyers.

Dix-neuvième Aventure

Les nouvelles que rapportaient les hommes de Hettel ne pouvaient pas être plus désolantes. Ils avaient fait de si grandes pertes ! Les femmes allaient s'abandonner au désespoir.

Ortwin n'osait pas se présenter devant sa chère mère, qui s'attendait à revoir Gudrune et les dames de sa suite.

C'est en tremblant que Waty se rendit au palais. Nul autre que lui n'aurait osé. Sa force et son courage avaient été insuffisants, dans la terrible rencontre des armées. Il pensait que dame Hilda ne le lui pardonnerait pas.

Lorsque la nouvelle se répandit que Waty était revenu, bien des gens furent pris d'inquiétude. Ordinairement, au retour de ses campagnes, des fanfares bruyantes annonçaient sa marche. Telle avait été de tout temps sa manière de faire. Aujourd'hui il se faisait un profond silence dans toute l'armée.

Hélas, s'écria dame Hilda, que se passe-t-il donc ? Les hommes du vieux Waty portent un

bouclier brisé. Les chevaux avancent au pas, les hommes ont une attitude désolée. Je voudrais bien voir le roi.

A peine avait-elle prononcé ces mots que le vieux Waty parut. On s'empressa vers lui pour avoir des nouvelles des chers absents. Il parla et fit couler bien des larmes : Je vous dirai tout sans détour ; ils sont morts, ceux dont vous constatez l'absence. A ces mots tous furent consternés ; on n'avait dans aucun temps, vu une assemblée plus profondément émue.

Quelle douleur est la mienne, s'écria la reine. Il m'a donc été ravi, le bien-aimé de mon cœur, le noble Hettel ! Il n'est plus, celui dont j'étais fière. Ainsi, tout m'accable à la fois, car je ne reverrai jamais ma Gudrune.

Les chevaliers, les dames avaient le cœur navré. La reine poussait des sanglots dont le palais retentissait. Elle vociférait : Ne serai-je donc pas vengée de Hartmuth !

Waty de Sturmen lui dit : Séchez vos larmes, elles ne vous rendront pas ceux qui ont succombé. Dans quelques années, lorsque les enfants de ce pays seront devenus des hommes, je vengerai sur Ludwig et sur Hartmuth, nos douleurs et nos revers.

L'infortunée s'écria : Puissiez-vous dire vrai. Je donnerais toutes mes richesses pour être vengée, et revoir ma chère Gudrune... et Waty de répéter :

O reine, essuyez vos larmes ; nous allons dans douze jours, envoyer des messagers à tous les vassaux, pour les convoquer et délibérer sur le parti qu'il convient de prendre. Il peut encore se faire que les choses tournent mal pour les Normands.

Voici, ma dame, ce que je dois confesser : J'ai enlevé à des pélerins neuf nefs. Nous les restituerons à ces pauvres gens, afin que nos entreprises aient à l'avenir un succès moins funeste.

Oui, fit la reine, je suis de votre avis. Je n'aurai pas de repos que vous ne les ayez indemnisés du tort qui leur a été fait. Usurper le bien des pélerins est une faute grave. Pour chaque marc perdu par eux, j'en donnerai trois de mon argent.

Ainsi que la reine le voulait, on restitua les nefs avant que les pélerins n'eussent quitté leur campement. Ils furent généreusement indemnisés, et n'eurent plus à se plaindre ; la fille du puissant Hagen était à l'abri de tout reproche.

Le jour suivant, le brave Herwig de Seeland, se rendit auprès de dame Hilda qu'il trouva lamentant la mort du roi son époux. Elle se tordait les bras dans le paroxysme de la douleur.

Touché par la douleur de cette femme, le généreux Herwig se prit à pleurer avec elle. Il lui adressa ces paroles : Ceux qui ont le désir et le pouvoir de vous venir en aide, ne sont pas tous morts ; l'ennemi sait ce que valent leurs épées.

Je n'aurai aucune tranquillité d'esprit, aucun contentement, tant que Harmuth n'aura pas été châtié du rapt de ma fiancée, et du massacre de mes guerriers. Je l'attaquerai si rudement que j'anéantirai sa puissance.

On avait pris le grand deuil. Une imposante cérémonie eut lieu au burg de Matellan. Les conjonctures étaient telles que dame Hilda voulait voir tous les vassaux réunis autour de leur reine.

Les braves Danois, les Frisons, et les gens de Sturmland, s'étaient empressés d'accourir. Les guerriers de Morung arrivaient des marches de Waleis. Avec eux, les Hegelingen avaient répondu à l'appel de la belle Hilda.

Ortwin avait quitté l'Ortland, pour venir près

de sa mère. Tous donnèrent au roi les regrets qui lui étaient dus. Les chefs avaient hâte de tenir conseil avec la reine. Les vaillants hommes voulaient tenter une nouvelle expédition.

Le vieux Waty parla ainsi : Attendons pour agir, que ceux qui sont aujourd'hui des enfants, soient en âge de porter les armes. Ces nobles jeunes gens se souviendront des parents qu'ils ont perdus, et nous apporteront le concours le plus dévoué.

Quand donc cette expédition pourra-t-elle avoir lieu ? demanda la reine. Convient-il de la différer, alors que ma chère fille est retenue par nos ennemis sur la terre étrangère, dans une cruelle captivité ? O infortunée que je suis, il n'y aura donc plus de joie pour moi sur la terre !

L'entreprise ne peut être menée à bien, dit Fruty le Danois, tant que nous ne disposerons pas d'un nombre d'hommes suffisant. Il faut nous mettre en marche avec les forces nécessaires pour briser la résistance des Normands et délivrer Gudrune.

Dieu veuille que je la revoie, s'écria la reine.

Le temps me paraîtra long d'ici là, affligée comme je suis. Nul ne pensera à moi et à la

pauvre Gudrune sans être ému de pitié, s'il a quelque sensibilité dans l'âme.

Lorsque les chefs prirent congé, la noble veuve leur dit : que ceux qui penseront à moi soient bénis. Tenez-moi au courant de vos faits et gestes, braves chevaliers, et mettez tout en œuvre pour que l'expédition ait lieu bientôt.

Les avis de Waty, le vieux et bon seigneur, étaient ceux d'un homme prévoyant : ma dame, pour mener à bien notre dessein, il faut faire abattre les meilleurs arbres de vos forêts, et mettre en chantier dans chaque province quarante bonnes barques à rames.

Elle répondit : Je ferai construire au bord des flots vingt grandes nefs solides, fortes et bien armées. J'espère qu'elles pourront porter mes fidèles vassaux au pays de nos ennemis.

Comme il allait partir, le sire de Moorland s'avança respectueusement vers la reine. Faites-moi savoir dit-il, à quel moment vos guerriers se mettront en campagne. Un seul mot suffira. Je veux marcher avec eux.

On se quitta avec des effusions de cœur. Les épreuves avaient été cruelles. Tout le monde était ému, les dames et les guerriers. Ceux-ci ne

cessaient de méditer une revanche, à laquelle les Normands ne s'attendaient guère.

Lorsque les Moorlandais se furent mis en route pour retourner chez eux, dame Hilda s'occupa d'approvisionner les religieux restés sur le Wulpensand, et leur demanda des prières. Dame Hilda était pieuse.

Elle fit construire en ce lieu un vaste monastère, avec un cloître et un hôpital. Le monastère et les tombeaux du Wulpensand ont aujourd'hui un renom qui s'étend au loin.

Vingtième Aventure

Changeons de propos, et laissons les religieux à leurs prières. Nous allons parler de Hartmuth qui ramenait dans son pays, un grand nombre de nobles et belles jeunes filles.

Les Normands avaient opéré leur retraite, ainsi que nous l'avons raconté, abandonnant sur le champ de bataille une jonchée de guerriers d'élite, tous blessés à mort, qui furent longtemps pleurés par leurs parents.

Lorsque les hommes valides eurent pris la mer (non sans peine), les jeunes gens et les vétérans furent saisis de honte. Malgré les

avantages que la fuite leur procurait, ils se reprochaient d'avoir fui.

Maintenant qu'ils approchaient de Normandie, la terre de Ludwig, les gens de mer oubliaient leurs fatigues, en revoyant leur patrie. Un d'eux s'écria : Le burg de Hartmuth est en vue.

Le vent les poussait vers la terre. Tous se réjouissaient de retrouver leurs femmes et leurs enfants, qu'ils avaient pensé ne plus revoir.

Lorsque Ludwig aperçut son donjon, sur la falaise, le duc de Normandie dit à Gudrune : Voyez-vous ce burg, princesse, si vous voulez être bienveillante, vous serez souveraine dans un riche pays.

La noble jeune fille répondit tristement : Ce n'est plus mon fait d'accorder des faveurs ; j'en suis empêchée par des obstacles insurmontables. J'aurai dorénavant les pleurs en partage. Telle est ma destinée.

Ludwig reprit : Essuyez vos pleurs et épousez Hartmuth, le vaillant chevalier. Vous vivrez à ses côtés, heureuse et puissante. Toutes nos richesses seront entre vos mains.

La fille de Hilda répondit : Pourquoi revenir sur ce projet ? J'aimerais mieux mourir que d'épouser Hartmuth. Il est né dans une condi-

tion qui rend impossible toute alliance entre nous. Je quitterai la vie avant d'être sa femme.

Ludwig fut blessé au vif par ces paroles. Il la saisit par les cheveux et la précipita dans la mer. Hartmuth intervint à propos pour sauver la jeune fille.

Sans lui, elle eut été submergée, engloutie dans les vagues profondes. Le vigoureux chevalier la saisit par ses blondes tresses, et l'arracha à une mort imminente. Puis la déposa, toute dévêtue dans une barque. Ludwig restait malhabile à donner des soins aux dames. Ah ! combien étaient douloureuses les pensées d'une vierge si peu habituée à de pareils traitements !

Les compagnes de Gudrune étaient consternées ; toutes poussaient des cris. Rien ne pouvait leur être plus pénible que de voir brutaliser ainsi la fille de leur roi. Elles pensaient dans le for intérieur : On nous traitera plus durement encore.

Le seigneur Hartmuth s'emporta : Pourquoi jetez-vous dans les flots la belle Gudrune, qui m'est aussi chère que la vie ? Si tout autre que mon père s'était permis d'agir ainsi, je l'aurais outragé, je l'aurais tué.

Ludwig répondit : Je suis arrivé à la vieillesse

sans avoir été insulté par personne, et je veux être respecté jusqu'à la fin de ma vie. Recommandez à Gudrune de ne pas m'adresser d'injures.

On avait déjà fait partir en avant des hérauts, chargés d'annoncer les bonnes nouvelles. Ils avaient mission de porter à dame Gerlinde des hommages, et mille témoignages d'affection, de la part de son fils Hartmuth. Celui-ci la priait de venir au-devant de ses guerriers sur le rivage.

Il lui annonçait l'arrivée de la princesse des Hegelingen, celle qu'il avait désirée avant même de l'avoir vue. A cette nouvelle, Gerlinde ressentit une joie telle, qu'elle n'en avait pas connu de pareille dans sa vie.

Le fidèle messager parla ainsi : ma dame, daignez aller au devant de cette belle et malheureuse princesse, pour la saluer et lui témoigner des égards. Descendez vers le rivage avec votre noble fille, et les hommagers de votre maison, vos camérières, vos suivantes et vos bons chevaliers. Daignez vous rendre au môle où le débarquement aura lieu, faire gracieux accueil à la jeune captive et à ses compagnes.

Je le ferai volontiers répondit Gerlinde. Cela me remplit de joie de recevoir en ce pays la fille

du roi Hettel et les personnes de sa suite. J'imagine que je verrai souvent Hartmuth aux petits soins près d'elle.

Ordre fut donné de tenir prêts des chevaux magnifiquement harnachés. La jeune sœur de Hartmuth était touchée d'une véritable joie, et s'estimait heureuse de voir sur les terres de son père, Gudrune dont la beauté était si vantée.

Chacun ouvrait armoires et coffrets pour en tirer ce qu'il avait de plus beau. Les hommes de Hartmuth avaient reçu l'ordre de paraitre dans leurs plus brillants costumes. La cour de Normandie devait s'avancer en grand arroi au devant de ceux qui allaient arriver.

Trois jours après, les dames et les seigneurs de la maison de Gerlinde avaient achevé tous les préparatifs d'une brillante réception. Ils sortirent du burg à cheval.

Les vaisseaux étaient déjà entrés dans le port. On débarquait. Les guerriers se réjouissaient de revoir leurs pays, mais Gudrune et ses dames avaient le cœur bien gros.

L'audacieux Hartmuth conduisait Gudrune par la main. Elle aurait bien retiré cette main, si elle avait pu. L'infortunée acceptait à contre cœur l'honneur qui lui était fait. Lui, au con-

traire, était radieux et n'avait d'yeux que pour elle.

Soixante jeunes filles au moins, accompagnaient Gudrune. On aurait pu croire qu'elles étaient venues pour assister à quelque solennité. Elles avaient été admirées dans plus d'un pays, mais se trouvaient aujourd'hui dans une situation qui ne leur permettait pas de penser aux fêtes.

La sœur de Hartmuth escortée par deux riches seigneurs, s'avança au-devant de la fille de Hilda, pour lui faire révérence. La jeune Normande, les larmes aux yeux, embrassa la jeune captive et lui serra les mains.

Dame Gerlinde aurait voulu aussi embrasser Gudrune. Gudrune la repoussa. J'ai donné un baiser à votre fille, mais vous auriez mauvaise grâce à me faire un compliment de bienvenue. Vos conseils sont cause que j'ai été enlevée, éloignée de ma patrie, que j'ai souflert mille peines, mille hontes, et que je reste exposée à souffrir plus encore.

La vieille s'appliquait à amadouer la jeune princesse, à flatter les personnes de sa suite. Il y avait sur la plage grande affluence de peuple, grand tumulte de voix. On avait dressé pour Hartmuth et ses hommes, des tentes dont les

draperies étaient relevées par des torsades de soie.

Les gens de mer eurent beaucoup à faire, pour débarquer les passagers et la cargaison. Gudrune était toujours très entourée et regrettait de l'être. Seule Ortrune lui était sympathique.

On passa toute la journée sur la plage. Chacun s'efforçait de distraire Gudrune. Peine perdue ! Elle avait des larmes plein les yeux. Ses joues roses en étaient inondées. En vain Hartmuth lui prodiguait ses soins. Il ne pouvait rien pour apaiser cette profonde douleur.

Ortrune, quels que fussent les sentiments de ses proches, ne manqua jamais de bienveillance pour la noble captive. Elle lui faisait volontiers compagnie, et s'efforcait de lui rendre la vie supportable. Avec quels regrets, quelle amertume, la malheureuse Gudrune pensait à ceux qui l'aimaient !

Les gens de Normandie étaient éblouis, non sans raison, lorsque les chevaliers et les servants faisaient montre des objets précieux rapportés du pays des Hegelingen. Chacun fêtait les amis qu'il avait pensé ne plus revoir.

En dépit du bon accueil qu'ils recevaient, les guerriers de Hartmuth qui venaient de quitter la mer orageuse, durent se séparer et ils se disper-

sèrent dans toutes les directions. Queques-uns se réjouissaient, d'autres avaient des regrets.

Leur chef se mit en route lui aussi. Il emmena Gudrune dans une place forte, où on la retint plus longtemps qu'elle ne l'eut voulu ; c'est là qu'elle fut abreuvée d'outrages.

Lorsque la belle fut installée dans le donjon, le chevalier ordonna à ses gens d'obéir en tout point à celle qui devait un jour porter la couronne de Normandie, et récompensa richement ceux qui étaient habiles à la servir.

La vieille Gerlinde disait : Quand donc Gudrune ouvrira-t-elle ses bras à Hartmuth, le jeune et noble héros ? Cela ne devrait pas souffrir de difficulté, il la vaut bien.

La jeune fille qu'on avait arrachée à sa famille entendit ce propos et s'écria : Dame Gerlinde, connaissez-vous une seule femme capable d'épouser le meurtrier de son père, capable d'agréer les témoignages de sa tendresse ?

Eh, fit Gerlinde, il faut prendre bravement son parti des choses qu'on ne peut empêcher. Consentez à épouser Hartmuth, et je jure sur ma tête que je vous donnerai des preuves de ma reconnaissance. Si vous voulez être duchesse, je mettrai ma propre couronne sur votre tête.

L'infortunée répondit: Je ne veux pas la porter. Ne me parlez pas de ce qu'elle vaut. Ce n'est pas pour sa richesse que je prendrai un époux. J'espère ne pas être prisonnière pour toujours. Mon cœur est fixé loin d'ici.

Hartmuth, le jeune seigneur fut profondément contristé et blessé par ces paroles. Si je n'obtiens pas, dit-il, le consentement que je sollicite, Gudrune n'aura plus à compter sur mon affection.

Il appartient aux personnes expérimentées, observa la méchante Gerlinde, de diriger la jeunesse; confiez-moi, Seigneur, la direction de Gudrune, et je saurai, je crois, vaincre son orgueil.

Je consens volontiers, répondit Harmuth, quel qu'en soit pour moi le résultat, de la confier à vos soins. Cela convient à sa situation et à la vôtre. Elle est malheureuse et dépaysée, vous la traiterez, ma mère, avec bonté.

Sans différer, le jeune chef laissa donc la belle Gudrune entre les mains de sa mère. La noble fille de roi en fut profondément affligée. Les remontrances de dame Gerlinde n'étaient pas pour lui plaire.

La vieille énergumène parla durement à la

jeune fille : Si vous ne voulez pas accepter la paix, il faut vous résigner à supporter la peine. Regardez autour de vous ; nul ne peut faire que vous échappiez à cette alternative. Dès demain, vous allumerez et entretiendrez le feu de ma chambre.

La noble fille répondit : La nécessité s'impose à moi et me contraint. Je ferai tout ce que vous me commanderez de faire, jusqu'à ce que Dieu me délivre et me rappelle à lui. Les enfants de ma mère n'avaient pas encore soufflé le feu !

Gerlinde reprit : Vous apprendrez à faire, si Dieu me prête vie, ce que les autres princesses n'ont pas encore fait. Vous payerez cher votre orgueil. A partir d'aujourd'hui vous n'aurez plus de dames suivantes.

L'opinion très avantageuse que vous prenez de vous-même (et dont j'ai entendu parler), sera cause que vous aurez à endurer ici bien des peines. Vous expierez cette morgue. Vous serez privée de toute prérogative et humiliée.

La méchante Gerlinde prise de colère, se rendit au palais, et dit à Hartmuth : la fille du roi Hettel parlera toujours avec mépris de tes amis et de toi. J'aimerais mieux ne plus la voir, que d'avoir à l'entendre.

Le chevalier Hartmuth répondit : Quelle que soit la conduite de cette enfant, traitez-la avec bonté. Je vous en serai reconnaissant. Il n'est pas bien surprenant qu'une alliance avec moi lui sourie peu. Je lui ai fait tant de mal !

Dame Gerlinde continua : elle n'écoute personne ; elle est d'humeur altière, et ne deviendra jamais ta femme de bon gré. Il faudra avec elle employer la force. Je l'employerai plutôt que de renoncer à nos projets.

Le chevalier reprit : ma mère soyez bienveillante pour elle, par affection pour moi. Faites en sorte que cette fille de roi ne me prenne pas en haine.

La vieille furieuse, se rendit sur l'heure près des jeunes filles enlevées au pays des Hegelingen. Mesdemoiselles, dit-elle, vous aurez dorénavant à prendre mes ordres, et à m'obéir en tout et pour tout. A partir d'aujourd'hui vous êtes à mon service.

On sépara les belles vierges, si bien que pendant longtemps, elles ne purent avoir les unes avec les autres aucun entretien. Celles qui avaient droit à un titre de duchesse, étaient employées à tourner le rouet ; les plus nobles avaient à faire des travaux pénibles.

Quelques-unes tillaient du lin ou filaient jour et nuit, bien que beaucoup d'entre elles comptassent des rois parmi leurs ancêtres. Celles qui avaient été habituées à coudre dans la soie et l'or, les fines pierreries, étaient employées à de rudes corvées.

La plus qualifiée de toutes, s'appelait Hergarde. La nature l'avait comblée de ses dons. Elle eut été l'ornement d'une cour... On la chargea de porter de l'eau dans l'appartement d'Ortrune.

Une autre, d'origine gallicienne, que sa mauvaise étoile avait conduite de Portugal en Irlande puis d'Irlande au pays des Hegelingen, à la suite de Gudrune, était au nombre des captives.

Cette jeune fille de race princière, dont le père possédait des châteaux forts et de vastes domaines, devait attiser de ses blanches mains le feu des poëles, dans les salles où se réunissaient les femmes de Gerlinde, et n'avait pas à espérer qu'on la remerçiât de ses services.

Pour comble d'infortune, toutes avaient à recevoir les ordres des plus grossières servantes et à leur obéir aveuglément. On avait peu d'égards pour leurs ancêtres, au pays Normand.

Pendant trois ans et demi, ces nobles demoiselles furent traitées comme des esclaves. Cela

est bien certain. Lorsque Hartmuth revint dans son pays, après deux expéditions qu'il avait entreprises successivement, elles étaient encore dans cette triste condition.

Il demanda à voir Gudrune, et du premier coup d'œil acquit la certitude qu'elle avait été privée de nourriture et de bons soins. Elle expiait sa vertueuse conduite.

Lorsqu'il fut en sa présence, le jeune chef lui parla ainsi : Demoiselle, comment donc avez vous été traitée, depuis que j'ai quitté ce pays avec mes guerriers ? Elle dit : Je suis réduite à la condition de serve. Vous avez commis un crime et c'est moi qui en porte la peine.

Harmuth fit des reproches à sa mère : qu'avez vous fait ? Ne vous avais-je pas recommandé de prendre sous votre protection cette jeune fille, afin qu'en ce pays, son chagrin fut allégé par les bons traitements.....

La vieille louve répliqua : Comment traiter autrement la fille de Hettel. Sachez donc que je n'ai jamais pu, ni par remontrances, ni par supplications, l'empêcher d'outrager votre père, vous-même et tous vos parents.

Hartmuth insista : Elle souffre cruellement. Mes guerriers ont massacré un grand nombre

de ses parents ; nous avons fait de la noble Gudrune une orpheline. Mon père a tué le sien. Comment sa douleur ne serait-elle pas facile à exaspérer ?

La vieille reprit : Mon fils, croyez-moi ; c'est en vain que nous supplierions Gudrune pendant trente années. Pour l'amener à vous, il faudra la contrainte, les rigueurs. Tout autre moyen échouerait.

Elle ajouta : Je veux lui donner des soins de plus en plus attentifs. Le rude guerrier ne soupçonna pas que la jeune fille allait être de plus en plus maltraitée, à tous égards. Personne hélas ! ne s'interposerait, personne ne la défendrait.

Gerlinde retourna dans ses appartements, et s'adressa à la princesse de l'Hegelingenland en ces termes : Si vous ne voulez pas, belle demoiselle, modifier votre manière d'être et d'agir, je vous ferai épousseter avec les tresses de vos cheveux, la poussière des bancs et des escabeaux.

Je vous ordonne de balayer ma chambre trois fois par jour, et d'y entretenir le feu. Elle répondit : Je supporterai tout, plutôt que de trahir la foi jurée à mon fiancé.

Elle faisait de bonne grâce ce qu'on lui don-

nait à faire, et ne négligeait jamais sa tâche, la noble fille. Depuis huit ans, elle endurait toutes les vexations sur la terre étrangère, malmenée comme ne fut jamais fille de roi.

La neuvième année approchait. Hartmuth, qui était homme de sens, se prit à penser que s'il mettait sur sa tête la couronne de Normandie, s'il était seul maitre en son pays, ce serait grand profit pour lui-même et pour ses amis.

Il revenait avec les hommes de son ban, d'une expédition au cours de laquelle il s'était distingué entre tous par son intrépidité. Il espérait toujours se faire agréer par la beauté qu'il préférait à toutes les autres.

Aussitôt qu'il eut quelque loisir, il demanda à la voir. Gudrune n'était même pas vêtue convenablement (grâce au mauvais vouloir de Gerlinde), mais ne prenait aucun souci des démarches et sollicitations du jeune chef.

Elle était honnête, vertueuse et d'une grande énergie. Quelques familiers de Hartmuth étaient d'avis qu'il fit ses affaires lui-même, sans consulter dame Gerlinde. Ils lui conseillaient de mettre en œuvre ses propres ressources, pour vaincre la résistance de la jeune fille, et passer de douces heures auprès d'elle.

Hartmuth écouta ce conseil. Il se rendit aux appartements où se tenait la belle, la prit par la main et lui dit : Noble demoiselle, il faut que vous m'épousiez ; vous porterez ma couronne, et tous ceux qui m'ont juré fidélité seront à vos ordres.

La noble vierge répondit : Je n'en ai nulle envie. Gerlinde est si méchante et me fait tant souffrir que je ne pense guère au mariage. Je vous hais de tout mon cœur, vous et les vôtres.

Cela m'afflige, dit Hartmuth ; je m'efforcerais de vous faire oublier les rigueurs de ma mère, je vous dédommagerais, soyez-en sûre. La jeune fille répondit : Je ne veux être à vous ni maintenant, ni jamais.

Hartmuth s'emporta : Vous savez que ce pays est à moi avec ses burgs ; que ce peuple m'obéit. Qui peu m'empêcher de vous imposer ma volonté, si tel est mon bon plaisir ?

La fille de Hettel répondit : Ce serait une félonie, mais je suis sans crainte. Les princes feraient entendre leurs voix, s'ils apprenaient que la petite fille du roi Hagen a été outragée dans le pays de Hartmuth.

Peu m'importe ce qu'ils diraient, continua Hartmuth. Je serasi heureux de poser ma cou-

ronne sur votre front, si le mariage vous plaisait! Elle répéta : n'espérez pas que je vous donne jamais satisfaction.

Vous n'avez pas oublié, seigneur Hartmuth, ce que j'ai à vous reprocher et tout le mal que m'a fait votre main puissante. Vous m'avez enlevée à ma patrie, vous me retenez ici en captivité ; vos guerriers ont massacré les défenseurs de mon foyer.

Et pour comble de douleur, votre père a tué le mien. Si j'étais un chevalier, Ludwig ferait bien de ne pas approcher de moi, sans être revêtu d'une bonne armure. Convient-il donc maintenant que j'épouse le fils de Ludwig !

Jusques à présent, un mariage n'a jamais été conclu sans consentement des deux parts. Ainsi le veut l'honneur, ainsi le veut le droit, et Gudrune pleurait amèrement au souvenir de son père.

Hartmuth ne pouvait dissimuler sa colère : Je m'inquiète peu de savoir ce qu'on vous a fait. Puisque vous refusez de porter ma couronne, vous en subirez les conséquences ; vous trouverez ce que vous avez cherché.

Je ferai ce que j'ai fait jusqu'à présent, je serai la servante des femmes de Gerlinde et des

hommes de Hartmuth. Je supporterai tout avec résignation puisque Dieu m'oublie. J'ai dans le cœur une peine profonde.

Pour tenter un suprême effort, on s'adressa à la jeune Ortrune, et aux dames de sa suite. On espérait qu'à force de prévenances et de caresses, elles obtiendraient de l'infortunée Gudrune, le consentement qu'elle avait jusqu'alors refusé.

Le chevalier Hartmuth avait entretenu sa sœur de ce projet : Je vous donnerai de ma reconnaissance un gage magnifique, si vous m'aidez à consoler Gudrune, ou tout au moins à adoucir son ressentiment.

La demoiselle de Normandie répondit : Je m'efforcerai de sécher ses larmes, et les dames qui m'entourent s'y emploieront comme moi avec sollicitude. Nous ferons le possible, nous l'entourerons de soins, comme si nous étions de sa famille.

Gudrune la remercia de ses bontés : Je suis touchée du désir que vous exprimez de me voir comblée d'honneurs, et le front ceint de la couronne de Normandie, aux cotés deHartmuth ; je suis pénétrée de reconnaissance, mais je ne dois pas ici oublier ma patrie.

Vingt-et-unième Aventure

La souveraineté, le pays avec ses burgs, tout avait été offert à Gudrune qui avait tout refusé. Alors on l'obligea à faire tous les jours, depuis le matin jusques au soir, le métier de lavandière. Ce fut ce qui perdit Ludwig, lorsque Herwig marcha à sa rencontre.

Levez-vous, Gudrune ; allez trouver Ortrune ; vous aurez près d'elle toutes vos aises, et on vous servira de bon vin. Et la captive de répondre : Je ne veux pas être duchesse.

Votre passion, seigneur Hartmuth, ne vous a pas fait oublier que j'ai été promise et fiancée à un prince. Il me jura sa foi, je lui jurai la mienne, depuis longtemps déjà. Lui vivant, je ne puis épouser un autre homme.

Hartmuth disait : Vous vous tourmentez inutilement. Rien ne peut nous séparer, si ce n'est la mort. Vous serez près de ma sœur dans une situation honorable. Elle s'efforcera de vous consoler.

Ortrune apportait à Gudrune toutes les choses qui pouvaient lui plaire, et partageait tout avec elle. Hartmuth se berçait de l'illusion que les témoignages d'affection réussiraient à calmer

une douleur profonde. Sa sœur et lui-même croyaient avoir trouvé le moyen d'en venir à leurs fins.

Gudrune remerciait celle qui lui offrait ses bons offices. Ortrune s'asseyait aux pieds de Gudrune, lui faisait servir des mets délicats, des vins généreux, si bien que leurs joues devenaient de la couleur des roses... mais l'infortunée ne pouvait prendre sur elle de faire bon visage au jeune chef, qui se mettait bien inutilement en frais de prévenances et de compliments. Gudrune, ne cessant de se remémorer tous les affronts qu'elle et ses dames avaient eu à endurer sur cette terre étrangère, faisait à Hartmuih une nargue cruelle, qui la vengeait de tout ce qu'elle avait souffert.

A la fin, Hartmuth blessé ripostait : Sachez, noble demoiselle, que je vaux bien le prince Herwig, dont vous vous honorez d'être la fiancée. Vous avez vraiment pour moi des mots trop durs.

Si vous vous absteniez de ces mots là, nous y trouverions profit tous les deux. Je suis profondément affligé de tout ce qui vous peine, de tout ce qui désole votre esprit et votre cœur, car en dépit de votre animosité contre moi,

je voudrais voir ma couronne sur votre front.

Hartmuth se rendit près de ses féaux et leur recommanda de veiller sur le pays et sur les forteresses, car il faisait à certains moments des réflexions comme celle-ci : J'inspire une haine si violente, qu'elle pourrait bien un jour m'attirer quelque fâcheuse affaire.

Alors, l'odieuse Gerlinde prit de nouveau à son service la belle vie ge, et ne lui laissa pas un instant de repos. Celle qu'on aurait à bon droit cherchée parmi les princesses, fut reléguée parmi les serves.

La vieille louve lui adressa des paroles méchantes : Or, ça je veux avoir pour chambrière la fille de Hilda. Celle qui se montre si opiniâtre, et qui croit son opiniâtreté invincible, sera à mes ordres. Il faudra qu'elle m'obéisse ponctuellement.

La vaillante jeune fille dit : Tout ce que je puis faire pour votre service, je le ferai avec zèle et résolûment, nuit et jour, en toute saison, puisque je suis pour mon malheur, obligée de vivre loin des miens.

L'odieuse Gerlinde reprit : Vous porterez chaque jour sur la grève, mon linge et celui des dames de ma maison. Vous le laverez et : Ayez

soin qu'on ne vous surprenne pas en flagrant délit d'oisiveté !

La noble demoiselle parla ainsi : Ordonnez, puissante dame, qu'on me montre comment je dois m'y prendre pour laver votre linge. Le bonheur n'est pas fait pour moi. Je voudrais que vous rendiez ma vie plus dure encore.

Ordonnez donc qu'on me montre ce que j'aurai à faire. Je ne trouve pas indigne de moi le travail qui me permettra de gagner mon pain. Je ne refuse mes services à personne. Elle avait du caractère, l'infortunée Gudrune !

On lui adjoignit une lavandière, qui devait l'aider à porter le linge sur la grève, et lui montrer ce qu'elle avait à faire. Gudrune, abreuvée d'amertume, pour la première fois de sa vie, se mit à faire fonction de serve. Personne ne s'interposa. C'est ainsi que l'infortunée était traitée par Gerlinde !

La lavandière lui apprit son métier devant le burg de Ludwig. C'est là que Gudrune travaillait pour ses maîtres. Personne, dans le pays normand, ne blanchissait aussi bien qu'elle. Les demoiselles de la maison de Gudrune étaient profondément attristées, quand elles la voyaient accomplissant sa tâche sur la grève.

Une d'elles, qui était aussi une fille de race princière, prenait la chose à cœur plus encore que les autres. Toutes gémissaient du sort qui réduisait leur propre maitresse à l'exercice d'un pareil métier.

Hildeburge s'écriait, tout émue : Que Dieu jette sur nous un regard de pitié; nous sommes accablées, on ne nous accorde aucun repos, à nous qui avons été amenées ici à la suite de Gudrune; et voici maintenant que notre maîtresse elle-même est obligée de faire le métier de lavandière.

Gerlinde entendit ces paroles et sa colère éclata : Puisque vous regrettez que votre maîtresse soit réduite à faire ici de pareils travaux, aidez-là du matin au soir. Je l'aiderai volontiers, répondit Hildeburge, si vous le permettez.

Au nom du Tout-Puissant, dame Gerlinde, ne la laissez pas seule. Elle est fille de roi. Bien que mon père, lui aussi, portât une couronne, je me soumettrai volontiers à cette corvée. Laissez-moi travailler avec elle ; je la suivrai dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

La détresse extrême de cette noble princesse est un chagrin de plus ajouté à mes propres chagrins. Autrefois, Dieu permit qu'elle vécut

dans la magnificence. Elle comptait parmi ses ancêtres les rois les plus puissants. La tâche qu'on lui donne à faire ici, n'est pas celle qui lui convient. Je n'hésiterai pas à lui venir en aide.

La méchante Gerlinde dit : Vous aurez souvent à souffrir pendant les rudes hivers; vous marcherez sur la neige et vous ne cesserez pas de laver mon linge quand soufflera le vent glacé du Nord, alors qu'il vous plairait de rester dans un salon bien chauffé.

Hildeburge attendit avec impatience que le soir fut venu, pour porter à sa gentille maîtresse quelque consolation. Alors, elle se rendit à la chambre de Gudrune, où toutes deux épanchèrent leur cœur et pleurèrent ensemble.

Hildeburge disait : J'ai grand chagrin à vous voir dans une situation si pénible. J'ai supplié la vieille démoniaque de ne pas vous laisser seule à essorer le linge sur la grève. Je veux prendre ma part de votre peine.

Gudrune répondit : Le Christ vous récompensera de la compassion que vous me témoignez. Si vous voulez taire avec moi le travail des lavandières, nous y trouverons avantage toutes les deux. Le temps nous durera moins et nous aurons meilleur courage.

Quand on eut permis à ces infortunées d'emporter le linge pour le laver ensemble, ce leur fut une consolation au milieu de leurs peines. Bien que la plupart des lavandières eussent beaucoup de travail à faire, on leur en donnait plus encore qu'à toutes les autres.

Les mauvais traitements infligés à Gudrune, à Hildeburge, arrachaient des larmes à leurs compagnes. C'était un spectacle fait pour inspirer de la pitié, à celles qui étaient elles-mêmes bien molestées.

Cet état de choses dura longtemps, en vérité. Pendant cinq ans et demi, les deux princesses durent battre le linge des guerriers de Hartmuth. Jamais femmes ne furent plus durement traitées. Elles vivaient misérablement et sans abri.

Vingt-deuxième Aventure

Pendant que Gudrune faisait un métier de serve près des dames et des guerriers, dame Hilda ne cessait de penser aux moyens de revoir sa fille, de la délivrer.

Sur le rivage de la mer, elle faisait achever sept grandes nefs solides et bonnes, pourvues de quilles, et vingt-deux barques toutes neuves,

bien fortes et soigneusement munies de toutes choses utiles.

Hilda avait déjà fait lancer sur les flots quarante galères. C'était sa joie de les voir. Elle enrôlait les hommes destinés à l'expédition, s'efforçait de les bien approvisionner, se montrait pleine de sollicitude pour les guerriers et savait se les attacher.

Le temps approchait où ils devaient s'embarquer et aller à la recherche de celle qui souffrait et peinait sur la terre étrangère. La belle Hilda avait donné des vêtements neufs à ses hérauts d'armes.

On était à la Noël. Hilda fit appel à ceux qui voulaient venger la mort de Hettel, fixa le jour du rassemblement, et donna pour mission à ses amis, à ses féaux, d'aller chercher sa fille au pays de Ludwig et de la ramener.

Hilda envoya tout d'abord ses messagers à Herwig et à ceux qui suivaient sa bannière, pour leur rappeler la foi jurée. N'avaient-il pas juré en effet, dans un temps déjà lointain, d'entreprendre une expédition contre les Normands, car les Normands avaient laissé bien des enfants en deuil chez les Hegelingen.

Les messagers de Hilda se rendirent en hâte

au pays de Herwig. Il savait bien pourquoi on les envoyait vers lui. Aussitôt qu'il les aperçut, il s'avança au-devant d'eux. Il leur fit un accueil cordial et les écouta avec bienveillance.

L'un des messagers parla ainsi : Vous savez, seigneur, dans quelles circonstances vos guerriers ont prêté serment, et quel serment ils ont prêté. Dame Hilda croit que personne plus que vous n'est disposé à courir sus aux Normands. L'enlèvement de Gudrune vous a blessé au cœur.

Le noble sire répondit : Ces événements sont toujours présents à ma pensée : la félonie de Hartmuth qui enleva traîtreusement ma bien-aimée parce qu'elle l'avait refusé et m'avait choisi pour fiancé, et les conséquences de cette félonie : la mort de Hettel, le père de Gudrune.

Allez, braves messagers, assurez dame Hilda de mes très dévoués services. Il faut châtier Hartmuth, qui, depuis si longtemps, retient Gudrune en captivité. Je suis, plus que tout autre, impatient de marcher contre lui.

Faites savoir à Hilda et à ceux qui l'entourent qu'après la Noël, dans vingt-six jours, je rejoindrai les Hegelingen, à la tête de trois mille hommes. Les messagers ne perdirent pas de temps et s'en retournèrent aussitôt.

Herwig se hâta de préparer la guerre, et plusieurs autres firent comme lui, qui, en maintes rencontres, avaient accompli des actions d'éclat. Il équipa à ses frais ceux qui voulaient l'accompagner dans cette expédition entreprise au cœur de l'hiver.

La noble Hilda appelait les guerriers à son aide ; elle dépêcha des courriers vers ses amis de Danemark, afin de presser la marche de ceux qui voulaient aller chercher en Normandie la belle Gudrune

Elle envoya un message à Horand, comptant bien que lui, cousin du roi, et les hommes de son ban, prendraient en pitié sa chère fille, sa fille, qui se ferait tuer plutôt que d'appartenir à Harmuth !

Le hardi guerrier parla ainsi : Faites savoir à la reine Hilda que je la vengerai, de telle façon que beaucoup de femmes porteront le deuil. Moi et les miens, nous nous rendrons à son appel. On entendra prochainement bien des mères lamenter la mort de leur fils.

Vous direz encore à la reine, que je ferai mon possible pour être près d'elle dans peu de jours. Je désire si ardemment cette guerre, que je lui amènerai dix mille de mes Danois.

Les messagers prirent congé et se dirigèrent vers le pays de Waleis, dans les Marches, où ils trouvèrent maints puissants seigneurs, parmi lesquels le margrave Morung, qui les voyait avec plaisir venir à lui, et leur fit très aimablement la bienvenue sur sa terre.

Le chevalier Irold parla ainsi : Puisque vous me faites savoir que je dois, dans sept semaines, chevaucher vers l'Hegelingenland avec autant de guerriers que j'en pourrai réunir, je me mettrai en marche de bon cœur, quoi qu'il en puisse advenir, pour mes hommes et pour moi.

Sur l'ordre de Morung, on cria dans le pays de Holstein que dame Hilda faisait appel à ses amis, pour une expédition qu'il s'agissait d'entreprendre. On s'adressait à ceux qui savaient manier l'épée. La nouvelle fut portée en Danemark au vaillant Fruty.

Le vaillant chevalier dit : Je prendrai part à cette expédition volontiers, afin de délivrer la captive. Douze hivers se sont écoulés, depuis que nous avons juré de marcher contre les Normands, depuis que les hommes de Hartmuth ont enlevé Gudrune.

Waty était tout dévoué à cette cause, le héros de Sturmland ! Il amenait son contingent.

Avant même qu'on lui eut délivré le message de la reine, il s'était mis en marche ; il s'empressait d'accourir, à la tète des troupes qu'il avait levées.

Chacun s'armait en grande hâte. Waty de Sturmland fut bientôt prêt, avec mille guerriers, ses parents et alliés, pour courir sus à Hartmuth de Normandie.

Les demoiselles captives près de Gerlinde, avaient toujours de grandes vexations à endurer, à l'exception de l'une d'elles qui s'appelait Hergarde, et qui était engagée dans une intrigue avec l'échanson du duc. Elle avait conçu l'espérance de devenir duchesse.

La fille de la noble Hilda en fut souvent attristée, et Hergarde devait un jour en être cruellement punie. Comme elle n'avait pas voulu supporter la mauvaise fortune avec ses compagnes, Gudrune ne prit aucun souci de ce qui lui advint.

La perspective d'une guerre prochaine tenait en émoi les populations de l'Hegelingenland, comme je vous l'ai dit. On s'agitait, on faisait des préparatifs, mais rien n'était prêt. Les chefs furent d'avis qu'il fallait envoyer des messagers au frère de Gudrune.

Les messagers partirent à val de route, vers le Nordland. Ils trouvèrent le jeune homme auprès d'un large fleuve, dans une plaine où le gibier abondait. Le prince et son fauconnier dirigeaient habilement leur chasse.

Lorsqu'il aperçut les messagers, Ortwin s'écria : Les hommes qui viennent à nous sont des envoyés de ma mère. La reine doit penser que nous avons oublié l'expédition de Normandie.

Il laissa voler ses faucons et chevaucha rapidement vers ceux qui lui apportaient les nouvelles graves qu'il ne tarda pas à apprendre. Aussitôt que le salut fut échangé, les messagers lui dirent que sa noble mère ne cessait de pleurer.

Elle lui adressait mille témoignages d'affection, demandait quelles étaient les intentions de son fils ; et combien de guerriers il lui amènerait, au jour prochain où les Hegelingen marcheraient contre les Normands.

Ortwin, la bonne épée, parla ainsi : Vous êtes loyaux et fidèles en vos paroles, je le sais. Je lèverai ici une armée nombreuse et solide ; vingt mille hommes me suivront, quand bien même aucun d'eux ne devrait revenir.

Les messagers recommencèrent de chevaucher à travers le pays. Ils se rendaient chez ceux que la reine leur avait désignés. Tous se mettaient en devoir de venir en aide à dame Hilda. Plus de soixante mille hommes allaient répondre à son appel.

Morung, seigneur de Waleis, avait lancé sur les flots soixante grandes nefs, bonnes et fortes. Elles devaient amener aux Hegelingen autant d'hommes qu'elles en pourraient porter.

Le Nordland allait fournir aussi plusieurs nefs superbes ; les armures, les épées des chevaliers, les chevaux, méritaient d'être admirés. Le harnais de guerre était magnifique.

On comptait les boucliers pour se rendre compte du nombre de guerriers qui allaient chercher au pays normand la charmante fille de la noble Hilda. Il y en avait soixante-dix mille. Hilda faisait de grandes largesses.

La mère désolée était pleine d'attentions pour ceux qui lui venaient en aide et se présentaient à la cour. Elle allait au devant d'eux, souhaitait la bienvenue à chacun. Elle offrait aux braves guerriers de magnifiques présents.

Les vaisseaux de Hilda étaient prêts pour prendre la mer. Si l'on eut dû appareiller à la

première aurore, les approvisionnements eussent été suffisants, mais la reine ne voulait pas qu'à l'heure du départ, la moindre chose manquât.

Dame Hilda fit porter dans les nefs quantité de bons heaumes en acier martelé. Elle ajouta cinq cents hauberts à ceux dont les guerriers étaient déjà pourvus.

Les amarres étaient faites avec de belle et bonne soie. C'est avec des voiles choisies soigneusement qu'ils fe aient route, ceux qui, pour rendre Gudrune à sa mère, à leur souveraine, allaient quitter l'Hegelingenland et voguer vers le pays Normand.

Leurs ancres étaient d'airain, non pas battu mais coulé. Pour les faire on avait employé un métal allié à l'étain d'Espagne (comme pour les cloches), afin que les bons guerriers n'eussent pas à craindre l'action des mines d'aimant.

La noble Hilda offrit à Waty et à ses compagnons quantité de bracelets, que beaucoup d'entre eux devaient payer de leur vie, alors que Waty enleva les belles captives retenues dans la forteresse de Hartmuth.

Hilda parla aux Danois avec émotion : Pour tous les services que vous m'avez rendus, je

vous récompenserai honorablement. Suivez celui qui porte ma bannière ; vous serez ainsi dans la bonne voie.

Et comme ils demandaient quel était le porte-bannière, elle répondit : C'est le brave Horand, le héros du Danemark. Sa mère était sœur du puissant Hettel. Ayez confiance en lui, et tenez-vous toujours près de lui dans les combats.

Braves guerriers, veillez sur mon cher fils, le jeune Ortwin. Il a vingt ans, c'est presque un enfant. Venez à son aide, quand besoin sera.

Tous promirent qu'ils l'aideraient de toutes leurs forces à l'occasion : Il reviendrait sain et sauf en son pays, s'il voulait suivre leurs conseils. Ortwin se réjouissait en son jeune cœur.

On chargeait, on arrimait sur les nefs tant de choses, que c'était merveille, et que personne ne pourrait tout énumérer. Les guerriers avaient hâte de faire route. Hilda priait le roi des cieux, le Christ, de vouloir bien les prendre en sa sauvegarde.

Il y avait dans l'armée un grand nombre de jeunes gens dont les parents avaient été massacrés par les Normands. Ils portaient leur deuil et voulaient les venger. Bien des femmes pleu-

raient chez les Hegelingen. Dieu permettrait-il que ceux qui partaient revinssent dans leur patrie ?

Ils étaient eux-mêmes las d'entendre des lamentations, et voulaient couper court à toutes les doléances. Ils se mirent en marche de bon cœur, et s'embarquèrent en chantant.

Après les adieux, beaucoup de femmes se retirèrent sur le haut des murs de Matellan. Elles suivirent des yeux aussi longtemps que possible, les vaillants qui entreprenaient une si audacieuse expédition.

Les mâts gémissaient sous la poussée d'un vent favorable, les voiles étaient gonflées ; plus d'un fils de noble maison poursuivait un rêve de gloire. Bien des actions glorieuses furent accomplies sans doute, mais au prix de quelles souffrances !

Les faits ne me sont pas tous connus ; je sais que le seigneur de Karadie vint rejoindre les Hegelingen avec son armée, dix mille cavaliers au moins.

On s'était donné rendez-vous sur le Wulpensand, sur le terrain du précédent combat, et c'est là en effet que se fit le rassemblement. Les jeunes gens et les vétérans portèrent des présents

au monastère dont les ressources furent ainsi augmentées.

Ceux qui étaient descendus à terre, avaient aussitôt dirigé leurs pas vers les tombeaux de leurs parents. Leur soif de vengeance était exaspérée. Ils désiraient ardemment rencontrer l'ennemi et le châtier.

Le seigneur de Moorland fut reçu avec des acclamations. Il amenait vingt-quatre bateaux pleins de troupes bien approvisionnées, comme si cette campagne devait durer vingt ans. Le Moorlandais était décidé à frapper fort sur les Normands.

La flotte s'éloigna de ce rivage aussitôt que le temps le permit. Les deux corps d'armée furent pourtant assaillis par une tempête furieuse. Des chefs tels que le danois Fruty et le vieux Waty lui-même, avaient-ils pouvoir sur les éléments ?

Le vent du sud se leva qui chassa les nefs vers la haute mer et les mit en péril. Les cordelettes des sondes, eussent-elles été mille fois plus longues, n'auraient pas permis qu'on touchât le fond. Les plus habiles marins se désespéraient.

En dépit des bonnes ancres dont elles étaient

pourvues, les nefs de Hilda avaient été entraînées et se trouvaient en vue de Givers-la-Montagne. Elles avaient été entrainées dans la région des brumes, par les forces magnétiques. Les beaux et grands mâts étaient écliés.

Comme les hommes se laissaient aller au découragement, le vieux Waty intervint: Laissons descendre nos lourdes ancres dans la mer profonde. Il y a certes des choses plus agréables que notre situation présente, mais, puisque l'armée de notre reine a été déplorablement jetée hors de sa route, je vais vous faire entendre une légende qui m'a été racontée lorsque j'étais enfant : On assure qu'à Givers sous la base de la montagne, un grand empire a été fondé.

Les habitants ce ce riche pays mènent une existence magnifique. Ils trouvent au fond des eaux du sable d'argent, avec lequel des burgs sont construits. Ce qu'ils considèrent comme une sorte de pierre, n'est autre chose que de l'or, de l'or trés pur. La pauvreté leur est inconnue.

On assure cncore (Dieu accomplit des miracles), que certaines forces magnétiques attirent les nefs vers la montagne, mais quand il a su

attendre que le vent favorable se lève, le nautonnier qui s'éloigne de cette terre, peut vivre dorénavant et faire vivre les siens, dans l'abondance.

Prenons notre repas, conclut le sage Waty ; peut-être tout cela finira-t-il bien pour nous, peut-être remplirons-nous nos nefs de pierres précieuses, et quand nous reviendrons dans nos foyers, nous jouirons de la richesse acquise.

Fruty le Danois s'écria : J'aimerais mieux m'engager par serment à ne jamais toucher de l'or, que d'être retenu ici avec mes compagnons, par un calme plat. Pourvu seulement qu'une bonne brise se lève, et permette que nous n'ayons plus sous les yeux cette montagne !

Ceux qui étaient chrétiens se mirent en prière. Pendant quatre longs jours au moins, les nefs demeurèrent immobiles. Les Hegelingen craignaient de ne pouvoir se tirer de là. C'était l'objet de toutes leurs préoccupations.

Dieu permit que le ciel s'éclaircit. La mer devint clapoteuse. La lumière du soleil perça à travers les brumes, le vent souffla de l'ouest; ils étaient hors de leurs alarmes.

La brise les emporta en peu de temps à vingt-six milles de la montagne de Givers. Ce fut un

secours manifeste accordé par le ciel. Waty et ses hommes avaient été mis en danger par les attractions magnétiques.

Ils étaient entrés de nouveau dans les eaux libres et navigables. Sans avoir expié leurs fautes, ils étaient tirés d'une cruelle angoisse. Dieu ne les avait pas laissé périr.

Mais ils eurent à essuyer un nouveau coup de mer. Les nefs tanguaient, leur coque gémissait sous le choc des vagues tumultueuses. Le noble Ortwin dit : Nous payerons cher le souci que nous avons eu de notre honneur.

Le matelot grommelait : Quelle bourrasque ! Hélas ! que ne sommes-nous restés jusqu'à la fin de nos jours devant la montagne de Givers ! Voici que la mer est encore déchainée et furieuse. Comment échapperait-il, celui qui n'est pas secouru par Dieu !

Horand, le hardi Danois, cria : Prenez courage, l'ouragan vient de l'Est, nous pourrons nous en défendre. J'en ai l'expérience !

Puis il grimpa dans la hune, promena ses regards sur le vaste horizon et répéta : Prenez courage. Nous toucherons bientôt le rivage de Normandie ! Le prince de Karadine et ses gens se sentirent réconfortés par ces paroles.

Les voiles furent amenées. On apercevait une colline qui se dressait au-dessus des flots, et devant laquelle s'étendait une vaste forêt. Le vieux Waty commanda aux timoniers de mettre le cap sur ce point.

Vingt-troisième Aventure

Ils obéirent et se dirigèrent vers la colline entourée d'ombre. Les superbes guerriers devaient user de prudence. Ils mouillèrent leurs ancres et demeurèrent à l'abri du bois, de façon que l'ennemi ne fut pas averti de leur présence, puis descendirent à terre, où ils eurent la satisfaction de trouver des ruisseaux d'eau fraîche qui coulaient sous les sapins en suivant la pente du terrain. Les hommes qui étaient las de naviguer purent réparer leurs forces.

Pendant qu'ils se mettaient à l'aise et s'étendaient sur le sol, le brave Irold monta sur un arbre d'une hauteur extraordinaire, pour se rendre compte de la configuration du pays. Ses regards s'étendirent au loin sur la campagne.

Réjouissez-vous, jeunes hommes ! s'écria-t-il ; j'aperçois sept riches domaines avec un magnifique palais. Cela va mettre fin aux incer-

titudes, aux conjectures. Demain avant midi, nous ferons une excursion en Normandie.

Le sage Waty donna ses ordres : Apportez sur la grève les épées, les boucliers, toutes les armes. Hâtez-vous et appelez à votre aide les servants. Coiffez vos casques, endossez vos cuirasses et donnez un peu d'exercice à vos chevaux.

S'il manque à l'un de vous quelque pièce indispensable de l'armure, j'ai de quoi compléter son harnais. La reine Hilda m'a remis cinq cents hauberts, qui seront offerts en cadeau aux bons guerriers.

Les chevaux furent débarqués sur la plage, rapidement. Chevaliers et servants faisaient leur choix parmi les caparaçons et les housses. Chacun prenait ce qui lui convenait le mieux.

On faisait sauter les chevaux sur le sable, en hauteur et en largeur. Waty voulait qu'on abattit immédiatement ceux qui n'avaient pas de moyens, qui avaient les jambes raides et sautaient mal.

Les feux furent allumés, de bons aliments furent préparés, les meilleurs que l'on put trouver. En pareille circonstance, on ne se préoccupe guère du confortable.

Les guerriers s'abandonnèrent au sommeil jusqu'à l'aurore. Waty et Fruty tinrent alors conseil avec Ortwin, sur la vaste grève. La question fut posée de savoir comment il convenait de diriger l'attaque contre les Normands, ravisseurs et dévastateurs de burgs.

Mettons des éclaireurs en campagne, disait Ortwin, afin d'avoir des renseignements sur ma sœur et ses compagnes, afin de savoir si elles sont encore vivantes. Quand je pense à elles, mon cœur est navré de douleur.

Et comme on se demandait qui saurait le mieux aller aux informations, sans éveiller les soupçons de l'ennemi, et découvrir le lieu où l'on aurait la certitude de trouver les jeunes captives, Ortwin qui était un preux, parla ainsi :

Je veux y aller moi-même. Gudrune est ma sœur germaine. Vous ne trouverez pas dans toute l'armée, un meilleur éclaireur que moi.

Le prince Herwig s'écria : Je vous accompagnerai. Nous mènerons à bien cette entreprise, ou je mourrai à vos côtés. Si Gudrune est votre sœur, elle est ma fiancée. Tous les jours de ma vie seront dévoués à la protéger.

Waty les admonesta : Ce sont là des ardeurs juvéniles, beaux chevaliers. Par affection pour

vous, je demande que vous renonciez à ce projet. Ne dédaignez pas mon conseil. Si Hartmuth était averti de votre présence, il vous ferait pendre tous les deux.

Herwig reprit : Arrive que pourra. Il convient de ne pas laisser seul un ami qui expose sa vie. Nous affronterons les mêmes dangers, Ortwin et moi, jusqu'à ce que nous ayons retrouvé Gudrune.

Comme ils voulaient se mettre en route et s'en aller à la découverte, ils réunirent leurs amis et les hommes de leur ban, pour leur recommander de ne pas oublier les engagements pris.

Je vous rappelle votre serment de fidélité, dit Ortwin. Dans le cas où nous serions découverts, et faits prisonniers, vous vendrez sans hésiter vos terres et vos burgs pour nous délivrer à prix d'argent, si faire se peut.

Ecoutez bien ceci : Qu'on nous tue ou qu'on nous laisse vivre, ayez soin de venger notre injure à coups d'épée, nobles seigneurs, dans le pays même de Hartmuth.

Nous vous faisons encore une recommandation : quels que soient les obstacles qui vous seront opposés, n'abandonnez pas nos captives ;

combattez sans trêve pour celles dont toutes les espérances reposent sur vous.

Les barons prêtèrent serment entre les mains de leur prince, et jurèrent leur foi de ne pas retourner dans leur pays, tant qu'ils n'auraient pas arraché aux Normands les captives.

Ces amis fidèles étaient consternés de la détermination prise par Herwig et Ortwin. Ils redoutaient la cruauté de Ludwig. A cette heure, pensaient-ils, c'en est fait de nos chefs.

On avait passsé la journée à délibérer. Il se faisait tard. Le soleil avait disparu dans les nuages du côté de Gulstrate. Ortwin et Herwig reposèrent jusqu'au lendemain matin.

Vingt-quatrième Aventure

C'est assez parler de l'armée ; je vous entretiendrai maintenant des nobles demoiselles qui faisaient le métier de lavandières loin de leur patrie. Chaque jour Gudrune et Hildeburge battaient le linge sur le rivage.

On était en carême. Vers le milieu du jour, un cygne apparut sur les eaux, qui se dirigea du côté des lavandières, et Gudrune de s'écrier : Bel oiseau ! Est-ce un sentiment de compassion

qui t'amène vers nous ? Une voix, une voix humaine répondit : C'est Dieu qui m'envoie. Interrogez-moi, gentille et douce vierge, je vous donnerai des nouvelles de vos parents.

Emerveillée, la gracieuse jeune fille révoquait en doute le témoignage de ses sens, et croyait être dans l'illusion d'un songe.

La voix était une voix humaine : espérez, vous qui avez enduré la souffrance ; une grande joie vous est promise. Si vous le désirez, je parlerai de votre patrie. Je viens de l'Hegelingenland, et je suis ici pour vous consoler.

Gudrune tomba à genoux sur le sable et pria, les bras levés vers le ciel. Elle dit à Hildeburge : Quel bonheur, Dieu ne nous oublie pas ; nos peines vont prendre fin ; et, s'adressant au messager de Dieu :

Puisque le Christ vous envoie porter des consolations aux malheureuses captives que nous sommes, faites-moi savoir si Hilda vit encore, Hilda, la mère de l'infortunée Gudrune ?

J'ai vu récemment Hilda votre mère, alerte et bien portante, alors qu'elle faisait partir pour la Normandie une armée si nombreuse, que jamais parents n'ont envoyé tant de guerriers au secours de leur enfant.

Très doux consolateur, puisque vous permettez que je vous interroge : Ortwin, le seigneur de l'Ortland et Herwig, mon bien-aimé sont-ils encore vivants ? J'ai hâte d'en recevoir l'assurance.

Je vais vous contenter : Ortwin et Herwig sont en bonne santé. Je les ai rencontrés aujourd'hui même sur les flots. Les deux robustes guerriers sont des timoniers d'une égale vigueur.

Elle poursuivit : Irold et Morung viendront-ils en ce pays ? Faites-le moi savoir, beau messager ; j'aurais plaisir à revoir ceux qui furent les amis de mon père.

Mes yeux ont vu Irold et Morung. Ils viennent à votre secours, belles demoiselles. S'ils mettent le pied sur cette terre, bien des heaumes seront brisés. Et le messager de Dieu ajouta : Je dois poursuivre ma route ; je ne suis pas près d'avoir accompli ma mission. Que Dieu vous garde, j'ai dit ce qu'il m'était permis de dire. Il s'éloigna et les jeunes captives fondirent en larmes.

Alors la fille de dame Hilda eut des regrets : J'avais encore beaucoup d'autres questions à faire. Je ne sais pas encore tout ce que je voudrais savoir.

Au nom du Christ, ne me laissez pas dans l'inquiétude ! Je suis déjà si affligée !

Alors, ellle vit des ailes qui battaient au-dessus des flots. La voix se fit entendre : Avant de me retirer, je vous donnerai satisfaction autant que je le pourrai. Je vous parlerai de vos amis, puisque vous me le demandez au nom du Christ.

Gudrune interrogea de nouveau : Pourriez-vous m'apprendre si Horand, le héros du Danemark, doit venir ici avec ses guerriers ? Ils m'ont laissée dans la peine bien longtemps. C'est un vaillant homme ; sa venue serait un bonheur pour moi.

Horand, votre cousin, a quitté le Danemark avec ses vigoureux guerriers, pour livrer de rudes combats. C'est lui qui portera la bannière de Hilda, lorsque les Hegelingen débarqueront dans le pays de Hartmuth.

Gudrune interrogea encore : Waty de Sturmland vit-il toujours ? Je n'aurais pas à m'en plaindre, et ce serait grande joie parmi nous, si Fruty marchait avec lui sous notre bannière.

Elle reçut cette réponse : Waty de Sturmland s'empresse vers vous. Sur un navire, Fruty et lui tiennent en main la lourde barre du gouver-

nail. Ils seront les meilleurs champions de votre cause, à l'heure des combats.

Le messager de Dieu allait repartir, mais Gudrune implora : Je suis encore en grand souci : Pourrai-je voir ceux que ma mère Hilda envoie vers moi ?

Bientôt bientôt, vous serez dans la joie. Demain matin deux guerriers viendront vers vous. Ce sont des preux qui ne vous trahiront pas. Vous pourrez vous fier sur leur parole.

Le beau messager prit son essor devant les jeunes filles, ébahies, bien émues, et bien inquiètes. Où donc pouvait se trouver la vaillante armée qui venait à leur secours ?

Ce jour-là elles négligèrent le travail, pour parler des guerriers que leur envoyait l'Hegelingenland, et la reine Hilda. Combien elles étaient impatientes de voir arriver leurs amis !

Le jour finissait, les infortunées captives regagnèrent leur gîte. L'odieuse Gerlinde leur adressa de dures reproches. Elle ne cessait de crier contre les nobles jeunes filles.

Qui vous a mis en tête de laver si négligemment mes robes de toile, et mes robes de lin ? Vous avez blanchi mon linge sans le moindre soin. Je vous ferai châtier, paresseuses !

Demoiselle Hildeburge s'excusa. Nous avons fait notre possible. Soyez indulgente pour nous, ma dame ; notre misérable corps a souffert du froid cruellement. Nous ferons de meilleure besogne, lorsque la température sera moins rude.

Alors Gerlinde fut prise de colère : Je veux que vous travailliez assidûment quelque temps qu'il fasse. Vous laverez mes vêtements du matin au soir et demain, dès l'aube, vous reprendrez votre tâche.

Nous allons avoir des fêtes, vous le savez. Voici venir Pâques fleuries, nous aurons des amis à recevoir. Si tous les guerriers de ma maison n'ont pas de linge blanc, vous serez punies comme aucune lavandière ne le fut encore, sur la terre d'aucun seigneur.

Elles se retirèrent et quittèrent leurs vêtements mouillés. On aurait dû avoir des égards pour des jeunes filles, mais hélas ! elles n'avaient à attendre aucune pitié. Pour toute nourriture, on leur donnait de la farine de seigle ; elles buvaient de l'eau.

Les pauvres serves avaient hâte de prendre du repos. Leur lit n'était pas moelleux ; on les laissait coucher sur une planche sans le moindre coussin. Les deux nobles demoiselles portaient

des chemises de toile bise ; c'est ainsi que l'odieuse Gerlinde prenait soin d'elles.

Il était bien dur, ce lit de la pauvre Gudrune ! Les deux compagnes attendirent le jour avec impatience. Elles ne purent fermer l'œil, car elles pensaient à l'arrivée des bons guerriers, dont le messager de Dieu avait parlé.

Lorsque l'aube parut, la gentille Gallicienne qui avait été toute la nuit dans les transes, s'approcha d'nne fenêtre et vit que la terre était couverte de neige. Les malheureuses devaient pourtant reprendre leur tâche.

Hildeburge dit : Il nous faut aller battre le linge ; le temps est froid ; nous avons les pieds nus ; les lavandières seront mortes avant ce soir, si Dieu ne leur vient pas en aide.

L'espérance les soutenait, l'espérance de rencontrer quelque messager de Hilda. Elles oubliaient leurs peines, les belles vierges, en pensant à ceux qui leur apportaient du secours.

La fille de Hettel parla ainsi : Mon amie, vous devriez demander à la méchante Gerlinde qu'elle nous permît de prendre des souliers pour descendre sur le rivage. Elle considérera que nous mourrons de froid, si nous allons pieds nus.

Elles se rendirent aux appartements occupés par le duc et la duchesse. Tous les deux étaient endormis ; on n'aurait pas osé les réveiller. L'infortunée Gudrune se résignait à souffrir.

Gerlinde dans un demi-sommeil avait entendu et reconnu ces voix plaintives. Elle cria sur le ton le plus aigre : Que n'êtes-vous déjà sur la grève à laver mes robes, jusqu'à ce que l'eau en sorte bien pure ?

Hildeburge supplia : Je ne me tiens plus debout ; la neige est tombée cette nuit en abondance. Voulez-vous que nous succombions à la peine ? Nous mourrons aujourd'hui si nous n'avons pas de chaussures aux pieds.

La louve répondit : Ce n'est pas moi qui vous en donnerai. Allez à votre travail, quoiqu'il en puisse advenir, et si mes hardes ne sont pas bien lavées, vous serez châtiées de façon exemplaire. Peu m'importe que vous mourriez ! Les deux jeunes filles avaient des larmes dans le yeux.

Dieu veuille, murmura Gudrune, que je puisse un jour vous faire ressouvenir de votre cruauté. Chargées de leur fardeau, elles se mirent en route, courant pieds nus dans la neige, et pensant à la douce patrie.

Les nobles vierges descendirent jusqu'au lavoir accoutumé, et se mirent à battre leur linge. Les doux espoirs qu'elles avaient conçus allaient-ils donc se réaliser ?

Leurs regards anxieux exploraient de tous côtés l'horizon.

D'où viendraient-ils donc, ces hardis batteurs d'estrade, que la reine puissante du pays des Hegelingen avait lancés à leur recherche ?

Vingt-cinquième Aventure

Après une longue attente, sur la mer elles aperçurent, deux hommes dans une barque. Demoiselle Hildeburge dit : Voici deux hommes qui pourraient bien être des messagers envoyés vers nous.

La pauvre Gudrune s'écria : La malchance me poursuit. Toujours quelque souci vient empoisonner ma joie. Si des messagers de Hilda me trouvaient battant du linge sur le rivage, dans l'état de nudité où je suis, j'en mourrais de honte.

Que faire, dans l'abandonnement où le ciel me précipite ? Aidez-moi de vos conseils, ma chère amie. Dois-je me retirer ou me lasser voir

en ce piteux état ? J'aimerais autant rester en servage !

Hildebruge parla ainsi : Vous appréciez sainement les choses. Ne me demandez pas de résoudre une question difficile. Je suis prête à vous suivre, quelque résolution que vous preniez : je vous serai attachée dans la bonne et dans la mauvaise fortune.

Elles se levèrent et s'éloignèrent précipitamment, mais les deux hommes s'étaient rapprochés et avaient l'œil au guet. Voyant qu'elles s'enfuyaient, ils sautèrent sur le rivage et les interpellèrent : Où donc courez-vous belles lavandières. Votre linge fin ne va-t-il pas se perdre, si vous l'abandonnez ainsi à tous les vents ?

Elles firent la sourde oreille, malgré qu'elles eussent fort bien entendu, car le prince Herwig avait la voix forte. Il ne se doutait guère que sa fiancée fut si près de lui !

Le héros de Seeland poursuivit : Nous sommes des ètrangers, comme notre costume l'annonce. Ayez la complaisance de nous renseigner. Vous n'avez rien à craindre de nous. Par les vierges saintes, je le jure. Reprenez votre travail, belles jeunesses.

Puisque vous invoquez les vierges saintes, j'aurais mauvaise grâce à vous refuser satisfaction, dussé-je en avoir regret plus tard.

Elles n'avaient sur le corps qu'une chemise de toile, qui était toute mouillée. (On les voyait plus richement habillées autrefois). Les pauvrettes tremblaient de froid. L'insuffisance de leur vêtement était lamentable. Un vent glacé soufflait du nord.

L'hiver prenait fin ; la saison allait venir où les oiseaux à l'envi font entendre leurs chants, et pourtant elles devaient être trouvées parmi les neiges et les frimas, les infortunées qui pleuraient leur patrie.

La bise ébouriffait sur ces têtes charmantes les tresses d'une abondante chevelure. Les serves mènent une vie dure par les temps de pluie et de froidure.

On apercevait de loin en loin sur les flots des glaçons errants. La chemise des lavandières laissait voir leurs bras nus, ausi blancs que la neige. Elles étaient en grande confusion, de paraître ainsi devant des étrangers.

Que la journée pour vous soit heureuse, dit le noble Herwig. Elles en avaient grand besoin d'une journée heureuse. Il ne leur arrivait pas

souvent d'être accueillies avec des paroles bienveillantes : un bonjour, un bonsoir. Elles étaient habituellement poursuivies par les vociférations de leur indigne maîtresse.

Ortwin dit : Je serais curieux d'apprendre à qui appartiennent les belles tuniques de cainsil que je vois étendues sur le rivage ? Au service de qui êtes-vous ? Comment peut-on vous imposer un travail pour lequel vous paraissez si peu faites ? Dieu punira celui qui se rend coupable de cette mauvaise action.

Si votre front était ceint d'une couronne, on vous prendrait aisément pour les héritières d'un roi, pour de hautes et puissantes dames. Y a-t-il beaucoup de lavandières de cet air là, chez celui qui vous emploie ?

La séduisante vierge répondit tristement : beaucoup de jeunes filles sont plus belles que nous ; mais... parlez : De quels renseignements avez-vous besoin ? Si du haut du donjon, notre maitresse nous voyait en conversation avec des étrangers, mal nous en prendrait.

Ne vous laïssez pas aller à la frayeur. Voici quatres beaux bracelets d'or que nous vous donnerons avec plaisir, pour que vous répondiez à nos questions. Ce sera votre récompense.

A Dieu ne plaise que nous nous parions de vos bracelets. Gardez-les pour vous en faire honneur.

Nous n'accepterons rien. Parlez : que désirez vous savoir ? Il faut que nous nous retirions promptement, et que nous ne soyons pas surprise en tête à tête avec vous, ce dont j'aurais grand chagrin.

A qui appartiennent ces riches campagnes et ces burgs formidables ?

Comment s'appelle-t-il celui qui vous laisse ainsi sans vêtements, et qui vous impose une pareille corvée ? Un homme d'honneur vous traiterait autrement.

Elle répondit : l'un des seigneurs s'appelle Hartmuth. Il possède de vastes domaines et bien des châteaux forts. Le second s'apelle Ludwig de Normandie. Tous deux ont à leur solde de nombreux guerriers, et vivent somptueusement sur leurs terres.

Nous serions heureux de les voir dit Ortwin. Où pourrions nous rencontrer ces deux seigneurs ? Nous sommes au service d'un roi qui nous a envoyés vers eux.

Ils étaient ce matin dans la forteresse avec quatre mille hommes. Je les ai vus endormis

dans la salle. Sont ils sortis depuis, pour faire quelque chevauchée ? je ne saurais le dire.

Dans quel but, reprit Herwig, ces hardis seigneurs entretiennent-ils donc autour d'eux un si grand nombre d'hommes ? Avec une pareille force, on aurait moyen de conquérir un royaume.

Nous ne savons pas quels motifs les font agir ; nous ne savons même pas dans quelle direction se trouvent leurs places fortes. Ils craignent peut-être que d'un pays lointain, qui s'appelle l'Hegelingenland, ne vienne un jour sur eux un orage redoutable.

Les jeunes filles tremblaient de froid. Nous serions heureux, dit le prince Herwig, qu'il vous plût d'accepter nos manteaux pour vous garantir du froid sur cette grève, acceptez sans fausse honte.

La fille de Hilda remercia : le ciel nous garde d'endosser vos manteaux. Personne ne doit voir sur nos épaules des vêtements d'homme.

Cependant Herwig fixait un regard attentif sur la jeune vierge, dont la beauté faisait sur lui une impression profonde. Elle ressemblait trait pour trait à celle dont l'image était toujours présente à sa pensée.

Ortwin les questionna : n'avez-vous pas entendu parler de jeunes étrangères qui ont été amenées en ce pays ? l'une d'elles s'appelait Gudrune.

J'en ai entendu parler.... Il y a longtemps déjà, on a amené en ce pays des jeunes filles qui avaient été enlevées au cours d'une campagne sanglante, et qui arrivèrent ici tout en larmes.

J'ai vu celle que vous cherchez accablée par la douleur, je vous l'assure. C'était Gudrune, qu'Hartmuth lui-même conduisait. Tous ces événements sont présents à ma mémoire, le prince Herwig s'écria :

Ortwin, si votre sœur est encore de ce monde, c'est à elle-même que vous parlez ; je le jurerais. Une femme ne peut pas ressembler autant à une autre femme.

Elle est belle, observa le seigneur Ortwin, mais pas autant que ma sœur. Je me reporte par la pensée aux jours de son adolescence, on n'aurait pas trouvé sur la terre, une aussi merveilleuse beauté.

Lorsque le jeune seigneur avait répondu au nom d'Ortwin, l'infortunée Gudrune l'avait regardé avec ravissement. Voir son frère si près

d'elle, c'était une consolation à toutes ses peines.

Elle prit la parole : quel que soit son nom, l'un de vous ressemble d'une façon saisissante à un chevalier que j'ai connu et qui s'appelait Herwig de Seeland. Si ce héros vivait encore, il ne nous laisserait pas languir en captivité.

Je suis une des jeunes étrangères qui furent amenées ici sur une nef, après avoir été enlevées de vive force. Pour retrouver Gudrune, vos efforts seront vains. Le chagrin a tué la vierge de l'Hegelingenland.

A cette nouvelle le cœur des guerriers se serra. Ortwin et Herwig fondirent en larmes.

Quand elle vit couler ces larmes, la jeune captive reprit : cette nouvelle vous afflige, mes seigneurs, comme si vous étiez des parents de Gudrune.

Le prince Herwig se désolait : j'ai bien lieu de pleurer. Gudrune était ma fiancée : elle devait être la compagne de ma vie. Nous nous étions engagés l'un à l'autre, nous avions échangé nos serments. Je l'ai donc perdue, grâce aux conseils pernicieux du vieux Ludwig!

Vous voulez me tromper, fit la pauvre enfant. On m'a annoncé souvent la mort de Herwig. De

lui dépend ma plus grande joie en ce monde. S'il était encore vivant, il serait venu me délivrer.

Le prince tendit sa main vers elle. Regardez, connaissez-vous cet anneau d'or. Il me fut donné par ma fiancée, puissé je la retrouver, la délivrer et l'épouser. Je suis Herwig.

Elle regarda la main, un petit anneau y brillait. Dans l'or, était enchassée une pierre d'Abaly, la plus précieuse que l'on ait jamais vue.

Elle poussa au cri de joie : c'est l'anneau que je portais à mon doigt jadis. Regardez mainte nant celui que mon bien-aimé m'envoya, alors que je vivais heureuse dans le pays de mon père.

Le noble Herwig reconnut la bague qu'il avait offerte à sa fiancée. Vous êtes bien la digne héritière d'une race royale, pour nous sont venus enfin les jours de joie et de bonheur, après les longs jours de souffrance !

Et prenant dans ses bras la belle vierge, il la couvrit de baisers. Il embrassa aussi Hildeburge, la malheureuse et charmante Hildeburge, l'amie fidèle.

Ortwin posa une question qui les embarrassa et les fit rougir. Etes-vous donc accoutumée de laver ainsi le linge en toute saison? N'avez-vous

en Normandie aucune manière plus plaisante d'employer votre temps ?

Et vous, ma sœur, si vous avez eu des enfants de Hartmuth, pourquoi vous laissent-ils faire un pareil métier sur le rivage, et si vous êtes l'épouse d'un grand seigneur, pourquoi oublie-t-on d'une si étrange façon, les égards qui vous sont dus.

Elle eut des larmes dans les yeux : de qui donc aurais-je eu des enfants ? Tout le monde sait, dans l'entourage de Hartmuth, qu'il m'a courtisée, qu'il a voulu m'épouser, et que je l'ai repoussé. C'est pourquoi je suis condamnée à faire un pareil travail.

Le prince Herwig donna un avis: Nos recherches ont été couronnées de succès. Nous ne pouvions espérer, il faut en convenir, un plus heureux résultat. Maintenant, hâtons-nous d'emmener loin d'ici, celles que nous avons retrouvées.

Non pas, fit Ortwin, quand au lieu d'une sœur j'en aurais cent, je les sacrifierais, plutôt que de les faire sortir d'ici furtivement. Celles que nos ennemis ont enlevées de vive force, doivent être délivrées par les armes, non par surprise ou cautèle.

Le héros de Seeland reprit : je crains qu'on ne s'aperçoive de notre présence. Si cela arrivait, il est probable qu'on prendrait des moyens sûrs pour que nous ne puissions jamais revoir nos jeunes captives. C'est pourquoi, nous ferions bien de les emmener immédiatement.

Orwin insista, abandonnerons-nous donc les demoiselles suivantes de ma sœur ? N'ont-elles pas souffert sur la terre étrangère, n'attendent-elles pas depuis longtemps l'heure de la délivrance ? Elles doivent être rendues à la liberté en même temps que Gudrune.

Le prince Herwig expliqua sa pensée : Vous m'avez mal compris : Emmenons ma bien-aimée : et nous ferons ensuite tous nos efforts pour reprendre les autres captives: Ortwin s'obstina. Je n'y consentirai jamais, dut-il m'en coûter la vie.

Gudrune suppliait : Que vous ai-je donc fait, mon frère ? M'avez-vous vue en aucune circonstance tenir une conduite répréhensible ? Je ne sais pas de quoi vous voulez aujourd'hui me faire porter la peine.

J'ai ma chère sœur, la plus grande affection pour vous, mais vous ne pouvez, sans honte abandonner les personnes de votre suite. Il faut

que nos actions soient dignes de vous, que vous quittiez ce pays honorablement, que rien ne puisse être reproché à l'épouse de Herwig.

Ils remontèrent dans leur barque... Les jeunes filles pleuraient. Gudrune s'écria : Malheureuse que je suis ! Pour moi, les plus cruelles épreuves n'auront donc pas de fin ! Ils s'éloignent de moi, ceux mêmes sur qui reposaient toutes mes espérances ! Quand donc serai-je libre ? Quand donc reverrai-je ma patrie !

Les vaillants guerriers s'éloignaient, en effet, du rivage, rapidement. La pauvre Gudrune cria à Herwig : Autrefois, j'étais adulée ; maintenant, je suis délaissée. Qui protègera, qui consolera l'orpheline ?

Vous n'êtes pas délaissée, cria Herwig, et vous serez glorifiée, noble princesse ! Pour ce qui est de notre expédition, gardez-en bien le secret. Demain, avant que le soleil ne paraisse, je serai en campagne, j'en jure ma foi ! Je serai devant ce burg, avec quatre-vingt mille guerriers.

Ils prirent le large aussi rapidement qu'ils purent. La séparation avait été douloureuse, plus qu'aucune autre séparation ; on me croira sans peine. Les jeunes captives suivirent la barque des yeux, jusqu'au moment où elle disparut.

Les captives oublièrent de battre leur linge. La méchante Gerlinde, qui les surveillait de loin, s'aperçut bien qu'elles travaillaient peu. Elle en fut très irritée. Ses robes lui tenaient au cœur.

La gentille Hildeburge parla ainsi : Vous négligez votre linge, princesse ; vous n'avez pas essoré les braies des chevaliers de Ludwig. Si Gerlinde s'en aperçoit, elle nous fera donner les verges plus fort que jamais.

La fille de Hilda répondit : Je suis trop enorgueillie, pour laver dorénavant les nippes de Gerlinde. Un pareil travail n'est pas fait pour moi. Deux princes, aujourd'hui, m'ont serrée dans leurs bras et m'ont embrassée.

Ne trouvez pas mauvais, poursuivit Hildeburge, que je vous conseille de mieux blanchir les braies ; si nous les rapportions au château en cet état, nous serions battues durement toutes les deux.

La petite fille de Hagen s'écria : La fortune me sourit, le bonheur m'attend. Quand on me frapperait de verges jusqu'à demain matin, je n'en mourrais pas ; mais ceux qui nous auraient maltraitées seraient mis à mort.

Je veux jeter à l'eau toute cette défroque. Elle

aura ainsi l'heureuse chance d'être emportée loin de ce pays et ne servira plus. Moi non plus, je ne veux plus servir. Je rentre dans mes droits de princesse.

Quoi que pût dire Hildeburge, Gudrune, dans un transport de fureur, saisit le linge de dame Gerlinde et le lança dans le courant. Il surnagea un moment, puis... je ne sais s'il fut jamais retiré.

Le jour baissait, la nuit était proche. Hildeburge retourna au château lourdement chargée. Elle portait sept draps fins, et des effets d'habillement. La sœur d'Orwin revenait les mains vides.

Il était tard lorsqu'elles arrivèrent à la poterne. Gerlinde les attendait et les apostropha durement :

Qui vous a permis de vagabonder sur le rivage et de rentrer si tard ? Je vous ferai donner les verges! Vous n'êtes pas dignes d'appartenir à la domesticité d'une duchesse.

Répondez, pourquoi cette conduite? Vous repoussez les grands seigneurs et les accablez de votre dédain, mais vous avez des rendez-vous le soir, avec de pauvres hères. Si vous prétendez au respect, vous ne suivez pas la voie qu'il faut suivre pour être respectée.

La belle Gudrune répliqua : Pourquoi me faire injure, et me reprocher des méfaits que je n'ai pas commis. Je n'accepte de rendez-vous de personne, à moins qu'il ne soit un parent. Alors, aucun reproche ne peut m'atteindre.

Taisez-vous, exécrable peste; allez-vous pas m'accuser de mensonge! Je vous ferai payer cher tout cela, et dès aujourd'hui, afin que votre perversité se donne moins libre carrière, je vous ferai passer par les verges, jusqu'à ce que votre échine soit dilacérée.

Ne vous avisez pas de me frapper, dit la noble vierge; je suis plus grande dame que vous, et que toutes les femmes de votre maison. Vous pourriez regretter un jour de m'avoir outragée.

La louve hurla : Mais qu'avez-vous donc fait de mon linge ? Je vous vois les mains pliées dans un tablier comme une personne qui a des loisirs !

La petite-fille de Hagen répondit : Votre linge est resté sur le rivage. J'ai essayé de l'apporter, mais le fardeau était trop lourd pour moi. Si vous ne le revoyez plus, j'en prendrai peu de souci.

La vieille endiablée continua : Cela tournera mal pour vous. Avant que je ne me mette au lit vous serez fustigée. Sur son ordre, des

branches d'aubépine furent coupées et réunies en faisceau. Sur son ordre, on allait faire subir à Gudrune une peine infamante !

Gerlinde fit lier la belle vierge à la quenouille d'un lit, dans une chambre dont l'entrée fut interdite. Elle voulait lui arracher la peau des jambes. Les dames qui savaient ce dont il s'agissait, ne pouvaient dissimuler leur émotion.

Gudrune eut recours à la ruse. Elle adressa à la cruelle Gerlinde ces paroles : Si je suis appelée un jour à m'asseoir sur un trône, à porter sur mon front une couronne, croyez-vous que mon mari vous pardonnera de m'avoir infligé un traitement ignominieux.

Donc, que nul ne se permette de me maltraiter. J'épouserai celui qui m'a recherchée, et qui, jusques à présent, n'a pu obtenir mon consentement. J'aurai la haute main sur la Normandie, et quand je donnerai des ordres, je ferai des choses que personne n'attend de moi.

La dame Gerlinde s'écria : Vous avez apaisé ma colère. Quand vous auriez perdu mille pièces de toile, je n'en aurais cure. Vous êtes en sauveté, puisque vous consentez à prendre pour époux Harthmuth de Normandie.

La belle vierge ajouta : J'ai besoin de repos.

Toutes ces émotions me brisent. Faites prévenir le duc ; qu'il se rende près de moi. Je ferai les aveux qu'il désire entendre.

Certains témoins de cette scène se mirent en route aussitôt. Ils portèrent la nouvelle à Hartmurth. Celui-ci donnait audience à quelques féaux de son père, lorsqu'un courrier vint lui dire que Gudrune demandait à le voir :

J'ai mérité le cadeau qu'il est d'usage de faire au messager : La fille de la reine Hilda vous prie d'agréer ses révérences, et demande que vous lui rendiez visite. Elle n'est plus irritée contre vous. Ses intentions se sont modifiées.

Le noble chevalier s'écria : C'est en vain que tu essaies de me leurrer. Si tu disais vrai, je te donnerais en cadeau trois bons burgs, des domaines bien arrentés, et de plus soixante bracelets d'or.

Je vivrais dans la joie jusqu'à la fin de mes jours.

Un autre homme arriva qui dit : J'ai tout entendu, moi aussi. Permettez que j'aie part à vos libéralités. Gudrune vous prie de revenir à la cour. La jeune vierge a dit qu'elle vous épouserait, qu'elle serait duchesse de Normandie, si vous désiriez qu'il en soit ainsi.

Harthmuth remercia les deux messagers, et quitta l'audience avec empressement. C'est Dieu, pensait-il, qui a permis que je fusse aimé ; et le cœur tout en joie, il se rendit en hâte près de Gudrune.

La belle vierge était debout dans sa robe de lin. Elle lui fit ses révérences, les larmes aux yeux, et s'approcha de lui si près qu'il voulut la prendre dans ses bras.

Elle le repoussa : Non, non, Hartmuth. Si vos gens vous voyaient, quelle opinion prendraient-ils de vous ? Convient-il qu'un grand seigneur se commette avec une pauvre lavandière, et la prenne dans ses bras ?

Je vous permettrai de m'embrasser, quand ma place sera marquée à vos côtés, quand je porterai sur mon front, devant vos puissants vassaux, la couronne de Normandie, quand je serai votre épousée. Alors vous pourrez me serrer dans vos bras. Nous serons l'un et l'autre à l'abri de tout reproche.

Le jeune homme se reprit, et devint très respectueux : Belle demoiselle, si vous daignez agréer mes vœux, vous aurez des preuves de ma profonde reconnaissance. Mes amis et moi nous serons à votre dévotion.

Je suis transportée d'aise comme je ne le fus jamais. Si j'étais en situation de disposer ici toutes choses à mon gré, je ferais d'abord (avant mon coucher), préparer un bon bain pour moi, pauvre captive, dont la journée de travail a été longue et pénible. Ensuite j'exigerais qu'on me rendit mes demoiselles d'honneur, qu'on me les amenât, qu'aucune d'elles ne demeurât confinée en sa chambre. Je ne sais pas où elles sont à cette heure, mais on les retrouverait.

Vous aurez satisfaction, dit Harthmuth. On alla chercher les jeunes filles. Elles arrivèrent à la cour vêtues de haillons, les cheveux en désordre.... Elles avaient beaucoup souffert avec Gerlinde.

Il en vint soixante-trois. Lorsqu'elles furent réunies, devant Hartmuth, Gudrune lui parla sur un ton très doux : Regardez, noble Seigneur ; pensez-vous que l'état dans lequel vous voyez les personnes de ma maison, soit de nature à vous faire honneur.

Le guerrier répondit : Nous allons remédier à tout cela.

Hartmuth, dit la noble vierge, faites-le pour l'amour de moi : mes compagnes ont été pri-

vées de tout dans ce pays. Ayez égard à ma supplique, et donnez vous-même des ordres, afin qu'elles soient vêtues convenablement, afin qu'un bain soit préparé pour chacune d'elles, dès ce soir.

Hartmuth, le rude guerrier, répondit : Gudrune ma bien-aimée ; si on ne retrouve pas les vêtements que portaient les personnes de votre maison, à leur arrivée ici, nous mettrons à leur disposition les plus beaux habillements que nous pourrons trouver.

Quand elles seront bien attifées j'aurai plaisir à vous voir au milieu d'elles. On prépara les bains ; plusieurs parents de Hartmuth faisaient office de camérier. Chacun voulait rendre quelque service et mériter la bienveillance de la future duchesse.

Gudrune et ses demoiselles se plongèrent dans l'eau, avec délices. On leur apporta les plus belles robes que l'on put trouver. Les moins belles auraient mérité d'être portées par l'épouse d'un roi.

Au sortir des étuves, on leur servit du vin, le meilleur qui jamais ait été servi en Normandie, et d'excellent hydromel. De quelle façon tout cela allait-il finir ? Hartmuth était loin de s'en douter.

Mainte belle personne était assise dans la grande salle. Dame Gerlinde avait recommandé à sa fille et aux suivantes de soigner leurs toilettes, pour faire bonne figure auprès de la fille de Hilda, et de son cortège.

Ortrune parut bientôt, parée de superbes atours, et tout heureuse, se rendit près de Gudrune. La petite-fille de Hagen marcha au devant d'elle. Toutes les deux assises l'une à côté de l'autre, ne dissimulaient pas leur joie.

Elles s'embrassaient ; des parures d'or rouge réhaussaient l'éclat de leur teint ; mais elles avaient dans le cœur des sentiments bien différents. Ortrune, la fille du puissant duc, se félicitait de voir la noble lavandière si magnifiquement parée.

La captive se félicitait au contraire (on le conçoit aisément), de l'arrivée prochaine de ses libérateurs. Elles conversaient gaîment. Au contact de cette gaîté, les gens les plus moroses se seraient déridés.

Quel bonheur pour moi disait Ortrune, que vous nous restiez, que vous èpousiez Hartmuth ! En témoignage de mon affection, je veux vous donner la couronne de ma mère, que je devais porter un jour.

Dieu vous récompense, Ortrune, de votre bienveillance ; je m'efforcerai de vous prouver que j'en suis reconnaissante. Vous avez été pleine de sollicitude pour moi, lorsque le malheur m'accablait. Durant tout le cours de ma vie, je vous serai dévouée.

Elle parlait à Hartmuth avec un air de candeur, la rusée : Vous devriez, mon seigneur, envoyer des courriers de tous côtés dans le pays Normand, afin que vos amis se rendent à la cour, s'il leur plait d'y venir.

N'êtes-vous pas en paix avec vos voisins sur toutes vos frontières ? Je vous avouerai que je serais heureuse de me montrer à vos côtés, le front ceint de la couronne. Je serais heureuse de faire connaissance avec les vassaux de celui qui m'a choisie pour épouse.

Vos guerriers me seraient présentés, et seraient présentés aux personnes de mon entourage.

La ruse était bien ourdie. Elle fit partir plus de cent courriers. Autant d'ennemis que les Hegelingen n'auront pas à combattre lorsqu'ils attaqueront le burg, pensait la belle vierge !

Gerlinde lui dit : ma chère fille, il faut vous séparer de Hartmuth. Il faut remplir les bienséances ; vous vous retrouverez demain, et lui

tirant sa révérence : Dieu vous garde, fit-elle.

Les échansons, les écuyers tranchants, avaient été mis au service de Gudrune. Ils allaient au devant de ses désirs. On avait pris grand soin que la fière princesse fut traitée magnifiquement. Après de longues privations, elle retrouvait une table bien servie et de bon vin.

Une gentille jouvencelle de l'Hegelingenland murmurait : Désagréable perspective pour nous, de rester jusqu'à la fin de nos jours, entre les mains de ceux qui nous ont amenées ici de vive force. C'est une éventualité que nous n'avions pas envisagée jusqu'à présent.

Elle se prit à pleurer devant sa noble maitresse ; et ses compagnes, se remémorant tout ce qui leur était uu sujet de tristesse, ne tardèrent pas à verser des larmes.

Cependant Gudrune riait ! Resterons-nous donc toujours en Normandie, disaient-elles... Le temps n'est pas loin où notre maitresse n'y fut point restée quatre jours de bon gré. Certains officieux se hâtèrent de rapporter à Gerlinde ce qui se passait.

Gudrune, qui depuis quatorze ans était d'une humeur si sombre, n'avait pas pu modérer les transports d'une gaité bruyante, qu'une personne

de sa correction ne se permet guère. La vieille énergumène avait bien entendu ces éclats de rire, et fait remarquer à Ludwig ce qu'ils avaient d'anormal.

Dans son aigre inquiétude, elle s'empressa d'aller trouver Hartmuth : Mon fils, il se trame quelque chose contre nous ; des événements se préparent qui mettront en émoi tous vos vassaux. Je ne sais comment expliquer la folle gaîté de la princesse.

Qu'est-il arrivé ? Quelles nouvelles a-t-elle reçues ? Des messagers lui ont-ils été envoyés par ses parents ? Tenez-vous bien sur vos gardes. Croyez en mon expérience. Tenez-vous bien sur vos gardes, de peur que nos ennemis ne vous infligent une défaite, et ne vous arrachent la vie.

Il répondit : Ne prenez pas souci de cela. Je ne suis pas fâché qu'elle s'égaie avec les autres femmes. Comment ses parents qui demeurent si loin de nous, pourraient-ils me nuire ? Je crois que je n'ai rien à craindre de ce côté.

Gudrune voulait se reposer et demanda à regagner son lit. Pendant toute la durée de cette nuit, ce n'est pas le chagrin qui troubla son repos. Les camériers du seigneur Hartmuth lui firent cortège.

Devant elle, les jeunes pages portaient des flambeaux, honneur qu'on lui faisait pour la première fois. Un grand nombre de lits magnifiques (plus de trente), avaient été mis à sa dispostion, afin que toutes les jeunes suivantes eussent leurs aises.

Sur ces lits, étaient jetés des coussins apportés d'Arabie ; quelques-uns, verts comme du trèfle. Il y en avait du reste de toutes les couleurs. Les courtines, précieusement ornées de broderies en soie avec des rehauts d'or rouge, brillaient comme le feu.

Les peaux de certains poissons étrangers, avaient servi à doubler les courte-pointes. Hartmuth était bien persuadé qu'il allait épouser la princesse de l'Hegelingenland. Il se berçait de cette illusion, et n'avait aucun soupçon du danger qui le menaçait.

Gudrune ne retint pas longtemps les pages et camériers. Elle les éloigna, en alléguant que les personnes de sa maison avaient besoin de donner au sommeil une nuit tout entière. C'est, dit-elle, une satisfaction qu'on nous a rarement accordée, depuis que nous sommes en ce pays.

Les Normands se retirèrent. Jeunes et vieux ss hâtèrent de quitter les appartements de Gudrune

pour aller se coucher. Les bons drilles avaient trop bien fêté l'hidromel et le vin, qu'on leur versait à flots.

La fille de Hilda fit fermer sa porte, dont les quatre verrous furent tirés. Les murs étaient si épais, que nul espion ne pouvait entendre du dehors le bruit des voix.

Les familières de Gudrune prirent des sièges et goûtèrent au bon vin qu'on leur avait servi. Alors leur noble maitresse épancha son cœur : Réjouissez-vous, mes fidèles compagnes, qui avez enduré tant de souffrances. Vous assisterez demain à un spectacle dont vos yeux seront charmés.

Sachez que j'ai embrassé aujourd'hui Ortwin mon frère, et Hertwig mon fiancé. Quelqu'une d'entre vous a-t-elle envie de devenir riche ? Pour contenter son envie, il lui suffira de venir me réveiller, quand brillera l'aurore.

Elle en sera bien récompensée. Les temps heureux sont proches. Je lui donnerai en cadeau des burgs et de vastes domaines. Cela me sera facile, si je vis assez longtemps pour devenir reine.

Ces demoiselles se couchèrent dans un heureux état d'esprit. Une armée approchait, la

chose était sûre, qui allait mettre fin à toutes leurs peines. Elles s'endormirent sur cette pensée : demain, arriveront les Hegelingen !

Vingt-sixième Aventure

Voici les événements qu'il me reste à vous raconter : Ortwin et Herwig avaient regagné la plage habituellement déserte, où leurs hommes les attendaient.

On s'empressa à leur rencontre. Les deux éclaireurs de l'armée furent acclamés, questionnés, Ortwin surtout : Gudrune est-elle encore vivante dans le pays de Ludwig ? Chacun voulait être renseigné, et obtenir des détails sur les moindres circonstances de leur exploration.

Ortwin répondait : Ne m'interrogez pas tous à la fois, je ne puis faire un récit pour chacun de vous en particulier. Quand je serai en présence de nos puissants alliés, je parlerai et vous saurez alors ce que nous avons vu devant les bastillons de Ludwig.

Le bruit de leur arrivée s'était répandu. Les deux éclaireurs furent bientôt entourés d'une foule de brillants chevaliers. Le brave Ortwin

parla ainsi : Je vous apporte des nouvelles. J'ai à dire des choses telles, que je voudrais, mes mais, en avoir d'autres à vous faire entendre.

Si extraordinaire que cela puisse paraître, j'ai vu ma sœur, j'ai vu Hildeburge, la jeune fille que nous avons amenée d'Irlande. Parmi ceux qui l'écoutaient, plusieurs mettaient en doute la véracité de son témoignage.

Ils s'écrièrent : Ne nous proposez pas à croire des choses aussi invraisemblables. Depuis longtemps, tous nos efforts ont tendu vers un seul but : Arracher les captives des mains de Ludwig. Ortwin et ses vassaux ont subi un échec dont ils n'ont pas encore tiré vengeance. Les artisans de notre infortune n'ont pas encore été châtiés.

Interrogez donc Herwig qui les a vues lui aussi, et certes rien ne pouvait nous être plus pénible. Jugez-en, mes amis, jugez de notre douloureuse émotion : Nous avons trouvé Gudrune et Hildeburge faisant métier de lavandières sur la plage.

A ces mots, les parents de Gudrune versèrent des larmes. Le vieux Waty furieux s'écria : N'êtes-vous plus maîtres de vos nerfs : Un guerrier ne compromet-il pas sa dignité en pleurnichant ?

Vous vous conduisez comme de vieilles femmes.

Si vous avez la ferme volonté de délivrer Gudrune, il faut dès demain teindre dans le sang, les sayons qu'elle a lavés de ses blanches mains. C'est ainsi qu'il convient de lui venir en aide, c'est ainsi que vous mettrez fin à sa captivité.

Le danois Fruty demanda : Comment nous y prendrons-nous pour arriver jusqu'à Gudrune, avant que les guerriers de Ludwig et ceux de Hartmuth n'apprennent que l'armée de Hilda est entrée en Normandie ?

Le vieux Waty affirma qu'il connaissait le moyen d'assurer le succès : J'ai idée que l'ennemi sera traité comme il convient, si je vis assez longtemps pour le rencontrer. Mettons-nous en route, et sus aux Normands.

Le ciel est pur, étoilé ; le clair de lune est splendide, heureusement pour nous. Quittons ce lieu sauvage. Avant la fin de la nuit, nous serons devant le burg de Ludwig.

Les guerriers dociles aux conseils de Waty se hâtèrent d'embarquer leurs chevaux et les harnais de guerre. Ils prirent la mer, et arrivèrent à leur destination avant la fin de la nuit.

Waty leur recommanda de garder le silence,

de descendre sur la plage et de s'y coucher. Les hommes las de naviguer, jetaient leur bouclier sur le sable, et reposaient leur tête sur le bouclier.

Waty disait : celui qui veut dès le matin remporter une victoire, ne doit dormir que d'un œil. Il faut que vous soyez, de bonne heure, prêts à combattre, vous qui étiez impatients d'entreprendre cette expédition. Voici mes instructions : Dès que le jour commencera de poindre, vous entendrez retentir mon bugle. Que tout le monde alors se mette sur pied et prenne les armes. Lorsque vous entendrez mon bugle pour la seconde fois, hâtez-vous de seller et brider vos chevaux. Tenez-les en main jusqu'à ce que le soleil se lève, de façon que personne ne soit en retard, quand le moment viendra d'attaquer.

Ils répondirent : Soyez sûr que nous nous conformerons à vos instructions. Tout le monde attendait avec impatience le moment où se dissiperait l'ombre de la nuit. Celui qui allait tout à l'heure accomplir une œuvre sanglante, et plonger dans le deuil tant de belles femmes, continua ainsi :

Lorsque vous entendrez mon bugle pour la troisième fois, mes chers amis, montez à cheval

et ne courez pas au combat, avant de m'avoir vu paraitre en noble arroi, et chevauchant près de la bannière de la reine Hilda. Alors les guerriers se couchèrent sur la grève, à proximité du donjon ; il frappa leur regard, lorsque le ciel s'éclaira. Les braves Hegelingen reposaient paisiblement.

Déjà la brillante étoile du matin pâlissait. Là-bas, à la fenêtre d'une tour, une belle jeune fille parut. Elle voulait mériter la récompense promise par Gudrune, et attendait l'heure propice.

Aux premiers feux de l'aurore, elle aperçut vers les flots irrisés, des heaumes et des boucliers innombrables. Ce n'était pas une illusion. De tous les côtés dans la campagne des armes scintillaient ; l'investissement était accompli. Elle courut vers sa maîtresse :

Eveillez-vous, princesse ! Le château est cerné ; toutes les positions d'alentour sont occupées. Nos amis n'ont pas oublié les pauvres captives.

La belle Gudrune sauta de son lit et se précipita vers la fenêtre. La jeune fille qui avait apporté la bonne nouvelle fut chaudement remerciée, et peu de temps après, elle fut bien récompensée de sa vigilance. Retrouver des

amis après tant de souffrances, quelle joie!

La noble vierge admira les nefs majestueuses qui se balançaient sur les flots et s'écria : Je ne suis pas au bout de mes peines. Bien des hommes vaillants seront massacrés aujourd'hui.

Hélas, que la vie pour moi est douloureuse ! Au moment où elle parlait ainsi, tous les gens du château étaient couchés et dormaient, sauf le veilleur de Ludwig, qui se mit à crier d'une voix puissante : Alerte, guerriers. Alerte, mes seigneurs ! Braves Normands, vous n'avez que trop dormi !

Gerlinde entendit cet appel. Sans réveiller son vieux mari, elle courut aux créneaux, et fut extrêmement effrayée de ce qu'elle vit. L'endiablée descendit précipitamment et appela le duc :

Levez-vous, mon seigneur votre territoire est envahi ; votre château est cerné par des gens à l'aspect farouche. Nous payerons cher aujourd'hui les éclats de rire de Gudrune.

Ne faites pas de bruit, dit Ludwig, je vais savoir ce qu'il en est. Dans tous les cas, notre courage ne faillira pas. Il fit sa ronde, et du haut des bretèches constata la présence de nombreux étrangers dont la visite lui parut importune.

Devant ses murs, leurs superbes étendards étaient déployés et flottaient au vent. Le duc voulut avertir son fils Hartmuth. Ce sont peut-être, pensait-il, des pélerins descendus à terre pour nous acheter des vivres.

On réveilla Hartmuth, on le mit au fait de ce qui se passait. Le bon chevalier dit : Gardons bien notre sang-froid. Dans vingt pays au moins les armoiries des chefs me sont connues. Les Hegelingen, j'imagine, veulent venger l'injure que nous leur avons faite autrefois.

Vingt-septième Aventure.

Hartmuth ne troubla pas ceux qui prenaient du repos, et dormaient leur sommeil.

Il s'approcha d'une fenêtre ouverte sur la campagne, et resta un instant en observation. Ces étrangers, dit-il, sont vraiment trop près de nos murs.

Ce ne sont pas des pélerins, mon cher père. J'ai lieu de penser que nous avons devant nous les seigneurs de Sturmland et d'Ortland, avec leur host.

L'étendard qui flotte là bas ne me laisse aucun doute : champ de sable avec une tête

d'or rouge en abime, il vient de Karadie. Avant que nous le voyons s'abaisser, des flots de sang seront répandus. Je me serais passé volontiers de cette visite.

Le seigneur de Moorland nous amène au moins vingt mille hommes. Ce sont des guerriers de belle mine, autant que j'en puis juger. Ils voudront acquérir de la gloire à nos dépens.

Des troupes plus nombreuses encore marchent sous une autre bannière, qui est certainement celle de Horand le Danois. Tout près de lui se tiennent le seigneur Fruty qui m'est bien connu, et le vaillant Morung du pays de Waleis. Ils ont du faire débarquer sur ce rivage des forces imposantes.

La bannière à fasce de gueules jonchée d'Otelles, est entourée de gens qui nous feront bien du mal. Ils ont pour chef Ortwin, seigneur de l'Ortland, dont vous avez tué le père. Ce ne sont pas des compliments qu'ils nous apportent.

La bannière blanche comme un cygne, toute fleuretée d'or, nous est certainement envoyée sous bonne escorte, par Hilda..... ma belle-mère ! Avant ce soir nous saurons si la haine des Hegelingen est redoutable.

Plus loin, la grande bannière de soie chargée d'algues marines sur champ d'azur, prouve, croyez-en ma parole, que Herwig de Seeland n'est pas loin d'ici. Il est soucieux de venger une vieille injure.

Là-bas, voici la bannière du seigneur Irold. Je reconnais ses couleurs. Il conduit, sans aucun doute, les contingents de la Frise et du Holstein. Nous allons avoir affaire à de rudes champions, et l'attaque est imminente, que tous nos guerriers se préparent au combat.

Harmuth cria : aux armes, aux armes, accueillons, avec les honneurs qui leur sont dus, les audacieux qui se lèvent contre nous. Recevons les devant nos portes à coups d'épée !

Les Normands, qui étaient encore couchés, furent bientôt debout. Ils revêtirent leur brillant harnais de guerre, bien déterminés à défendre leur suzerain et leur pays. Il y avait dans le château environ quatre mille chevaliers d'élite.

Ludwig et le seigneur Hartmuth endossèrent la cotte de mailles. Cela n'était pas fait pour rassurer les captives. Elles étaient en butte à la malveillance de tous. Une voix fit entendre ces paroles : Celle qui riait hier, pourrait bien pleurer aujourd'hui.

Gerlinde, l'épouse du duc, survint inopinément : Qu'allez-vous entreprendre, seigneur Hartmuth ! Voulez-vous faire tuer vos gens, être tué vous-même ? Si vous engagez le combat, vous êtes perdu...

Le noble sire éleva la voix : Ma mère, retirez-vous ; il ne vous appartient pas de prononcer en pareille matière. Contentez-vous de donner des ordres à vos femmes. Apprenez-leur comment on brode, comment on fixe sur la soie, l'or et les pierres précieuses.

Et il ajouta : Envoyez-donc maintenant au lavoir Gudrune et ses dames, comme vous l'avez fait souvent. Vous pensiez qu'elles n'avaient plus de parents, plus d'amis. Vous voyez quel remerciment on vient nous apporter aujourd'hui.

L'endiablée s'écria : Je travaillais pour vous, j'espérais la contraindre. Mais aujourd'hui, suivez mon conseil. Votre château est solide ; fermez-en les portes, et de cette façon les Hegelingen tireront peu de profit de leur action offensive.

Vous n'ignorez pas, Hartmuth, qu'ils nourrissent contre vous une haine implacable. C'est à cause de vous, que le chef de leur famille a été tué. Demeurez derrière vos murs, mon fils.

Vous n'avez devant la place aucun de vos alliés. Vos orgueilleux agresseurs marchent vingt contre un. Pensez aussi que vous êtes approvisionné de pain, de vin, de bons vivres pour une année au moins. Si quelques Danois téméraires entraient dans la place, ils seraient infailliblement massacrés.

Et l'épouse de Ludwig continuait de prodiguer au chevalier ses conseils. Sauvez votre honneur sans exposer votre vie. Vos arbalétriers tireront par les meurtrières, et leurs carreaux ouvriront des blessures profondes qui feront verser bien des larmes aux parents que nos ennemis ont laissés dans leurs foyers.

Faites mettre en position vos mangonneaux et lancez une grêle de pierres sur les assaillants. La citadelle est suffisamment pourvue de défenseurs. Plutôt que de vous laisser affronter le tranchant des épées, mes femmes et moi, en robe de toile, nous vous apporterons des pierres.

Hartmuth répondit avec colère : Retirez-vous, ma dame ; que pourriez-vous me conseiller encore ? Dois-je renoncer à faire usage de mon propre jugement ? Plutôt que de m'enfermer dans ce burg, je mourrai, en tenant tête aux guerriers de Hilda.

L'épouse du vieux Ludwig fondit en larmes : Ma seule préoccupation est de sauver ta vie. Ceux qui combattront aujourd'hui sous ta bannière seront généreusement récompensés.

Armez-vous donc ! s'écria Gerlinde ; faites jaillir sur les heaumes, les rouges aigrettes de feu. Combattez à côté de mon fils, secourez-le au besoin, et frappez vos coups les plus meurtriers.

Ma mère vous montre le chemin de l'honneur, dit Hartmuth. Faites vaillamment votre devoir, aidez-moi à repousser les étrangers. Je doterai richement les enfants de ceux qui succomberont aujourd'hui. Ludwig se mit à la tête de ses vassaux. Onze cents le suivaient. Avant de franchir les barrières, il en avait laissé dans le burg cinq cents autres, des plus éprouvés.

Les quatre portes furent fermées derrière lui, les verrous tirés. Il ne manquait absolument rien à l'équipement de sa troupe. Trois mille guerriers, avec des casques bien lacés, se rangèrent aux côtés du jeune seigneur Harmuth, tous très résolus et dévoués à sa cause.

Le moment d'agir était venu. Le héros de Sturmland fit retentir son bugle, que l'on entendit à trente milles du rivage. On vit les Hege-

lingen se rallier autour de la bannière de la reine Hilda.

Une seconde sonnerie se fit entendre. Les chefs sautèrent en selle, et assignèrent à chacun sa place de combat. Jamais aucun preux sur le champ de bataille, ne fut plus admirable que le vieux Waty.

Le bugle retentit une troisième fois, avec une extrême violence. Les échos de la mer repercutèrent le son. Il sembla que le sol avait tressailli, que les murailles de Ludwig avaient été ébranlées. Horand reçut l'ordre de déployer la bannière de Hilda.

Tous les yeux étaient fixés sur Waty. Un silence se fit, on entendit le hennissement d'un cheval. La fiancée du prince Herwig se tenait debout derrière la baie d'un créneau. Les vaillants qui voulaient se mesurer avec Hartmurth, marchaient hardiment à sa rencontre, et voici que le jeune seigneur lui-même franchit les portes, avec les stipendiaires soigneusement armés. Du haut des tours, on pouvait voir briller les heaumes des différentes milices. Hartmuth s'appuyait sur des troupes solides.

Les Hegelingen attaquaient la burg de quatre côtés, leurs armures avaient l'éclat de l'ar-

gent. Les plaques de métal étincelaient sur les boucliers clairs. Le vieux Waty comme un lion furieux, répandait autour de lui la terreur.

Les gens de Moorland, poursuivaient d'autre part leur chevauchée. Ils lançaient des traits acérés, des viretons, que la violence du choc faisait voler en éclats. Lorsqu'ils abordèrent leurs ennemis, les cuirasses et les épées s'éclairèrent de lueurs de feu.

Les hardis Danois se rapprochaient du burg. Irold le fort, dirigeait son attaque sur un point fortifié, qu'il avait montré du doigt à ceux de son ban, six mille combattants au moins, tous bien aguerris, qui firent beaucoup de mal à Ludwig.

Ortwin de son côté, avec ses huit mille Ortlandais, accélérait sa marche pour le malheur de la Normandie et des Normands. Gerlinde et Ortrune suivaient des yeux ces évolutions du haut des remparts, et versaient des larmes.

Herwig parut à son tour, le fiancée de la belle Gudrune. Ses exploits furent pour bien des mères, une source inépuisable de douleur. Lorsqu'il se mit à combattre pour l'amour de sa dame, on entendit les heaumes retentir sous ses coups.

Le vieux Waty arriva avec les Sturmlandais, Waty que la colère transportait. Les Normands durent s'en ressentir. Il arriva, la lance au poing, jusques aux palissades. Gudrune en fut tout émue de joie. Gerlinde en frémit.

Hartmuth chevauchait devant les rangs, avec la prestance d'un César. On ne vit jamais chevalier de plus haute mine. Le soleil jetait sur son armure d'éblouissantes clartés. Personne encore n'avait fait échec à son immense orgueil.

Le seigneur de l'Ortland l'aperçut, et demanda : connaissez-vous ce banneret qui brandit son épée comme s'il voulait conquérir un royaume.

Quelqu'un répondit ; c'est Hartmurh ; on peut le citer comme un solide champion, c'est le fils de celui qui a tué votre père. Il se montre vaillant et audacieux en toute occasion.

Ortwin altéré de vengeance s'écria : Il a contracté envers moi une dette qu'il paiera aujourd'hui même. Je veux reprendre sur lui ce que nous avons perdu par son fait. Gerlinde ne fera pas qu'il sorte vivant d'ici.

Hartmuth apercevant en face de lui un adverversaire, se précipita en avant. Le Normand avait piqué son cheval de l'éperon et arrivait au galop

sur Ortwin. Les deux champions avaient abaissé leurs lances. Des étincelles jaillirent des cuirasses. De part et d'autre les glaives avaient porié coup. Le cheval d'Ortwin n'était pas assez fort pour résister à de pareilles poussées. Il avait fléchi sur les jarrets, celui de Hartmuth avait trébuché. Les chevaliers ayant relevé leurs destriers, échangèrent des coups d'épée retentissants.

Ceux qui au début de l'action donnaient un si bel exemple, méritaient tous les éloges. C'étaient de rudes jouteurs, qui ne savaient pas reculer.

Cependant les tenants des deux partis s'entrechoquaient, et rompaient des lances; bon nombre de jeunes gens étaient tués. Les piques ouvraient des blessures incurables. Chacun faisait de son mieux, et voulait avoir les honneurs de la journée.

Dans la mêlée, les hommes de Hartmuth eurent à affronter ceux de Waty, mille contre mille. Le sire de Sturmland les reçut d'une façon brutale. Ceux qui arrivaient à portée de son bras, n'allaient jamais plus loin.

C'est alors que les Seelandais se laissèrent entamer par deux mille Normands qui combattaient avec opiniâtreté, aimant mieux tomber sur le champ de bataille, que d'être chassés de leur pays.

Cependant Herwig se signalait par sa grande valeur. C'était un héros qui méritait bien toute l'affection de la belle vierge.

Gudrune le suivait des yeux, du haut d'une tour. Le vieux Ludwig avait trouvé en face de lui les Danois. Il tenait en main une arme redoutable, et chevauchait fièrement. Lui et ses vassaux s'étaient trop avancés devant les palissades.

L'audacieux Fruty et les hommes du Holstein lui tuèrent beaucoup de monde. Le jeune Morung de Waleis laissa devant le château tant de cadavres, que la terre en fut fertilisée.

Irold, le bon chevalier, fit couler beaucoup de sang chaud sur les cottes de mailles. Le terrible Waty combattait sous la bannière de Hilda. Il avait vite fait de pratiquer une trouée dans les rangs profonds. On voyait la pâleur de la mort sur bien des visages.

Ortwin, le noble sire, se trouva de nouveau en face de Hartmuth. La neige chassée par le vent ne tombe pas plus serrée sur le sommet des montagnes que ne tombaient leurs coups d'épée. Le prince de l'Ortland tenait bon. Il était plein de courage le jeune Ortwin !

Le vigoureux Hartmuth l'atteignit par le

travers du heaume, si rudement, que le sang jaillit sur la brillante cuirasse. Ceux qui marchaient sous la bannière d'Ortwin, furent consternés.

Il y eut alors une échauffourée ; on se battait corps à corps. Les glaives pénétraient à travers les cottes de mailles et le nombre fut grand des têtes qui tombèrent sous le fil des épées. On eut dit que la mort voulait donner un exemple de la rapidité avec laquelle sa main peut séparer ceux qui se sont aimés ici bas.

Horand le Danois, voyant qu'Ortwin était blessé cria : Quel est celui qui a frappé mon bien aimé seigneur ? Hartmuth se mit à rire. Ils étaient à proximité les uns des autres.

Ortwin dit lui-même : J'ai été blessé par Hartmuth. Alors Horand remit en des mains sûres la bannière de Hilda, pour être libre de son action, et pouvoir attaquer. Il se précipita sur Hartmuth.

Celui-ci entendit un grand tumulte, et vit nombre de gens inondés d'un sang vermeil qui coulait de leurs blessures et dégouttait sur leurs pieds. Le hardi seigneur cria : Vous allez payer cher le mal que vous avez fait à mes hommes.

Il se retourna du côté de Horand. Ils étaient si forts tous les deux, que bientôt des étincelles jaillirent des cottes de mailles. La pointe des épées pliait sur les rivets des heaumes.

Hartmuth blessa Horand, comme il avait déjà blessé le brave Ortwin. Son épée fit une telle entaille, qu'un flot rouge jaillit sur le haubert. Hartmuth était dans l'exaltation de la victoire. Qui oserait maintenant se mesurer avec lui ?

Les gens des deux partis se ruèrent les uns sur les autres. Bon nombre de rondaches furent coupées en deux par les épées tranchantes. Hartmuth se défendait vigoureusement. Les amis de Horand et d'Ortwin firent près d'eux bonne garde, jusqu'à ce qu'on les emportât pour panser leurs blessures. Ils n'eurent pas longtemps à attendre, et purent ce même jour, reparaitre sur le champ de bataille.

Laissons-les aux mains de ceux qui les soignent... On ne savait pas encore devant la forteresse de Ludwig quel serait le vaincu, quel serait le vainqueur. Les Hegelingen accomplissaient de beaux faits d'armes ; les Normands résistaient avec opiniâtreté. Je ne puis parler de tous ceux qui prenaient part à la lutte. Je ne puis tout dire. Beaucoup furent tués dont les

noms sont connus. On entendait de tous côtés le choc des armes. Comment signaler tous les actes d'héroïsme et toutes les défaillances ?

Waty ne restait pas inactif, comme bien vous pensez. Ils étaient nombreux ceux qu'il avait salués de l'épée, après les avoir pourfendus.

Ils étaient nombreux les parents, qui brûlaient du désir de venger leurs morts.

C'est alors que Herwig se porta au devant du duc Ludwig, avec des forces imposantes. Voici ce qu'on m'a raconté :

Il avait aperçu le vieux duc entouré de ses vassaux qui faisaient grand massacre.

Il demanda : Quel est ce vieillard vigoureux, dont l'épée a ouvert déjà tant de blessures, et plongé dans le deuil tant de mères. Ludwig de Normandie l'entendit : Sachez donc, vous qui prenez des informations sur moi, en un pareil moment, que je suis Ludwig de Normandie.

Je combattrai certainement tant que j'aurai la force de combattre. Le prince Herwig s'écria : Si vous êtes Ludwig, celui qui nous a infligé des pertes cruelles, celui qui a tué Hettel, un guerrier sans reproche, dont nous portons toujours le deuil, vous avez droit à toute ma haine. Vous m'avez fait connaître les plus poignantes

douleurs. Grâce à vous, un grand nombre de mes compagnons d'armes sont restés sur le Wulpensand, et vous avez enlevé celle que j'aime. Vous avez enlevé ma fiancée. Je suis Herwig. Il faut que vous lui rendiez la liberté, où l'un de nous deux mourra aujourd'hui même, et bien d'autres encore mourront parmi nos amis.

Le duc Ludwig répondit : Osez-vous bien venir me menacer chez moi ! N'est-il pas pour le moins inutile de confesser ici vos peines de cœur ? Il y en a bien d'autres que vous, qui ont perdu par mon fait leurs vassaux et leurs biens. Fiez-vous sur moi. Je vais faire en sorte que vous ne l'embrassiez plus jamais, votre fiancée.

Après avoir échangé ce défi, les chefs se chargèrent vigoureusement. C'est à grand peine que l'un ou l'autre prenait quelque avantage sur son adversaire. Pendant ce temps, les hommes liges des deux bannerets prètaient main-forte à leur seigneur.

Le père de Hartmuth porta un coup si formidable, que le prince Herwig ne put y résister. En dépit de son courage et de sa force, il fut jeté à terre. Ludwig voulait le tuer. Il l'eut volontiers dépouillé de tous ses biens. C'est ainsi que ce vieillard savait traiter les jeunes gens. Herwig

était perdu si ses affidés n'avaient pas été à portée de le secourir.

Ils lui vinrent en aide, et lui sauvèrent la vie. Lorsqu'il reprit connaissance, on le vit tourner les yeux vers les créneaux du burg. Il voulait savoir si sa bien-aimée était là.

Vingt-huitième Aventure

Herwig pensait en son for intérieur : Hélas que j'ai de malheur ! Gudrune, ma dame, a été sans doute un des témoins de ma chute. Elle en gardera un fâcheux souvenir lorsque je serai son époux, si je vis assez longtemps pour l'épouser.

J'ai honte d'avoir été ainsi culbuté par un vieillard à barbe blanche. Il donna à son porte-bannière et à ses hommes, l'ordre de marcher à la rencontre de Ludwig. Ils s'élancèrent sur les traces de leur ennemi. Ils ne voulaient pas le laisser échapper.

Ludwig entendit derrière lui une rumeur. Il se retourna. Les épées s'abattirent bruyamment sur les armures. Ceux qui entouraient les deux combattants étaient effrayés de les voir si acharnés.

Ils se ruaient l'un sur l'autre. L'attaque et la

riposte se suivaient de près. Qui pourrait dire combien d'hommes succombèrent dans cet engagement ? Ludwig eut le dessous. Il fut vaincu par Herwig.

Le fiancé de Gudrune frappa son adversaire d'une main vigoureuse, et l'atteignit entre le heaume et le rebord du bouclier. La blessure était si grave qu'elle mettait le blessé hors de combat. Une pâleur livide s'étendit sur son visage.

Herwig le frappa une seconde fois avec une telle violence que la tête fut séparée du tronc. C'est ainsi qu'il se vengea de son récent échec. La mort du duc fut cause que de beaux yeux se mouillèrent de larmes.

Les hommes de Ludwig, le voyant mort, voulurent emporter sa bannière, mais ils s'étaient avancés imprudemment. Les portes de la place étaient à une trop grande distance derrière eux. La bannière leur fut enlevée. Un grand nombre de guerriers tombèrent près de leur seigneur.

Le guetteur, du haut du beffroi, avait bien suivi toutes les péripéties du combat. Dans le château, tout le monde savait que le vieux duc était mort. Il y avait là des hommes et des femmes qui faisaient entendre des lamentations.

Gudrune et les autres captives, se tenaient sur la courtine, anxieuses et effrayées.

Le seigneur Hartmuth ne savait pas encore que son père avait été tué, avec beaucoup de bons et braves chevaliers de sa parenté. Il ne savait pas pourquoi ceux qui étaient restés derrière les murs, faisaient entendre des lamentations et des cris de détresse.

Hartmuth, la bonne épée, dit à l'un de ses sergents : Retournons sur nos pas. Un grand nombre de ceux qui prétendaient avoir raison de nous, ont été terrassés dans ce rude combat. Retirons-nous. A l'abri de nos remparts, nous attendrons, pour faire des sorties, l'occasion favorable.

Il fut obéi, et quitta avec ses hommes le champ de bataille qu'ils avaient déjà parcouru dans tous les sens, alors que le terrain était disputé par un ennemi furieux, et qu'il fallait s'ouvrir un passage avec l'épée. Bien du sang avait été versé par Hartmuth et par ses hardis compagnons.

Il leur parla ainsi : Vous m'avez très loyalement servi, mes féaux, mes amis ; vous méritez que je partage avec vous mes biens. Nous allons nous reposer dans mon donjon. Qu'on nous ouvre les portes, qu'on nous verse le vin et l'hydromel.

Ils laissaient derrière eux un grand nombre de guerriers qui avaient disputé vaillamment le terrain. Ils n'auraient pas pu mieux faire, si la terre de Normandie leur eut appartenu. Hartmuth voulait maintenant opérer sa retraite.

Il trouva sur sa route Waty qui s'était établi avec une force imposante, un millier de ses hommes les plus solides, devant l'entrée par laquelle le Normand voulait faire passer sa chevalerie. Hartmuth ne put mettre à exécution son projet. Waty demeurait inébranlable en dépit des projectiles qu'ou lançait sur lui et les siens, du haut des murs; et ces projectiles tombaient, dru comme la pluie d'orage tombe du ciel.

Qu'il perdit des hommes ou n'en perdit pas, le vieux guerrier demeurait impassible, une seule chose le préoccupait: remporter la victoire.

Hartmuth le voyant qui barrait le passage, s'écria: en vérité, nous sommes punis aujourd'hui du mal que nous avons fait jadis. Nos troupes valides sont en grand péril, et nous avons déjà perdu bien du monde.

Je regrette d'avoir réuni contre moi un si grand nombre d'ennemis puissants. J'aperçois Waty avec sa bannière. Il se tient devant l'entrée et brandit son épée. Si c'est lui qui fait

fonction de portier, il ne nous en reviendra rien de bon.

Voyez vous-mêmes, mes féaux, la place est investie, les voies sont gardées; un grand nombre de guerriers en ferment l'accès ; aux quatre orients, les chemins sont occupés. Les amis de Gudrune font de grands efforts pour nous réduire à merci. Vous conclurez comme moi : que la nécessité s'impose de verser notre sang. Devant les portes extérieures, flotte l'étendard des Moorlandais. Que s'est-il passé pour qu'ils aient pu s'établir dans cette position ? Quoiqu'il en soit, mes amis, il faut les déloger à coups d'épée.

Près du guichet le plus rapproché de nous, l'ennemi veille, et le vent agite les otelles d'Ortwin le frère de Gudrune, qui défend brillamment la cause des dames. Avant que son courage ne faiblisse, bien des heaumes encore seront brisés.

Devant le troisième guichet, Herwig se tient debout à la tête de ses vassaux, sept mille pour le moins. Il se dévoue en bon chevalier, à la bien aimée de son cœur.

Aujourd'hui Gudrune et les demoiselles de sa suite, peuvent le suivre des yeux avec orgueil.

Je me suis mis en retraite trop tard ; je ne

sais maintenant quel parti prendre. Le vieux Waty combat devant la quatrième entrée. Ceux de mes hommes qui sont restés enfermés dans la forteresse, doivent attendre depuis longtemps notre retour. Comment échapper à nos ennemis ?

Nous ne pouvons pourtant pas nous cacher sous terre, et pour disparaître dans la profondeur du ciel, il nous manquerait des ailes. La voie de la mer nous est fermée aussi. Voici ce que je conseille :

Mettons pied à terre, et faisons couler du sang chaud sur les cuirasses brillantes. Ne vous rebutez pas ; c'est notre unique chance de salut. Ils mirent pied à terre, en effet, et chassèrent derrière eux leurs chevaux.

Maintenant, en avant, mes braves, cria Hartmuth ; tenez-vous le plus près possible du rempart. Que cela soit sage ou ne le soit pas, je veux attaquer le vieux Waty. Je veux quoiqu'il en puisse advenir essayer de l'éloigner de nos murs.

Ils marchèrent en avant, l'épée haute, l'audacieux Hartmuth et ceux de son ban ! Hartmuth (grand honneur lui en revient), osait affronter le terrible Waty. On entendait les épées s'entrechoquer. La jonchée des morts était plus abondante que jamais.

Hartmuth gagnait du terrain ; ce que voyant, le farouche Waty cria à Fruty son porte-bannière : J'entends le fracas des armes, et le bruit se rapproche de nous. Garde bien ta position, mon cher neveu, ne te laisse pas déloger.

Waty pris de fureur se précipita sur Hartmuth, qui lui-même, l'audacieux, allait au-devant du combat. Un nuage de poussière s'éleva vers le ciel. Les deux adversaires étaient en pleine possession de leurs moyens, et se montraient dignes de leur grand renom.

Malgré que le vieux Waty eut à lui seul la force de vingt-six hommes, il ne put venir à bout du jeune duc de Normandie. Quels que fussent les efforts des Hegelingen, les guerrie:s Normands ne reculaient devant personne.

Hartmuth, très habile à manier l'épée, laissait sur son passage des monceaux de cadavres. C'était merveille qu'il pût tenir contre Waty. Le vieux guerrier était exaspéré.

Cependant des cris se faisaient entendre. C'était l'épouse de Ludwig qui lamentait la mort de son époux. Elle promettait beaucoup d'or à qui le vengerait, à qui la débarraiserait de Gudrune et de ses compagnes.

Un chenapan séduit par l'appât du gain, courut à la salle occupée par les jeunes captives de l'Hegelingenland, dans l'intention de les massacrer. Il voulait les massacrer toutes, pour mériter la récompense promise.

A la vue du fer qui menaçait sa vie, à la pensée qu'elle était isolée de tous ses amis, la fille de la reine Hilda versa des larmes. Sans l'intervention de Hartmuth, elle aurait eu la tête tranchée.

Perdant tout empire sur elle-même, affolée par la terreur, Gudrune se mit à crier : au meurtre ! de toutes ses forces. Les personnes de sa suite criaient aussi, et par les fenêtres ouvertes appelaient du secours.

Hartmuth, le beau chevalier, reconnut la voix de Gudrune, mais n'eut aucun soupçon de ce qui se passait, jusqu'à tant qu'il aperçut un furieux qui la poursuivait et paraissait tout prêt à la tuer. Le brave Normand vociféra : Misérable, quelle fureur vous pousse à attaquer des jeunes filles ? Si vous en frappez une seule, je vous ferai pendre, vous et vos complices.

Le sicaire se sauva. Il redoutait la colère de Hartmuth. Le jeune seigneur fut sur le point d'être pourfendu, pendant qu'il étendait sa pro-

tection sur la malheureuse captive. Il ut lui-même en grand danger, celui qui sauvait la vie de Gudrune.

Ortrune de Normandie, la jeune altesse, pleurait amèrement Ludwig son père, et se tordait les bras de désespoir. Elle vint spontanément trouver Gudrune, la belle vierge, et se jeta à ses genoux :

Laissez-vous toucher de compassion, glorieuse fille de roi. Le sol est jonché de nos morts. Pensez à ce que vous avez souffert quand votre père fut tué. C'est le mien qui succombe aujourd'hui.

Voyez, noble princesse, quel effroyable carnage autour de nous. Presque tous mes parents sont tombés avec leur chef. Hartmuth en ce moment même, est exposé aux coups de Waty. Sa vie est en danger. Si je perds mon frère, je serai seule en ce monde.

Et la généreuse enfant continua : Souvenez-vous de l'affection que je vous ai toujours témoignée. Seule, je vous ai apporté des consolations. J'ai été votre seule amie. Vous avez beaucoup souffert sans doute. Ai-je donc été épargnée ? A cause de vous, je porterai le deuil jusqu'à la fin de mes jours.

La fille de Hilda répondit : Vous avez toujours été bonne pour moi, mais comment pourrais-je mettre fin à ce combat ? Si j'étais un guerrier, si je portais une armure, je m'interposerais volontiers pour sauver la vie de votre frère.

Ortrune pria et supplia tant et si bien, que Gudrune s'approcha d'un créneau, et agitant ses bras blancs elle s'écria : Quelqu'un des Hegelingen est-il à portée d'entendre ma voix ?

Ce fut Herwig qui lui répondit, le brave et bon chevalier : Que désirez-vous, noble Demoiselle ? Aucun des Hegelingen n'est ici près. Nous sommes des Séelandais, tout disposés à vous rendre service, autant que nous le pourrons.

La fille du roi parla ainsi : Je veux vous prier de faire cesser le combat. On a déjà versé trop de sang. Je serais reconnaissante à celui qui arracherait Hartmuth à la vengeance du vieux Waty.

Le sire de Séeland demanda respectueusement : Dites-moi votre nom, gentille demoiselle ? Elle répondit : Je suis Gudrune, la petite fille de Hagen. Je vivais dans l'opulence autrefois, et j'ai passé ici de tristes jours, et lui de s'écrier :

Êtes-vous donc Gudrune, ma bien-aimée ? Vous me trouverez toujours dévoué à vos ordres. Je suis Herwig, celui qui vous a choisie pour fiancée. Vous pouvez voir que je fais mon possible pour mettre fin à votre captivité.

Elle reprit : Si vous voulez me rendre service, vous donnerez satisfaction à de belles demoiselles, qui supplient que Hartmuth ne reste pas exposé plus longtemps aux coups du vieux Waty.

Je ferai volontiers ce que vous désirez, ma bien-aimée, et Herwig commanda à ses hommes : Portez ma bannière près de celle de Waty. Le chef et ses guerriers s'avancèrent à travers les compagnies de gens armés.

En cette circonstance, Herwig consentait un grand sacrifice pour l'amour de sa dame. De toute sa force il interpella le vieux chef : Mon cher ami, faites-nous la concession de mettre fin à ce terrible combat ; ce sont nos belles captives qui vous en supplient.

Waty répondit avec emportement : Seigneur Herwig, laissez-moi combattre. Ce n'est pas le moment de prendre conseil des dames. Ne serait-il pas insensé de ménager nos ennemis, serait-ce pas trahir notre cause ? Je n'y consen-

tirai jamais. Hartmuth expiera son forfait.

Par amour pour Gudrune, l'intrépide Herwig s'élança entre les deux champions. On entendit le choc des épées. Waty, exaspéré, ne pouvait tolérer qu'on osât le séparer de son ennemi.

Il repoussa Herwig violemment. Celui qui voulait séparer les combattants fut lui-même désarçonné. Ses vassaux se précipitèrent pour le relever. Hartmuth fut fait prisonnier, malgré Herwig et ceux de son ban.

Vingt-neuvième Aventure

Waty était furieux. Il s'approcha de la porte qui faisait face au donjon. De tous côtés, des lamentations se mêlaient au bruit des armes. Harthmuth était prisonnier, et ses guerriers se trouvaient dans une situation désespérée.

En même temps que le duc, on avait pris quatre-vingts bons chevaliers. Les autres avaient été tués. Hartmuth avait été conduit sur une nef et chargé de chaines. La lutte n'était pas terminée; le plus difficile restait à faire.

En dépit de tous les efforts des assiégés pour défendre les approches du burg avec leurs balistes et leurs pierriers, il fut emporté d'assaut par Waty. Les barres de fer qui retenaient

les portes avaient été arrachées de la muraille. Maintes belles dames versaient des pleurs.

Horand le Danois portait l'étendard de Hilda, un étendard sous lequel marchaient un grand nombre de guerriers, escorte magnifique. Ils le plantèrent en face d'une immense salle, sur la plus haute tour du château, qui avait été pris comme je l'ai raconté.

Les défenseurs furent passés par les armes. Nombre de gens s'empressaient de faire main basse sur les objets précieux. Le terrible Waty s'écria : où sont maintenant nos varlets, où sont les sacoches ?

Des appartements splendides furent déprédés. De tous côtés, s'élevaient d'affreux gémissements. Les vainqueurs ne se conduisaient pas tous de la même façon : les uns étaient altérés de sang ; les autres ne pensaient qu'au pillage.

Ils firent main basse (cela est donné pour certain), sur des quantités considérables d'objets précieux, de l'or, de l'argent, des soieries. Lorsqu'il fallut arrimer le butin, deux navires ne purent suffire à contenir le tout.

La terreur régnait dans la place. Les vaincus étaient traités avec la plus grande cruauté ; les

hommes, les femmes et même les enfants au berceau étaient massacrés.

Irold le fort criait à Waty : que vous ont donc fait les nouveau-nés ? Par l'enfer, les pauvrets ne sont pas cause de la mort de nos amis !

Epargnez-les, au nom du ciel, et le vieux Waty de répondre : Vous parlez à la légère. Les enfants qui geignent dans leur berceau grandiront, et deviendront aussi dangereux pour nous qu'un farouche Saxon.

Un flot de sang coulait de tous les logis. Quelle douleur pour ceux qui voyaient expirer leurs parents ! Dans l'espoir de mettre fin à cette tuerie, Ortrune tout en pleurs, vint trouver Gudrune et s'inclinant devant la belle vierge, elle parla ainsi.

Noble Gudrune, que votre cœur se laisse toucher par ma profonde douleur. Ne m'abandonnez pas à la fureur de vos amis. Si votre générosité ne me vient en aide, je suis perdue.

Je vous sauverai, si je le puis, car je vous suis affectionnée et ne vous veux que du bien. Je ferai respecter votre personne et votre vie. Venez ici, près de moi avec les femmes de votre maison.

La jeune Orturne s'écria : Je serai heureuse

de me mettre sous votre protection. Elle fit venir ses trente-trois suivantes, et soixante-deux chevaliers qui avaient été laissés près d'elles pour les protéger. S'ils s'étaient éloignés de Gudrune, ils auraient été égorgés par les Hegelingen.

La méchante Gerlinde vint aussi implorer Gudrune. Elle se jeta à ses pieds. Secourez-moi, princesse ! défendez-moi contre Waty et ses guerriers. Vous seule pouvez me sauver la vie.

La fille de Hilda répondit : Vous me suppliez aujourd'hui, vous demandez grâce. Pourquoi donc écouterais-je vos prières ? Avez vous jamais écouté les miennes ?

Vous avez été impitoyable. Ne serais-je pas en droit d'être impitoyable aussi ? Cependant la vieille dame qui suait la peur, avait été épiée ; Waty la suivait de près. Il grinçait les dents ; ses yeux lançaient des éclairs ; sa barbe était large d'une aune. Ceux qui se pressaient autour de Gudrune furent pris de frisson, quand il apparut tout couve t de sang.

Son armure en dégouttait. Gudrune le voyant en cet état aurait bien voulu l'éloigner, malgré que la présence du vieux guerrier fût pour elle le gage de la délivrance. La terreur qu'il inspirait était telle que personne ne fut tenté d'aller

à sa rencontre, personne, excepté Gudrune, qui marcha au devant de lui avec empressement, la chaste fille de Hilda !

Très émue, elle parla ainsi : Soyez le bienvenue, Waty ; grande est ma joie de vous revoir, mais pourquoi faire tant de victimes dans cette ville ?

Agréez mes révérences, ma dame.... Êtes-vous donc la fille de Hilda notre reine ? Quelles sont les persounes qui vous entourent ? La belle Gudrune répondit : Voici la noble Ortrune que vous traiterez avec de grands égards, je vous en prie. Ces dames sont épouvantées par votre fureur sanguinaire.

Les autres sont les infortunées que le duc Ludwig enleva en même temps que moi au pays des Hegelingen, pour les emmener en captivité. Vous dégouttez de sang ; ne vous approchez pas de nous, vous acquérerez ainsi des droits à la reconnaissance de malheureuses femmes.

Waty rebroussa chemin, et rejoignit Herwig, Ortwin le seigneur de l'Ortland, Irold, Morung et Fruty le Danois. Ils ne cessaient de massacrer. Déjà un grand nombre de bons chevaliers avaient été passés au fil de l'épée.

Sur ces entrefaites, Hergarde la jeune et

orgueilleuse demoiselle vint trouver Gudrune : noble princesse, daignez me prendre sous votre protection, infortunée que je suis. Pendant longtemps vous m'avez appelée votre compagne, et je fais encore partie de votre maison. Que ce titre soit ma sauvegarde.

Gudrune lui parla avec colère : Comment osez-vous m'approcher ? Lorsque nous étions en butte à toutes les vexations, vous n'en preniez aucun souci. Que vous soyez ou ne soyez pas dans la peine, je n'en veux rien savoir aujourd'huî.

Pourtant, rangez-vous derrière moi, avec mes demoiselles... Le vieux Waty cherchait toujours celle qui était l'objet de sa rancœur. Il cherchait l'abominable Gerlinde. La misérable, se tenait blottie tout près de Gudrune, parmi les suivantes.

Waty entra de nouveau dans la salle. Il dit : Gudrune, ma dame, livrez-nous Gerlinde et les autres femmes qui vous ont fait laver leur linge. Livrez-nous tous les parents de ceux qui sont venus dans notre pays, mettre à mort nos guerriers.

La belle répondit : celle que vous cherchez n'est pas ici. Waty fit quelques pas en avant, et cria d'une voix terrible : Livrez-la, ou je n'épargnerai personne.

Il ne se possédait plus. Tout le monde en avait le sentiment. L'indigne duchesse fut trahie par un coup d'œil que jeta de son côté une des jeunes suivantes. Waty surprit ce coup d'œil et découvrit la vieille. Il vociféra : Vous faut-il pas encore quelques belles lavandières, dame Gerlinde ?.... puis il mit la main sur elle et l'entraina : Haute et puissante dame, vous ne ferez plus laver vos hardes par ma suzeraine.

La malheureuse hurlait. Il l'entraina. Tous ceux qui se trouvaient dans la salle suivaient des yeux cette scène, dont ils attendaient le dénouement avec anxiété. Il n'eurent pas longtemps à attendre. Waty ne prenait conseil que de sa passion. Qui eut pu arrèter son bras ? Il saisit Gerlinde par les cheveux, et la décolla d'un seul coup.

Les femmes poussèrent un cri d'horreur. Waty rentra dans la salle : s'il y a encore ici, dit-il, quelques personnes de la famille de Ludwig il faut me les livrer. De quelque rang qu'elles puissent-être, elles seront mises à mort.

La fille du roi Hettel supplia, la voix entrecoupée de sanglots : Par affection pour moi, épargnez ceux qui sont venus ici et qui se sont

mis sous ma protection : Voici la noble Ortrune et ses parents de Normandie.

Les personnes que Gudrune venait de désigner, se tenaient à l'écart, formant un groupe distinct. Le vieux Waty jetant autour de lui un regard farouche demanda : Où est la jeune Hergarde, qui dans l'espoir de se faire épouser, acceptait les présents du duc ?

On n'eut pas à la lui désigner ; il la reconnut et marcha vers elle. Il grommelait : Quand vous auriez reçu la moitié de la terre en souveraineté, vous n'en seriez pas moins couverte d'opprobre. Vous avez agi contre la foi que vous deviez à votre maîtresse.

Toutes les prières et supplications furent vaines. Personne ne put obtenir la grâce de Hergarde. Non, non, répétait le vieux Waty. Je suis ici un justicier. Il faut que je fasse quelques exemples.... et il lui trancha la tête ! Ceux qui s'étaient réfugiés derrière Gudrune prirent la fuite.

Les Hegelingen ne rencontraient plus aucune résistance. Le prince Herwig entouré de ses guerriers tout ensanglantés, entra dans la salle de Ludwig. Quand Gudrune le vit... je laisse à penser quel gracieux accueil elle lui fit !

Il se débarrassa aussitôt de son épée et de sa cotte de mailles, qu'il laissa tomber dans le creux de son bouclier. Il s'avança le visage encore couvert de poussière. Pour l'amour d'elle, il avait parcouru dans tous les sens le champ de bataille.

Ortwin, le seigneur de l'Ortland, entra dans le palais, lui aussi ; Irold et Morung quittèrent leur cuirasse; pour se rafraichir et se mettre à l'aise. Ils voulaient revoir les captives ; c'était leur grande préoccupation après la victoire.

Leur fureur meurtrière était apaisée. Les chefs Danois déposèrent leurs lances et leurs targes, délacérent leurs heaumes, et se présentèrent devant les jeunes femmes. Irold et Morung vinrent faire leurs révérences.

Gudrune leur donna les marques les plus flatteuses de sa reconnaissance, et laissa bien paraître sa joie de retrouver de bons amis. Elle était radieuse, la fille de la reine Hilda.

Sur ces entrefaites, les chefs durent se réunir et tenir conseil. Le burg de Kassian avait été pris ; toutes les défenses étaient tombées aux mains des Hegelingen ; ils êtaient maîtres du pays. Mettons le feu aux tours et au palais s'écria le vieux Waty.

Ce serait une faute objecta Fruty le Danois. Ma bien-aimée suzeraine séjournera ici. Qu'on emporte les morts qui sont gisants dans ce palais, et nos guerriers pourront s'y loger confortablement.

Le burg est vaste, solide et bien fortifié. Faites laver le sang qui souille les murailles, de façon que les belles dames n'en aient pas des haut le cœur. Pendant ce temps, nous nous mettrons en campagne, et nous pousserons quelques reconnaissances sur les terres de Hartmuth.

On se rangea à l'avis de Fruty ; c'était un chef habile et sage. Nombre de guerriers criblés de blessures furent emportés hors des enceintes. Ceux qui avaient été tués devant les portes de la citadelle furent jetés à la mer.

Fruty en fit immerger plus de quatre mille. Les flots roulaient des cadavres que d'autres cadavres allaient rejoindre. La princesse Ortrune était prisonnière et renfermée dans le donjon, avec soixante-deux chevaliers et trente dames, qui furent tous retenus comme otages.

Gudrune intervint en leur faveur : la princesse est sous ma sauvegarde : j'ai engagé ma parole. Waty fera ce qu'il voudra des prisonniers qui lui appartiennent.

Le sire de Moorland fut fêté comme mérite de l'être un brave après une belle victoire. Les dames vinrent le complimenter, et le remercier d'avoir quitté, pour venir à leur aide, le pays lointain de Karadie.

Tous les prisonniers faits à Kassian avaient été confiés à Horand, le seigneur du Dœnenland. Sous sa protection furent placées aussi Gudrune et ses compagnes. Horand était cousin de Gudrune; on ne pouvait la remettre en des mains plus sûres.

Il occupait quarante tours et soixante vastes salles qui donnaient sur la mer; plus, trois magnifiques palais dont il disposait à son gré. Près de lui furent aménagés les appartements de la princesse Gudrune.

Les nefs étaient toujours en mer, sous bonne garde. Le chevalier Hartmuth fut ramené au château de Kassian près de sa sœur. Il y avait encore là quelques guerriers normands et de belles dames.

La surveillance était si active que personne ne put s'évader. Horand avait sous la main mille hommes d'élite qui étaient préposés à la garde des femmes. Waty et Fruty méditaient encore d'entreprendre une chevauchée.

Ils se mirent en route avec trente mille hommes, incendiant les forêts et les habitations, si bien que de tous côtés, les ruraux voyaient brûler leur héritage. C'est alors que la douleur de Hartmuth fut à son comble.

Les gens de Stürmen et ceux du Dœnenland, démantelaient toutes les places fortes qu'ils trouvaient sur leur passage. Ils faisaient main basse sur tout ce qui pouvait être emporté. Nombre de belles femmes étaient enlevées par les alliés de Hilda.

Ils avaient mis à sac vingt-six villes, fait plus de mille prisonniers, et se glorifiaient de ces actes de violence. La bannière de Hilda flottait sur toute la Normandie.

En revenant vers le rivage où les attendait la belle et noble vierge, ils pensaient à leur patrie, tourmentés par le désir de la revoir, de ne pas prolonger une absence déjà longue. Ceux qui étaient restés dans le palais de Hartmuth marchèrent au-devant de leurs amis.

On fit fête aux chevaliers et à leurs servants. Les Danois demandèrent aux Hegelingen : Que vous semble de notre expédition ?

Le seigneur Ortwin répondit : Elle a admirablement bien réussi ; j'en serai toujours recon-

naissant à mes alliés. Nous avons rendu aux Normands coup pour coup, et nous avons fait chez eux mille fois plus de butin qu'ils n'en avaient fait chez nous.

Le vieux Waty parla ainsi : Nous allons mettre à la voile ; nous allons ramener la belle Gudrune, que notre reine attend avec une maternelle impatience, mais qui laisserons-nous ici pour garder les forteresses ?

Les jeunes gens et les vétérans s'écrièrent ensemble : C'est Horand et Morung qu'il convient de laisser ici, avec un millier de vaillants hommes. Horand et Morung durent se soumettre. Ils avaient sous la main un grand nombre de personnes qu'on pouvait rendre responsables des complots.

Il s'agissait maintenant de regagner l'Hegelingenland. Le matériel, les revenants-bons du pillage, tout fut porté sur les nefs. Une fois rentré dans ses foyers, chacun pouvait, sans avoir à en rougir, utiliser à son profit les objets enlevés à l'ennemi.

Hartmuth, le valeureux chevalier, et cinq cents de ses guerriers, qui tous étaient considérés comme otages, furent tirés des geoles et embarqués. Ils devaient passer de

longs et tristes jours chez leurs vainqueurs.

On embarqua aussi Ortrune, l'aimable vierge, avec ses dames. Elles avaient grand chagrin de quitter leurs amis, leurs familles, et se rendaient compte maintenant de toutes les souffrances qu'avaient eu à endurer, Gudrune et les personnes de son entourage.

On embarqua ensuite les prisonniers de guerre. Morung et Horand furent chargés de garder le château après le départ de leurs compagnons, et demeurèrent sur la terre étrangère avec un millier d'hommes d'élite. Au moment de prendre la mer, Hartmuth s'était écrié : Je vous supplie de me laisser dans mon pays. Je serai votre homme lige, et tiendrai de vous tous mes biens ligement.

Le vieux Waty fit connaître sa manière de voir en ces termes : Le plus sûr est de le tenir enchaîné ; et il ajouta : En vérité, je ne sais pas pourquoi mon neveu qui pourrait sans remords tuer Hartmuth et prendre son bien, veut l'emmener en Danemark. Moi, je m'arrangerais de façon qu'il n'eût pas à connaître les affres de la captivité.

Les sentiments d'Ortwin étaient tout autres. Massacrer les vaincus ne nous servirait de rien,

disait-il. Mieux vaut traiter généreusement Hartmuth et ses hommes.

Je veux avoir l'honneur de le présenter à ma chère mère. Le riche butin fut arrimé dans les nefs : de l'or, des pierres précieuses, des chevaux, des vêtements. Le succès avait dépassé toutes les espérances.

Trentième Aventure

Les joyeux chants avaient succédé aux cris d'alarme. L'host de Hilda faisait route vers l'Hegelingenland, vers la patrie ! Ceux qui partaient, laissaient derrière eux plus de trois mille des leurs, blessés ou disparus. Les morts étaient pleurés par quelques amis. Les nefs voguaient sur une mer calme, avec un vent favorable. Les guerriers, enrichis des dépouilles de l'ennemi, et tout gonflés d'orgueil se firent précéder par des messagers, qui devaient porter la nouvelle de leurs succès aux personnages de la cour.

Je ne sais combien de jours il fallut à ces messagers pour arriver à destination, mais je sais qu'ils firent toute la diligence possible. Ils racontèrent la défaite de Ludwig et sa fin tragique. Jamais récit ne fut écouté avec tant d'émotion par la reine Hilda.

Parlez moi de ma fille et des demoiselles de sa suite, dit-elle.

Le prince Herwig vous ramène sa bien-aimée. Nos guerriers ont remporté la victoire la plus complète. Ortrune et son frère Hartmuth sont au nombre des prisonniers.

Voilà des nouvelles qui me remplissent de joie, dit la noble reine. J'ai eu si longtemps le cœur navré, l'âme meurtrie par ces gens là ! Quand je les aurai sous ma main, je leur infligerai le châtiment qu'ils méritent. J'ai enduré de terribles souffrances que j'ai dissimulées souvent, que j'ai laissé paraître quelquefois.

Je veux vous récompenser bons messagers ; vos paroles ont calmé ma douleur. Je vous donnerai mon or avec plaisir. Ils répondirent : noble reine, il ne vous sera pas difficile de faire de nous des hommes riches.

Nous apportons un énorme butin ; nos nefs en sont pleines et elle sont gardées par de bons chevaliers. Cependant, il faudrait être bien gorgé d'or pour refuser celui que vous offrez.

Après avoir écouté ce message, dame Hilda donna des ordres. Elle voulut qu'on se procurât les mets les plus délicats et les meilleurs breuvages, pour fêter les chers hôtes qui lui étaient

annoncés. On dressa des tables, autour desquelles on rangea escabeaux et banquettes. La reine exigeait qu'on observât le cérémonial scrupuleusement.

Les gens de Matellan étaient fort affairés. Dans la plaine, non loin du rivage de la mer, les ouvriers du bâtiment mettaient en œuvre toute leur habileté. Herwig devait paraître sous un dais, à côté de la noble Gudrune.

Je ne saurais dire si les guerriers d'Ortwin, au cours de leur traversée, eurent à lutter contre la tempête ; toujours est-il qu'ils arrivèrent à Matellan six semaines après les messagers. Le prince amenait avec lui tout un essaim de belles dames et de belles demoiselles.

On assure que l'expédition de Normandie avait duré une année entière. C'est au mois de mai que les Hegelingen ramenèrent les captives. Ils faisaient entendre de joyeuses fanfares, et pourtant le souvenir des peines qu'ils avaient endurées était encore bien présent à leur esprit.

Lorsque les voiles furent en vue, on entendit résonner les trompes, les buccines, les flûtes et les bruyantes cymbales. Les nefs du vieux Waty entrèrent dans le port les premières.

Les chevaliers de l'Ortland arrivèrent ensuite.

La reine Hilda quitta Matellan, et chevaucha au devant d'eux, sur la plage, entourée des dignitaires de l'état, et de tout un cortège de jeunes beautés.

La reine Hilda et le monde de la cour, mirent pied à terre sur la grève. Gudrune parut, suivie de cent dames. Le vaillant Irold la tenait par la main. Hilda elle-même eut peine à la reconnaître.

Elle s'écria : Où est ma fille que je la presse sur mon cœur ? Vous êtes les bienvenus, vous tous qui descendez de ces nefs. Voici votre fille, dit le brave Irold. Gudrune se jeta dans les bras de sa mère.

Tout l'or du monde ne vaut pas la joie de ces deux femmes, et les tendresses qu'elles échangèrent. En cet instant, les longs jours de souffrance étaient oubliés. La reine traita avec distinction Irold, et ses leudes.

Elle fit décerner à Waty les honneurs qui lui étaient dus. Je suis heureuse de vous revoir, lui dit-elle, heureuse de féliciter un héros. Vous m'avez rendu un si grand service, que pour vous récompenser selon vos mérites, il faudrait avoir à vous offrir un royaume.

Il répondit : Jusques à mon dernier jour, je vous servirai de toutes mes forces. Elle l'em-

brassa, elle embrassa aussi Ortwin. Cependant Herwig s'avançait avec ses fiers guerriers.

A sa droite marchait la jeune Ortrune. Gudrune la recommanda à sa mère comme une amie. Embrassez cette noble demoiselle, ma chère mère. Elle m'a souvent donné des témoignages de son affection et de son estime, lorsque j'étais malheureuse sur la terre étrangère.

Je ne veux embrasser que mes parents, mes anciens amis. Quel est le nom de celle que tu me demandes d'accueillir affectueusement ? Gudrune dit : C'est la fille du duc de Normandie.

Je ne veux pas l'embrasser. Comment peux-tu me le demander ? Je la ferais plutôt mettre à mort. Ses parents m'ont fait tant de mal ! J'ai tant pleuré depuis des années.... alors que ces Normands se riaient de ma douleur !

Ma mère, reprit Gudrune, jamais cette belle jeune fille ne vous a causé le moindre chagrin. Pensez au contraire, chère mère, au mal que nous lui avons fait, à ceux que nos amis lui ont tués. Prenez cette infortunée sous votre protection.

Hilda ne voulait rien entendre. Gudrune se mit à pleurer et à implorer. Je ne veux plus voir de larmes dans tes yeux s'écria Hilda. Puis-

qu'elle a été bonne pour toi, elle en sera récompensée dans ce pays.

La belle Hilda prit dans ses bras la fille du duc, et fit accueil aux dames que Gudrune avait en affection. La fidèle Hildeburge fut au nombre des privilégiées, elle qui avait si souvent fait le métier de lavandière avec sa dame ! Le vaillant Fruty la conduisait par la main.

Très chère mère, dit Gudrune, voici Hildeburge, elle a droit à notre reconnaissance. Y a-t-il rien de plus précieux qu'une amitié constante ? Si quelque favori de la fortune donnait à Hildeburge un royaume tout jonché d'or et de pierres précieuses, j'estimerais qu'elle a mérité mieux encore.

La reine répondit : Je sais qu'elle a partagé tes joies et tes peines. Je ne veux pas porter ma couronne et paraitre à une fête avant d'avoir récompensé sa fidélité.

Elle embrassa Hildeburge, et aussi toutes les autres, qui avaient été les compagnes de Gudrune pendant sa captivité. La reine Hilda dit à Fruty : Je suis allée au devant de vous, au devant de vos guerriers. Je n'ai pas à le regretter. Vous êtes les bienvenus, seigneurs, dans le pays des Hegelingen.

Ils remercièrent la reine et comme ils se retiraient après avoir fait leurs révérences, le prince de Moorland débarqua avec ses gens. Ces braves marchaient en chantant des airs du pays d'Arabie.

Dame Hilda attendit que le débarquement eut pris fin, et lorsque le héros de Karadine s'approcha, elle lui prodiga les témoignages de sa reconnaissance. Je vous salue, noble Sigfrid seigneur de Moorland. Vous m'avez aidée à réparer un désastre ; je garderai toute ma vie la mémoire de ce bienfait.

Je serai heureux, noble dame de vous venir en aide, lorsque j'en aurai l'occasion. Je retourne dans ma principauté, dans le pays que j'habitai depuis mon enfance, jusqu'au jour où j'entrepris une campagne contre Herwig. Jamais plus je ne tirerai l'épée contre lui.

On déchargeait les navires, on portait sur le rivage toutes les richesses dont ils regorgeaient. Lorsque la fraicheur du soir se fit sentir, on ne put retenir les débardeurs. Ils quittèrent leur travail avant la nuit, et se dirigèrent vers le lieu du banquet.

La reine Hilda chevauchait avec ses hôtes à travers la plaine. Devant Matellan avaient été dressés des pavillons et des tentes, décorés avec

des guirlandes de verdure ; sous les tentes étaient rangés des sièges, autour de tables bien servies.

La reine Hilda avait répandu autour d'elle tant d'or, que chacun pouvait retirer les objets qu'il avait donnés en gage. L'hospitalité de la noble veuve était ce qu'il y a de mieux en ce bas monde. On se procurait, sans bourse délier, la meilleure chère et le meilleur vin.

Devant Matellan, les guerriers se reposèrent de leurs fatigues. Ils y restèrent cinq jours seulement, malgré les attentions et les bons soins dont on les comblait. Cependant Hartmuth était en proie à une tristesse profonde. De nobles demoiselles intercédèrent en sa faveur.

Gudrune vint trouver la reine. Elle lui dit : Chère mère, il ne faut pas, pensez-y bien, rendre le mal pour le mal. Faire grâce à Hartmuth serait digne de votre grand cœur.

Elle répondit : Ma chère fille, ne me demande pas cela ; il m'a fait souffrir trop cruellement ; il expiera son crime dans mes prisons. Gudrune, Ortrune, et soixante demoiselles de leur suite, se jetèrent aux pieds de Hilda.

Faites-lui grâce, madame, supplia Ortrune. Il sera votre homme lige, et je serai garante de sa loyauté envers vous. Montrez-vous généreuse,

laissez-lui sa couronne et votre nom sera glorifié.

Elles pleuraient toutes ensemble, sur Hartmuth et sur les rigueurs de sa captivité. Elles pleuraient sur l'audacieux duc de Normandie, et sur ses guerriers qui portaient comme lui de lourdes chaînes.

La reine parla ainsi : Je ne veux pas vous voir pleurer plus longtemps. Je vais faire tomber les chaines de ces guerriers, ils viendront à ma cour, mais ils devront ne pas s'évader, ni même s'éloigner d'ici, sans mon autorisation, ils en jureront leur foi.

On débarrassa de leurs fers les nobles captifs ; on mit à leur disposition les salles de bains. Sous main, Gudrune leur fit porter de magnifiques costumes. Ils furent invités à se présenter au palais. C'étaient de fiers seigneurs, bien faits pour avoir des succès de cour.

Lorsque Harmuth parut, on dut reconnaître que personne parmi les guerriers n'avait plus noble tournure. Il avait l'air d'être obsédé et tourmenté par des idées sombres, comme certains gentilshommes que peignent les bons imagiers sur leur parchemins.

Les dames avaient pour lui des sentiments très bienveillants et le traitaient avec une grande

courtoisie. Bientôt furent oubliées les violences les haines, les rivalités, qui avaient précipité l'un contre l'autre, les deux peuples.

Herwig aurait voulu quitter le pays des Hegelingen. Il avait fait charger sur les bêtes de somme, ses armes et son bagage. La reine Hilda en fut avisée, et s'opposa à son départ.

Elle lui dit : Restez près de nous, seigneur Herwig, vous avez été pour moi si dévoué, si généreux, que j'en serai éternellement reconnaissante. Je ne vous laisserai pas partir. Je veux donner une fête à mes amis, avant qu'ils ne me quittent.

Herwig répondit : Vous savez madame, que les parents ont grande hâte de revoir ceux qui viennent de faire un long voyage, dans les pays lointains. Notre retour est attendu avec impatience.

Hilda reprit : Mon bonheur dépend de vous ; il dépend de vous que mes vœux les plus chers soient exaucés. Noble seigneur Herwig, je consens que ma chère fille porte votre nom, mais donnez-moi l'assurance que jamais plus je ne serai séparée d'elle.

Il céda à contre cœur à des sollicitations très vives, et promit qu'il donnerait satisfaction à la

reine. Dame Hilda, était au comble de la joie, état d'esprit dont les prisonniers Normands retirèrent de grands avantages.

On érigeait des tribunes ; on disposait les banquettes que maints nobles seigneurs devaient occuper bientôt, à côté de la reine. Le bruit s'était répandu au loin du prochain mariage, et des fêtes qui seraient données à cette occasion. Le prince Herwig allait poser sa couronne sur la tête de la belle Gudrune.

Les guerriers de Herwig devaient rester près de lui, pour les fêtes qui allaient avoir lieu devant Matellan. Dame Hilda donna des robes à plus de soixante belles jeunes filles. Hilda aimait le faste et la magnificence. Cent nobles dames reçurent en présent de riches toilettes. Ceux mêmes qui récemment avaient été amenés dans le pays comme prisonniers de guerre, reçurent des costumes. La reine Hilda faisait de grandes largesses.

Elle voulut avoir pour camérier Irold, qui fut mandé et arriva en hâte. Elle choisit pour écuyer tranchant, le vieux Waty de Sturmland. Elle fit appeler aussi le seigneur Danois, Fruty le fort, qui devait faire fonction d'échanson.

Fruty s'écria : Je remplirai volontiers les

devoirs de cette charge, ma dame, et si vous le permettez, j'annexerai même à mes domaines le fief de Danemark, avec ses douzes belles bannières. Je serai seigneur de cette terre. Hilda sourit, la belle dame.

Elle répondit : Cela n'est pas possible. Horand votre neveu, est le seigneur du Danemarck ; il est resté en Normandie, mais ne doit pas pour cela être oublié ici. Vous serez échanson en son lieu et place ; c'est un service réservé aux amis.

Chacun reçut les instructions que sa fonction comportait. Dame Hilda fit ouvrir ses armoires et ses coffrets. Les camériers lui apportèrent tous les objets précieux qui avaient été réunis là depuis de longues années. Elle partagea le tout entre ses invités.

Maintes petites gens furent gratifiés d'un trousseau complet. Les étrangers eux-mêmes furent invités à la fête, ce qui parait invraisemblable, car on avait déjà à héberger trente mille hommes, qui revenaient de Normandie.

Il y avait impossibilité de donner à tout ce monde des vêtements, où les aurait-on pris ? Mais l'Arabie tout entière n'aurait pu fournir de plus belles étoffes, que celles qui furent dis-

tribuées aux hôtes de Hilda. Tout se faisait conformément aux conseils de Gudrune.

Alors que la séduisante fiancée était entourée d'hommages, elle fit appeler Ortwin pour lui soumettre un projet de mariage qu'elle avait conçu. A côté de la fille de Hettel, prit place la fille du duc Ludwig.

Lorsque le seigneur de l'Ortland entra dans la salle où se tenait sa sœur, mainte belle demoiselle lui fit des révérences. Gudrune se leva, et le prenant par la main, l'entraina à une extrémité de la salle.

Mon cher frère dit-elle, prêtez-moi une oreille attentive. Le conseil que je vais vous donner m'est inspiré par une affection profonde : si vous voulez être heureux pendant votre vie, mettez tout en œuvre pour obtenir la main de la sœur de Hartmuth.

Le vaillant homme dit : Comment ce projet peut-il vous sourire ? Nous ne sommes pas amis, Hartmuth et moi. Les Hegelingen ont tué Ludwig. Si ce souvenir la hantait alors qu'elle sera ma femme, elle aurait peine à retenir ses larmes.

Vous la consolerez avec des caresses. Mon conseil est inspiré par la plus profonde affection. Si

elle devient votre femme, votre bonheur est assuré.

Le noble chevalier répondit : Puisque vous lui reconnaissez de hautes vertus, et la jugez digne de régner sur le pays des Hegelingen, je la rechercherai en mariage. Gudrune se résuma ainsi : C'est une union qui ne vous laissera jamais de regrets.

Ortwin fit part de ce projet à ses parents. Dame Hilda aurait voulu l'en dissuader. Le sergneur Herwig l'approuva en toute sincérité. Le seigneur Fruty s'écria : Epousez-là ; elle vous donnera une lignée nombreuse et des enfants vigoureux.

Il faut oublier les haines que nous avons si longtemps nourries. Je vais vous dire comment nous en viendrons à nos fins, et mènerons les choses à bien : Nous marierons le duc Hartmuth avec Hildeburge.

Le brave Herwig, qui était de bon conseil, parla ainsi : Hartmuth tenait en son pouvoir un millier de burgs. S'il doit rentrer en possession de ses biens, il faut conseiller à la jeune fille de le prendre pour mari. Elle pourra, sans déchoir, mettre sur sa tête la couronne de Normandie.

La belle Gudrune avait avec Hildeburge des

entretiens confidentiels : Je serais heureuse, ma chère amie, de vous donner un gage de ma reconnaissance, pour tous les bons soins que j'ai dus à votre affection ; la couronne de Normandie vous sera réservée.

La gentille Hildeburge répondit : Ne serais-je pas blâmée et blâmable, si j'épousais un homme dont les vues et les sentiments n'ont, à aucun moment, été tournés vers moi. Si nous devions passer notre vie l'un près de l'autre, il y aurait souvent des brouilleries dans notre ménage.

La belle Gudrune reprit : Nous ferons en sorte qu'il n'en soit pas ainsi. Je vais dépêcher vers Hartmuth un homme sûr, qui lui fera entrevoir la possibilité de recouvrer la liberté, de rentrer en Normandie avec ses guerriers, et quand il viendra me remercier, je lui dirai que je compte sur sa reconnaissance ; je lui proposerai de s'assurer, par un mariage, l'amitié de mes parents et la mienne.

Hartmuth, en effet, se rendit au palais, accompagné du seigneur Fruty. Autour de la fille de Hilda étaient assises un grand nombre de nobles demoiselles. Les projets de Gudrune faisaient oublier à quelques-unes d'entre elles les chagrins du temps passé.

Lorsque le fils du duc Ludwig entra dans la salle, les princesses se levèrent, et tout le monde, comme elles, se leva. Hartmuth était noble et valeureux; on voulait lui faire honneur.

Gudrune, la belle vierge, le salua très révérencieusement et l'invita à prendre un siège : Asseyez-vous, Hartmuth, près de celle qui lava si souvent avec moi, vos sayons et ceux de vos guerriers.

Harthmuth répondit : Si vous voulez réveiller en moi un sentiment de remords, sachez que je souffre moi-même cruellement des souffrances qui vous ont été imposées. Ma mère agissait à mon insu, à l'insu de mon père et de ses familiers.

La jeune fille reprit : Maintenant il me faut, seigneur, avoir avec vous un secret entretien. Une affaire est à régler entre vous et moi. Hartmuth pensait : A Dieu plaise qu'elle n'ait pas, à mon égard, quelqu'intention perfide!

Elle s'éloigna avec lui et le seigneur Fruty, qu'elle admit en tiers. Alors, la belle vierge parla ainsi : Ecoutez-moi bien, seigneur; si vous entrez dans mes vues, vous serez bientôt délivré de tous vos soucis.

Je me fie sur votre bonté, dit Hartmuth; ce que vous conseillez ne peut être que juste et sage; je

n'ai au fond du cœur qu'un seul désir : me soumettre aux volontés de la plus vertueuse des princesses.

Elle continua : Mon conseil vous sauvera la vie. Nous avons, mes parents et moi, formé le projet de vous faire contracter une alliance. Vous rentreriez en possession de vos fiefs, de vos titres, et nous oublierions les sentiments d'hostilité que nous avons entretenus les uns contre les autres.

Faites-moi donc savoir, princesse, quelle épouse vous me destinez. Tout vaudrait mieux pour moi que de contracter une alliance dont j'aurais à rougir devant mes amis. J'aimerais mieux marcher à la mort.

Je voudrais donner pour épouse à mon cher frère, Ortrune votre charmante sœur, et vous faire épouser la noble Hildeburge. Vous ne trouverez jamais sur terre une alliance plus digne de vous.

Puissiez-vous mener à bien le projet dont vous m'entretenez. Marier Ortwin avec ma sœur, et me faire agréer par Hildeburge, ce serait la fin de toutes nos querelles.

Je me suis assurée d'Ortwin ; il aime votre sœur. Sachez qu'il vous rendra vos terres, vos châteaux, tout votre patrimoine, à condition que Hildeburge portera la couronne de Normandie.

Cela ne vous sourit-il pas ?

Je vous engage ma foi, dit-il, et il mit sa main dans la main de Gudrune. Que ma sœur porte la couronne des seigneurs de l'Ortland ; moi, j'épouserai la gentille Hildeburge, qui disposera à son gré de mes fiefs et de leurs bannières.

Lorsqu'il eut engagé sa parole, la jeune princesse lui confia qu'elle voulait encore faire quelques heureux, et marier le sire de Karadine avec la sœur de Herwig.

Il n'y eut jamais de réconciliation plus mémorable, que celle qui fut l'œuvre de Gudrune. Depuis cette époque, les guerriers entretinrent les uns avec les autres les meilleures relations. Fruty le Danois avait conseillé que l'on envoyât des messagers à Ortwin, et au sire de Moorland.

Tous les deux se rendirent à la cour de Hilda en magnifique arroi. Gudrune avait appelé près d'elle Waty et Irold. Ils arrivèrent ensemble. Les chefs devaient se réunir en conseil.

Le vieux Waty parla ainsi : Avant que nous acceptions d'être les médiateurs d'une réconciliation, il serait convenable qu'Ortrune et Hartmuth vinssent se jeter aux pieds de Hilda, la noble reine. Alors nous pourrions, si elle y consent, conclure une paix durable.

Gudrune lui répondit : Ortrune a été pardonnée ; je puis vous en donner l'assurance. Ne voyez-vous pas que ma mère lui a donné le même costume que je porte, et que portent les dames de ma maison. La réconciliation est chose faite. Les Normands peuvent s'en reposer sur ma foi.

Ortrune et Hildeburge, la gentille demoiselle, se présentèrent devant les chefs. Ortwin déclara qu'il prenait pour épouse Ortrune. Hartmuth déclara qu'il prenait pour épouse Hildeburge. Maintenant, s'écria Gudrune, la paix régnera toujours entre nous.

Ortwin prit la main de sa jeune fiancée. A son doigt blanc, il passa un anneau d'or. Le temps des douloureuses épreuves avait pris fin. Hartmuth embrassa la vierge d'Irlande.

Les bagues de mariage furent échangées. Hildeburge avait tout ce qu'il faut pour plaire et pour captiver. Elle vécut avec Hartmuth dans l'union la plus tendre.

La fille de Hilda dit à Herwig : mon seigneur, votre pays n'est pas si loin d'ici, qu'on ne puisse faire venir votre sœur dans le palais de ma mère, où elle rencontrera le sire de Karadine.

Le prince Herwig répondit : en faisant dili-

gence, il faudra bien douze jours pour l'amener ici. On ne la décidera pas sans peine à entreprendre ce voyage, à moins que les guerriers de mon escorte n'aillent eux-mêmes la chercher.

Gudrune insista : Je vous prie de les faire partir. Vous y trouverez honneur et profit. Ma mère donnera aux messagers, des vêtements et des vivres. Faites venir ici la jeune belle, et nous aurons lieu de vous en féliciter.

Où donc ma sœur trouvera-t-elle les toilettes convenables ? Le sire de Karadine a dévasté mes terres et brûlé mes burgs. Tout ce que nous possédions en fait de parures, a été détruit. Le sire de Karadine s'écria : Je l'épouserais, quand elle n'apporterait en dot, qu'une robe de lin.

Herwig envoya à sa jeune sœur cent chevaliers auxquels il recommanda de faire économie de temps. Avec eux partirent Waty et le bouillant Fruty. Ils ne voulurent pas refuser leur concours, malgré que la route à parcourir fut longue et pénible.

Si Waty, chemin faisant, ne se prit de querelle avec personne, ce fut grâce à l'intervention de ses compagnons. Ils chevauchèrent, jour et nuit, jusqu'au moment où la sœur de Herwig leur donna audience.

Elle consentit à les suivre, accompagnée de vingt-quatre dames, que Waty escorta depuis le burg jusqu'au rivage, où étaient mouillées deux barges et deux galères, dans l'une desquelles tout le monde prit place. Le vent était favorable. On s'éloigna rapidement de la côte. Douze jours après leur départ, les guerriers étaient de retour dans l'Hegelingenland.

Le bruit se répandit qu'ils ramenaient la jeune princesse. Les gens de cour voulurent aller au-devant d'elle sur la plage, toutes bannières déployées. Ceux qui avaient pris l'engagement de mener à bonne fin cette négociation, tenaient parole fidèlement.

Jamais ne fut faite à aucune princesse une plus magnifique réception. Au-devant d'elle, marchèrent Hilda avec toutes les dames de sa maison, et Gudrune, avec un essaim de nobles demoiselles. Malgré que son pays eut été ravagé, la sœur de Herwig n'arrivait pas sans escorte.

Trois cents guerriers la suivaient. Le prince Herwig voulut que des joutes fussent données en son honneur. Il jouta lui-même très brillamment, et les autres seigneurs l'imitèrent, à qui mieux mieux. On entendit retentir sur les targes des coups formidables.

Entre les princes puissants, un débat s'était élevé. Chacun d'eux réclamait le prix de beauté pour sa dame, et voulait rompre des lances pour elle. Les dames furent louangées tour à tour ; Gudrune les embrassa, et c'est ainsi que le débat prit fin.

Au bord des flots, avait été construit un pavillon décoré de riches tentures de soie. C'est là qu'elles se retirèrent, pour prendre un instant de repos. La sœur de Herwig fut fort surprise, quand lui furent dévoilées les vues qu'on avait sur elle.

Le sire de Karadine lui ayant été présenté, certaines personnes demandèrent à la jeune fille : Vous plairait-il d'épouser ce seigneur ? Il possède neuf fiefs, dont vous seriez suzeraine. Le sire de Karadine était entouré de brillants chevaliers au teint bronzé.

Le père et la mère de Sigfrid professaient des religions différentes. On voyait bien qu'il avait du sang de chrétien dans les veines. Ses cheveux ressemblaient à des fils d'or. Ce n'était pas un parti à dédaigner.

Cependant la princesse se fit prier longtemps avant de donner son consentement. Les jeunes filles aiment à se faire prier ! Quand on vint dire

au noble sire qu'il était agréé, il s'écria : Cette belle me plait si fort, que je serai aux petits soins près d'elle, tous les jours de ma vie.

Le chevalier et la princesse échangèrent leurs serments. Le jour leur parut long, l'heure lente à venir qui combla leurs vœux. Les quatre princesses furent couronnées, et reçurent la bénédiction nuptiale, devant l'assemblée des guerriers.

Trente-et-unième Aventure

Après la cérémonie qui se fit selon les rites, on conféra l'ordre de chevalerie à plus de six cents écuyers. Les fêtes eurent lieu sur le domaine de Matellan, devant le burg, au bord de la mer. La belle Hilda fit présent de robes de livrée à tous ses invités.

Il y eut des tournois, dans lesquels se distinguèrent le vieux Waty, Irold et Fruty, les héros du Danemark. On s'intéressait aux jouteurs qui chargeaient la lance en arrêt. On n'entendait pas sans émotion le bruit des hampes qui volaient en éclats.

Bien qu'il fit peu de vent, une poussière s'élevait qui jetait une ombre sur la terre, semblable à l'ombre du soir. Les braves tour-

noyeurs ne s'occupaient guère de savoir si les belles toilettes en souffraient. En dehors des lices, ils organisèrent plusieurs behourdis sur le bord de la mer.

On ne voulut pourtant pas que les dames restassent exposées à cette affreuse poussière. Elles trouvèrent un abri dans la vaste loge de la reine, où chacun put les admirer. Autour des épousées se pressaient au moins quatre cents nobles demoiselles, en costumes de gala.

Ce jour-là, plusieurs divertissements furent organisés par les baladins, qui firent montre de leur savoir-faire devant la noble compagnie. Après qu'ils eurent entendu la messe et les hymnes chantés pour rendre grâce à Dieu, les nouveaux chevaliers se mirent à courir la quintaine.

On entendait de tous côtés des manifestations de joie, des explosions de gaieté. Les sonneries et les fanfares faisaient retentir le donjon et la ville. Cela dura quatre jours.

Personne n'ignore que la seule ambition des bateleurs est de remplir leur escarcelle. Il y avait à la cour un seigneur très bienveillant qui se proposa de les rendre heureux. Ce seigneur n'était autre que Herwig de Seeland.

Il fit remettre entre leurs mains de si grosses sommes, que ceux qui étaient témoins de sa munificence, et ceux qui en bénéficiaient, le complimentaient à l'envi. En cette circonstance, il dépensa de l'or, de l'or rouge, au moins mille livres pesant.

Ses parents et ses amis distribuaient des objets d'équipement. Certains varlets, qui n'avaient jamais possédé une monture, reçurent en cadeau un destrier tout harnaché. Ce que voyant, Ortwin ne voulut pas être en reste de libéralité.

Le prince de l'Ortland donna des armures magnifiques. Nous ne savons pas si l'on en porta jamais de plus belles, mais nous savons qu'on n'en vit jamais de pareilles, dans aucun pays. Ortwin et ses chevaliers distribuèrent en cette occasion toutes les cottes de mailles qu'ils tenaient en réserve.

Le Sire de Moorland donna des chevaux de race, avec leurs harnais de guerre. Personne ne pourrait dire combien de gens furent ainsi gratifiés. On parle aujourd'hui encore de toutes ces largesses. On cite les jeunes gens et les vétérans, qui augmentèrent ainsi leur avoir.

Les heureux donataires se trouvaient satis-

faits, si âpre que fut leur convoitise. Hartmuth faisait comme si ses châteaux n'avaient pas été mis à sac. Il se montrait généreux autant que n'importe qui.

Ses amis, ses familiers, bien qu'ils fussent prisonniers de guerre, vidaient de bon cœur leur escarcelle pour contenter les solliciteurs. Ils ne repoussaient aucune supplique.

Pleine de sollicitude pour la bonne Hildeburge, qui l'avait aidée si souvent à laver sur le rivage, les sayons des Normands, Gudrune voulait que Hartmuth fut lié par la reconnaissance. Elle tira de ses coffrets et lui fit porter un grand nombre d'objets précieux, si bien que personne ne put mettre en doute la bienveillance de la princesse pour celui que venaient honorer tant de marques de faveur.

On avait bien raison de dire que la fille de Hilda possédait beaucoup d'argent, beaucoup de parures, et beaucoup d'or, de l'or lourd.

Le seigneur de Sturmland se leva de son siège dans un costume d'apparat. Jamais paladin, jamais empereur ne fut si splendidement vêtu. Les obséquieux qui désiraient obtenir un cadeau n'eurent pas à quémander longtemps.

Waty donna des étoffes merveilleuses, si

merveilleuses qu'elles ne pouvaient entrer en comparaison avec aucune autre. C'est ainsi qu'il se comportait à la cour.

Ces étoffes étaient brochées d'or et ornées de pierres précieuses retenues dans les mailles de la trame. Seul, le pays d'Abaly produit de pareilles pierres et de pareils tissus. Le vieux Waty et ses leudes reçurent beaucoup de remerciements, et beaucoup de poignées de mains.

Ceux qui assistaient à cette fête reconnaissaient d'une commune voix, que Waty dépassait en magnificence les rois les plus magnifiques, et ceux qui recevaient de pareilles gratifications pouvaient vivre dans l'aisance pendant longtemps.

Irold n'était pas d'humeur à thésauriser, et dissipait gaiement son patrimoine.

Fruty le Danois, depuis qu'il était camérier de Hilda, s'acquittait des devoirs de sa charge de telle façon, que l'on gardera longtemps encore le souvenir de sa prodigalité.

La fête allait prendre fin. Chacun pensait à se retirer. Grâce à la protection de Gudrune, Hartmuth avait obtenu de ses vainqueurs un traité avantageux. Il retourna en Normandie

avec ses hommes. Leurs affaires s'étaient arrangées mieux qu'ils n'auraient osé l'espérer.

On ne leur avait permis de prendre congé qu'après les avoir comblés de présents. La reine, Gudrune et toutes les personnes de leur maison, accompagnèrent Hildeburge jusqu'à une grande distance du burg. Au moment de la séparation, Hartmuth prit les ordres de la reine.

Dame Hilda était alors arrivée à la frontière de ses Etats. Elle donna aux voyageurs une escorte nombreuse et solide, composée d'hommes que Ortwin et Herwig avaient choisis parmi l'élite de leurs guerriers. Ces gens d'escorte prirent la mer avec Hartmuth, et un millier de Normands qui rentraient dans leur pays.

Quand on en vint aux adieux, les deux amies s'embrassèrent bien des fois, avec un sentiment de tristesse profonde. Elles ne devaient plus se revoir ! Ortwin et Herwig ne quittèrent le duc et la duchesse, qu'après les avoir installés sur leur nef. Irold s'embarqua avec eux.

Il avait mission de faire savoir à Horand ce qui s'était passé, et dans quelle situation nouvelle on se trouvait vis-à-vis de Hartmuth. Il ramenait dans leur pays plusieurs personnes de marque.

Je ne dirai pas si ce fut le soir ou le matin que les nefs abordèrent le rivage Normand. Toujours est-il que les passagers arrivèrent dans une très heureuse disposition d'esprit. Dieu leur donnait la consolation, après la rude épreuve des combats sanglants.

Irold fit connaître à qui de droit les instructions de Gudrune. Or çà, dit Horand, je n'ai plus qu'à céder la place au duc. Il se réjouit de revoir sa patrie, et j'ai le plus vif désir de revoir la mienne. On fit de grands honneurs à Hartmuth ; on lui remit les places fortes.

Je ne sais pas si son gouvernement fut bon ou mauvais. Horand et ses amis ne perdirent pas de temps ; ils revinrent en Danemark, le plus promptement possible. Cependant les hôtes de Matellan, les invités de la reine Hilda se retiraient, enchantés de l'accueil qu'ils avaient reçu, et de la fête à laquelle ils avaient assisté. Les fiers guerriers de Karadine furent les derniers à quitter le pays des Hegelingen.

Trente-deuxième Aventure

On reconduisit en grande pompe la sœur de Herwig jusqu'à Alzab. La fortune était sou-

iante. Chemin faisant, les chevaliers chantaient de joyeux bardits. La reine Hilda avait donné à tout le monde des marques de sa bonté.

Malgré que les hommes de Herwig fussent riches, elle n'en avait laissé partir aucun, sans lui faire accepter un souvenir de son séjour à Matellan. Toutes ces largesses paraitraient aujourd'hui quelque chose d'invraisemblable.

La belle Gudrune disait à sa mère : Soyez bénie, soyez consolée. Mon mari et moi, nous vous entourerons de soins, de telle façon que le chagrin ne puisse jamais vous atteindre. Herwig vous est attaché de tout son cœur. Vous aurez à vous louer de lui.

Ma chère fille, répondait la noble reine, si vous voulez que je sois heureuse, envoyez trois fois par an, un messager au pays des Hegelingen... sans quoi je vivrai dans l'inquiétude.

Nous vous donnerons satisfaction, mère, répondait Gudrune. Elle quitta le burg accompagnée des personnes de sa maison, qui souvent regardèrent en arrière, avec des sourires et aussi avec des larmes, mais leur chagrin se dissipa bientôt. Jamais plus, on ne vit pareille réunion de jeunes beautés.

Les chevaux qu'elles allaient monter étaient

sellés et tenus en main. Ils portaient des courroies de poitrail étroites, et l'or brillait sur les brides. Les nobles dames ne voulaient pas différer de partir.

Parmi les suivantes, celles dont la chevelure n'était pas soutenue par des bandelettes d'or (c'est-à-dire les jeunes filles), ne purent dissimuler leur dépit, lorsqu'il leur fallut se séparer d'Ortrune et de son cortège. C'est qu'Ortrune avait plus de luxe qu'aucune autre princesse. Gudrune eut été fâchée qu'il en fût autrement.

La bien-aimée d'Ortwin remercia la belle Gudrune, d'avoir accordé sa protection à Hartmuth et d'avoir obtenu que la terre de Normandie lui fût restituée. Dieu vous récompense, Gudrune, me voilà tirée de peine, grâce à vous !

Elle remercia aussi sa belle-mère Hilda, qui lui avait permis d'épouser Ortwin, et de porter la couronne de l'Ortland. C'est de votre bonheur que mon bonheur est fait, répondit la reine.

Ortwin et Herwig jurèrent leur foi qu'ils accompliraient avec dévouement les devoirs de leur condition princière, suivant les glorieuses traditions des ancêtres, que si l'un d'eux était attaqué, ils feraient cause commune pour combattre et châtier l'agresseur.

TABLE

AUXERRE-PARIS. — IMPRIMERIE A. LANIER








